# MÉMOIRES

DE

# Benvenuto Cellini

## Orfèvre et Sculpteur florentin

TRADUITS PAR

LÉOPOLD LECLANCHÉ

ET ORNÉS DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN

*TOME SECOND*



PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE

10, RUE DE L'ODÉON, 10

MÉMOIRES

DE

# Benvenuto Cellini



# MÉMOIRES

DE

# Benvenuto Cellini

## Orfèvre et Sculpteur florentin

TRADUITS PAR

LÉOPOLD LECLANCHÉ

ET ORNÉS DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN

*TOME SECOND*






PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE

10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919



# LIVRE CINQUIÈME

## CHAPITRE PREMIER

(1539.)

Bernardo Galluzzi. — La lueur miraculeuse. — *Capitolo :* Éloge de la prison.

Il faut que je retourne un peu en arrière pour que l'on comprenne certains faits que je rapporte dans mon *Capitolo*.

Parmi les amis dont j'eus la visite pendant mon séjour chez le cardinal Cornaro et dans le jardin secret du pape, il y avait un caissier de messer Bindo Altoviti, nommé Bernardo Galluzzi. Je lui avais confié la valeur de quelques centaines d'écus. Ce jeune homme vint me trouver dans le jardin secret du pape et voulut me rendre tout ce qu'il avait à moi. Je lui dis que mon argent ne pouvait être en meilleures mains ni en lieu plus sûr. Il semblait avoir de la répugnance à le garder ; mais je l'y contraignis presque de force. Lors de ma sortie définitive du château, le pauvre garçon s'était ruiné : je perdis donc tout ce que je possédais.

Je relaterai encore ici qu'en prison j'eus un songe terrible,

pendant lequel un être mystérieux me traça sur le front, avec une plume, des paroles de la plus haute importance, en me recommandant trois fois de ne point les révéler. A mon réveil, je sentis que mon front était contaminé. Du reste, j'ai consigné dans mon *Capitolo* plusieurs prodiges de ce genre. Tout ce qui arriva au signor Pier Luigi me fut également prédit d'une manière si claire et si exacte que je pensai qu'un ange seul avait pu me parler ainsi.

Je ne veux pas non plus passer sous silence la chose la plus étonnante qui soit jamais arrivée à un homme. Je la rapporte, afin de prouver que Dieu daigna me choisir pour confident des secrets de sa providence. Qu'on sache donc qu'après la vision que j'ai racontée il me resta sur la tête une lueur miraculeuse qui a été parfaitement vue par le petit nombre d'amis à qui je l'ai montrée. On l'aperçoit sur mon ombre, le matin, pendant deux heures, à compter du lever du soleil, surtout quand le gazon est couvert de rosée, et le soir au coucher du soleil. Je la remarquai en France, à Paris, où on la voyait beaucoup mieux qu'en Italie, parce que dans ce pays l'air est plus souvent chargé de vapeurs. Je puis cependant la voir et la montrer aux autres en tous lieux, mais toutefois moins distinctement qu'en France.

Maintenant je vais rapporter le *Capitolo* que je composai en l'honneur de la prison pendant ma captivité. Je poursuivrai ensuite le récit des événements heureux et malheureux qui ont marqué et qui marqueront le cours de ma vie.

CE CAPITOLO EST ADRESSÉ A LUCA MARTINI.

« Pour connaître de Dieu la puissance, et savoir jusqu'à
» quel point l'homme lui ressemble, il faut avoir été pri-
» sonnier comme moi,

» Rongé de soucis, chargé de famille, accablé par la
» maladie, exténué par un long voyage.

» Si tu veux pouvoir faire quelque chose de grand, sois

» donc arrêté injustement, reste longtemps en prison, aban-
» donné de tous.

» Dépouillé du peu que tu possèdes, maltraité, menacé
» de la mort, sans aucune espérance de salut.

» Alors, poussé au désespoir, tu brises les portes de ta
» geôle et tu franchis les murailles du château, en attendant
» un plus noir cachot.

» Mais, écoute bien, Luca : voici du plus beau. Dans ta
» chute, ta jambe s'est cassée ; on te reprend, puis on te
» jette dans un trou humide sans te laisser de manteau.

» Jamais une parole amie ! toujours de tristes nouvelles
» que t'apporte avec ta nourriture un soldat, sale apothi-
» caire, vil rustre de Prato.

» Et, pour comble d'honneur, tu n'as pour t'asseoir qu'une
» chaise percée, du haut de laquelle tu médites sans cesse
» quelque chose nouvelle.

» Au valet, commandement exprès de ne point t'écouter,
» de ne rien te donner, et d'à peine entre-bailler ta porte.

» Pour un cerveau toujours en travail, et, dès le berceau,
» plein de belles idées, vois, quels doux ébats ! Point de
» papier, de plume, d'encre, d'outils, ni de feu !

» Et cette grande tristesse, dont je ne t'ai point parlé !
» Imagines-en mille sujets, qui tous trouveront place quand
» il en sera temps.

» Maintenant revenons à notre premier projet, et chan-
» tons les louanges que mérite cette chère prison ; mais à
» cette tâche les anges ne suffiraient pas.

» Là, jamais l'homme de bien n'est entré, à moins qu'un
» ministre ou qu'un mauvais souverain ne l'y ait jeté par
» haine, ou pour quelque querelle, ou pour l'amour d'une
» catin.

» Pour dire au vrai ce que je pense, c'est là seulement » que l'on connaît Dieu et qu'on l'invoque sans cesse, car » on y souffre tous les tourments de l'enfer.

» Que l'être le plus pervers et le mieux connu pour tel » passe deux tristes années en prison, il en sortira pur et ver- » tueux et sera chéri de tous.

» C'est que là le corps, l'âme et les vêtements se raffinent. » L'homme le plus grossier y devient délicat et peut s'élever » jusqu'aux degrés du ciel.

» Je veux te conter une grande merveille. Un jour, cédant » à un désir que parfois inspire le malheur, j'eus la fantaisie » d'écrire.

» Aussitôt je parcourus ma chambre, je tourmentai mes » sourcils et mes cheveux ; puis, je m'approchai de la porte » et avec mes dents j'en arrachai un petit éclat de bois.

» Je pris ensuite un morceau de brique par le sort envoyé, » je le réduisis en poussière et j'en formai de l'encre à l'aide » d'un peu d'eau croupie.

» Alors, alors le feu de la poésie m'entra dans le corps ! » — Je crois, en vérité, qu'il s'introduisit par la voie » excrémentielle, car c'était le seul chemin qui lui fût » ouvert.

» Mais revenons encore à ma première idée : pour con- » naître le bien, il faut d'abord connaître le mal.

» Parlons de la prison. De tous les arts n'est-elle pas l'ori- » gine ? à tous les arts ne se rattache-t-elle pas ? — Ainsi à » l'art de l'apothicaire veux-tu avoir recours ? Elle te fera » suer le sang de tes veines.

» Par une vertu qui lui est naturelle, elle te donnera l'élo- » quence, le courage, l'audace, les grandes inspirations du » bien comme du mal.

» Heureux celui qui vieillit dans un cachot obscur ! Il

» saura, s'il en sort, raisonner sur la guerre, sur les trêves et
» sur la paix.

» Tout doit lui réussir, car il a sous les verrous acquis de
» si beaux talents que jamais, à coup sûr, sa cervelle ne
» dansera la moresque.

» Tu me diras peut-être : — « Tu as de moins les années
» que tu as passées en prison, et tu n'y as pas trouvé le
» secret de mettre en ta poitrine une heure de plus à
» vivre. »

» C'est possible, et pourtant je chante ses louanges autant
» que je le puis. — Il est vrai que de tous mes vœux j'appelle
» une loi qui empêche le méchant d'échapper au geôlier.

» Oh ! que je voudrais les tenir ici pour les instruire, tous
» ces grugeurs de nations ! C'est là qu'ils apprendraient
» comment on gouverne.

» Comment on mène et les choses et les hommes ! Alors
» ils ne violeraient plus les lois, et tant de désordres ne nous
» affligeraient plus.

» Pendant que j'étais en prison, j'y ai vu des moines, des
» prêtres, des soldats, mais les plus coupables n'y restaient
» pas.

» Ah ! si tu savais la rage qu'on ressent quand un de ces
» gueux sort de prison, et qu'on y reste ! On maudit presque
» le jour où l'on est né.

» Je n'en dirai pas plus, car mon cœur s'est fait d'or, de
» cet or si pur qu'on ne peut sans peine le travailler.

» Je me souviens encore d'une chose dont je ne t'ai point
» parlé, Luca : je n'avais pour écrire qu'un livre d'un mien
» parent,

» Où le long des marges je retraçais ces cruelles douleurs
» qui m'ont tordu les membres. T'ai-je dit que mon encre
» ne pouvait couler,

» Que pour faire un O, il fallait trois fois tremper dans » l'encre ma plume de bois. Je ne crois pas que, pour les » damnés, l'enfer ait de plus cruels tourments.

» Mais je ne suis pas le premier que l'injustice ait ici ren- » fermé. Je passe donc là-dessus, et je reviens à la prison » où la souffrance me lime et la tête et le cœur.

» Je veux que personne plus haut que moi ne la chante : » sans elle, peut-on faire quelque chose de bien ?

» Oh ! que ne suis-je celui dont je viens de lire l'histoire ! » Si quelqu'un me disait comme à la piscine : — « Prends » tes habits, Benvenuto, et va-t'en ; »

» Comme j'entonnerais le *Credo*, le *Salve regina*, et les » patenôtres sacrées ! Comme aux pauvres, aux aveugles, » aux boiteux, chaque matin je donnerais l'aumône !

» Oh ! combien de fois ces lis sur mon visage ont jeté le » frisson et la pâleur, et m'ont fait maudire et Florence et » la France !

» Si jamais il m'advenait d'aller à l'hôpital et d'y rencon- » trer l'Annonciation, je m'enfuirais comme une bête sau- » vage.

» Ce n'est pas vous, puissante Marie, ô Vierge sacrée, ni » vos lis glorieux et saints, que je fuirais ainsi, car de leurs » splendeurs le ciel et la terre sont radieux.

» Mais je croirais voir encore ces fleurs crochues dont » j'aperçois l'image à chaque coin, et qui m'inspirent une » invincible terreur.

» Devant ces armes, oh ! combien de nobles, de grands » et de divins génies tremblent comme moi !

» J'ai vu ce blason de mort du haut du ciel précipité au » milieu des peuples imbéciles, et du roc où il tomba s'é- » chapper un sinistre éclair.

» J'ai vu du château le beffroi s'abîmer devant moi, » comme me l'avait prédit celui qui dans le ciel et sur la » terre sème la vérité.

» J'ai vu ensuite un catafalque noir couvert de lis brisés, » de larmes et de croix, et nombre de gens cloués au lit par » de poignantes douleurs.

» J'ai vu la mort redoutée épouvanter tantôt l'un, tantôt » l'autre, et sa voix me disait : — « J'enlèverai tous ceux » qui t'ont persécuté. »

» Puis, sur mon front, un être divin, avec la plume de » saint Pierre, traça des mots sacrés que trois fois il me » défendit de révéler.

» J'ai vu celui qui guide le soleil vêtu de rayons, au mi- » lieu de sa cour, tel que jamais nul mortel ne l'a vu.

» Sur un rocher un passereau solitaire chantait ; je m'é- » criai : Il prédit ma délivrance et la ruine de mes enne- » mis.

» Je chantai et j'écrivis ma misère, en demandant à Dieu » pardon et secours, car je sentais que la mort me fermait » les yeux.

» Jamais loups, jamais lions, jamais tigres, jamais ours » n'ont été plus altérés de sang humain, jamais vipères » n'ont renfermé plus de venin

» Qu'un cruel larron de capitaine, scélérat fieffé et chef » de bandits, dont je ne veux parler que tout bas, afin que » personne ne le sache.

» Avez-vous jamais vu des sbires affamés qui s'abattent » chez un malheureux pour exécuter une saisie ? Ils foulent » aux pieds et la Vierge et le Christ.

» C'est ainsi que le premier août ils vinrent pour me » transporter dans un sépulcre plus triste encore ; mais de » Dieu la malédiction devait tomber sur eux en novembre.

» Mais une trompette de vérité à l'oreille me révélait l'a-
» venir, et tout par moi leur était répété sans réflexion, car
» la douleur éclatait.

» Alors, ayant perdu leurs sinistres espérances, ils me
» donnèrent un diamant, non pas monté en or, mais pulvé-
» risé, qu'ils mêlèrent à mes vivres.

» Par bonheur, du vil gredin qui m'apportait ma pitance
» j'exigeai qu'il goutât chaque aliment. Durante, mon
» grand ennemi, était l'auteur de ce coup; je m'en étais
» douté.

» Vers Dieu je tournai d'abord mes pensées; pour mes
» péchés j'implorai sa pitié, et, les larmes aux yeux, je
» m'écriai : *Miserere !*

» Un peu remis de ma douleur affreuse, à Dieu je con-
» fiai mon âme, heureux d'aller dans un monde meilleur.

» Alors du ciel je vis descendre un ange, tenant une
» palme glorieuse. D'un air radieux il me promit des jours
» plus prospères.

» Au nom de Dieu, me dit-il, un destin cruel attend tes
» adversaires; toi, tu vivras dans la joie et la liberté, et tu
» seras en grâce devant le Seigneur du ciel et de la terre. »





## CHAPITRE II

(1539—1540.)

Repos. — Voyage à Tagliacozzo. — Retour à Rome. — Travaux divers. — Le bassin et le cachet du cardinal de Ferrare. — Messer Luigi Alamanni. — Don Gabriello Cesano. — La salière. — Départ pour la France. — Monte-Rossi. — Viterbo. — Le maître de poste de Sienne. — Rixe. — Meurtre involontaire. — Mésaventures d'un Milanais. — Quatre jours à Florence.

Pendant mon séjour chez le cardinal de Ferrare, tout le monde me témoigna le plus vif intérêt. Jamais jusque-là je n'avais reçu tant de visites. On était émerveillé que j'eusse survécu à de si effroyables tourments.

Tout en me reposant et en essayant de me remettre à mes travaux, je m'amusai à transcrire le capitolo qu'on vient de lire. Puis, pour mieux rétablir mes forces, je résolus de prendre l'air. Avec la permission de mon bon cardinal, qui me prêta des chevaux, je partis donc escorté de deux jeunes Romains : l'un était orfèvre ; l'autre, étranger à l'art, n'était venu que pour me tenir compagnie.

Quand je fus sorti de Rome, je me dirigeai vers Tagliacozzo, où je pensais rencontrer mon élève Ascanio. Je l'y trouvai en effet avec son père, ses frères, ses sœurs et sa belle-mère. Il me serait impossible de dire toutes les caresses dont ils m'accablèrent. Au bout de deux jours, je repartis pour Rome et j'emmenai Ascanio avec moi. Pendant la route nous parlâmes si bien du métier, que je brûlais du désir d'être à Rome pour aborder la besogne.

Dès que nous fûmes arrivés, je me disposai à travailler.

Avant mon emprisonnement, j'avais commencé pour le cardinal un bassin d'argent et une magnifique aiguière. Je retrouvai le bassin et je chargeai Pagolo de l'achever. Quant à l'aiguière, elle m'avait été volée avec une foule d'autres objets de grande valeur, de sorte que je la recommençai. Elle était couverte de figures en ronde bosse et en bas-relief. Le bassin, orné aussi de figures en ronde bosse et de poissons en bas-relief, était à la fois si splendide et de si bon goût, que tous ceux qui le voyaient, ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, de la vigueur du dessin, de la richesse de l'invention ou de l'habileté des ouvriers.

Le cardinal venait chez moi au moins deux fois par jour avec messer Luigi Alamanni et messer Gabriello Cesano. Nous passions ensemble quelques heures dans de joyeuses causeries. Bien que je fusse surchargé de travaux, le cardinal ne cessait de me commander de nouveaux ouvrages. Il me donna à faire son cachet épiscopal de la grandeur de la main d'un enfant de douze ans. J'y gravai en creux deux petits sujets dont l'un représentait saint Jean prêchant dans le désert, et l'autre saint Ambroise à cheval et chassant à coups de fouet les Ariens. Ces compositions étaient si hardiment rendues, le dessin était si correct et l'exécution si parfaite, que chacun disait que j'avais surpassé le grand Lautizio, qui cultivait exclusivement cette branche de l'art. Le cardinal était si fier de ce cachet, qu'il se plaisait à le comparer aux sceaux des autres cardinaux de Rome, qui étaient presque tous de la main de Lautizio.

Le cardinal me demanda aussi le modèle d'une salière qui ne ressemblât en rien à ce qui s'était fait jusqu'alors dans ce genre. Messer Luigi Alamanni et messer Gabriello Cesano débitèrent à ce propos une foule de belles choses. Le cardinal, auditeur fort bénévole, enchanté des dessins que ces deux habiles gens avaient tracés en paroles, se tourna vers moi et me dit : — « Benvenuto mio, le projet de messer Luigi et celui de messer Gabriello me plaisent tant l'un et l'autre, que je ne sais auquel donner la préférence. Comme c'est toi qui dois exécuter, je te laisse libre de choisir. » —

« Signori, répliquai-je alors, vous savez quels personnages importants sont les fils des rois et des empereurs, vous savez quelle merveilleuse et divine splendeur entoure leurs personnes, néanmoins demandez à un pauvre et humble berger s'il a plus d'amour pour les fils de rois que pour les siens propres, à coup sûr il vous répondra qu'il aime mieux sa progéniture. Et bien ! j'ai la même affection pour les enfants de mon art : ainsi le premier que je vous montrerai, monsignore révérendissime, sera donc mon ouvrage et de mon invention. Bien des choses superbes en paroles sont souvent loin d'être belles quand on les exécute. » — Puis, me tournant vers messer Luigi et messer Gabriello, j'ajoutai : — « Vous avez parlé, et moi j'agirai. » — Messer Luigi Alamanni sourit et m'adressa quelques compliments, auxquels sa beauté et la suavité de sa voix ajoutaient un nouveau charme. Messer Gabriello Cesano était tout l'opposé : ses paroles s'accordaient parfaitement avec sa laideur et son extérieur disgracieux.

Messer Luigi avait proposé de faire Vénus et Cupidon avec une foule de galanteries analogues au sujet, et messer Gabriello, la femme de Neptune, Amphitrite, entourée de tritons et de quantité de choses magnifiques à décrire, mais non à exécuter. Quant à moi, je plaçai sur une base ovale, longue de près de deux tiers de brasse, deux figures de la dimension de plus d'un palme, représentant la Terre et l'Océan, assis et les jambes entrelacées, par allusion à ces longs bras de mer qui entrent dans les terres. Dans la main gauche de l'Océan je mis un navire splendidement travaillé et propre à contenir le sel. Le dieu était assis sur quatre chevaux marins, et, de la main droite, tenait son trident. La Terre, sous la forme d'une femme aussi belle et aussi gracieuse que j'avais su l'imaginer, avait une main appuyée sur un temple richement décoré, destiné à recevoir le poivre. De l'autre main elle tenait une corne d'abondance où j'avais rassemblé tout ce que je connaissais de plus magnifique au monde. Au-dessous de la déesse, on voyait tous les plus beaux animaux que produit la terre, et au-dessous de

l'Océan, tous les poissons et les coquillages que je pus introduire dans un si petit espace. Enfin l'ovale dans son épaisseur était couvert de riches et nombreux ornements.

Le cardinal étant venu avec messer Luigi et messer Gabriello, je leur présentai ce modèle. Messer Gabriello rompit le premier le silence et dit : — « On vivrait autant que dix hommes, cela ne suffirait pas pour achever cet ouvrage ; et vous, monsignore révérendissime, qui désirez cette salière, jamais vous ne l'aurez. Benvenuto a voulu vous montrer ses enfants, mais non les donner. Il ne nous a point imités : nous proposions des choses faisables, il nous en montre qui ne peuvent s'exécuter. » — Messer Luigi Alamanni plaida ma cause, mais le cardinal signifia qu'il ne voulait point s'aventurer dans une si grande entreprise. — « Monsignore révérendissime et vous, savants signori, m'écriai-je alors, je vous déclare que je me flatte de pouvoir achever cet ouvrage pour qui de droit. Vous le verrez terminé et cent fois plus riche que le modèle, et j'espère que j'aurai encore le temps d'en mener à fin de bien plus grands encore. » — Le cardinal me répondit d'un ton piqué : — « Si tu ne le fais point pour le roi chez qui je te conduis, je ne crois pas que tu puisses le faire pour d'autres. » — Il me montra ensuite des lettres où le roi lui recommandait de revenir promptement, accompagné de Benvenuto. — « Oh ! quand cela arrivera-t-il ? » — m'écriai-je en levant les mains au ciel. Le cardinal me dit d'expédier les affaires que j'avais à Rome et de m'arranger pour être prêt à partir dans dix jours.

Au moment du départ, il me donna un bon et superbe cheval qu'il appelait Tournon, parce qu'il lui avait été donné par le cardinal de Tournon. Mes élèves Pagolo et Ascanio furent également pourvus de montures.

Le cardinal divisa en deux troupes sa cour, qui était considérable. Il emmena avec lui les plus nobles de ses gens et prit la route de la Romagne, pour aller visiter la Madonna-di-Loreto, d'où il se rendit à Ferrare. L'autre troupe, qui était la plus nombreuse, et qui avait en garde ses plus beaux

chevaux, se dirigea vers Florence. Le cardinal me dit que, si je voulais voyager avec sécurité, il fallait que je le suivisse, sinon que je courais danger de la vie.

Je manifestai à Son Excellence révérendissime l'intention de l'accompagner; mais, comme il faut que les décrets du ciel aient leur cours, il plut à Dieu de me rappeler en mémoire ma pauvre sœur, que mes malheurs avaient cruellement affligée. Je songeai aussi à mes cousines dont l'une était abbesse et l'autre cellerière du riche monastère de Viterbo, qu'elles se trouvaient ainsi gouverner complètement à elles deux. Ces chastes femmes avaient tellement souffert et tellement prié pour moi, que j'attribuai mon salut à leur fervente intercession. Tous ces souvenirs m'ayant vivement assailli, je me déterminai à prendre la route de Florence. — J'aurais pu éviter toute espèce de dépense en suivant le cardinal ou en me joignant au reste de sa maison; mais je préférai aller de mon côté.

Je fis ce voyage très-agréablement avec un habile horloger, nommé maestro Cherubino, qui était de mes amis et que je rencontrai par hasard à Monte-Rossi où j'arrivai escorté seulement de mes deux ouvriers, Pagolo et Ascanio, qui avaient quitté Rome avec moi le lundi saint.

Comme j'avais annoncé que j'irais avec le cardinal, je pensais qu'aucun de mes ennemis ne chercherait à m'inquiéter. Néanmoins, peu s'en fallut que je ne passasse un mauvais quart d'heure à Monte-Rossi; car mes ennemis avaient envoyé en avant une bande armée pour m'attaquer. Pendant que nous dînions, ces gens, ayant découvert que je ne marchais point avec le cardinal, se disposèrent à mettre à exécution leur infernal projet. Par bonheur, Dieu voulut que, sur ces entrefaites, arrivât la suite du cardinal; de sorte que je cheminai gaiement et sans danger jusqu'à Viterbo. Je n'avais plus rien à redouter; d'autant plus que j'avais soin de précéder de quelques milles la maison de Son Excellence, où je comptais des amis dévoués. Enfin, grâce à Dieu, j'entrai à Viterbo sain et sauf. Mes cousines et tout le monastère me firent l'accueil le plus aimable.

Je partis de Viterbo avec mes compagnons, et nous continuâmes notre route en chevauchant, tantôt devant, tantôt derrière la maison du cardinal. Le jeudi saint, à vingt-deux heures, nous ne nous trouvâmes éloignés de Sienne que d'une poste. Là, ayant vu plusieurs juments de retour qu'on cherchait à louer bon marché à quelque voyageur qui les reconduisît à la poste de Sienne, je descendis de mon cheval Tournon, que je confiai à mes jeunes gens ; je plaçai ma selle et mes étriers sur une des juments, et, après avoir donné un jules au garçon de la poste, je piquai ma monture afin d'arriver à Sienne une demi-heure avant mes compagnons, tant pour rendre visite à un de mes amis que pour m'occuper de diverses affaires. J'allai bon train, mais sans galoper. Dès que je fus à Sienne, j'arrêtai à l'auberge les logements nécessaires pour cinq personnes ; et je chargeai le garçon de mener le cheval à la poste, qui était située hors de la porte Camollia. Nous passâmes très gaiement la soirée du jeudi saint. Le lendemain matin, m'étant aperçu que j'avais oublié de reprendre ma selle et mes étriers, je les envoyai chercher ; mais le maître de poste répondit qu'il ne voulait pas les rendre, parce que j'avais fait galoper sa jument. Plusieurs messages se succédèrent. Mon homme persista dans son refus, qu'il accompagna même d'injures intolérables. L'hôtelier chez qui j'étais logé me dit : — « Vous serez heureux s'il se borne à garder votre selle et vos étriers ; car c'est l'être le plus brutal qui ait jamais habité cette ville, et il a deux fils qui sont militaires et encore plus brutaux que lui. Ainsi, achetez ce dont vous avez besoin et continuez votre voyage sans lui rien dire. » — Je fis emplette d'une paire d'étriers seulement, pensant qu'avec de la douceur j'obtiendrais la restitution de ma selle. Comme j'étais bien monté, couvert d'une bonne cotte de mailles à manches, et que j'avais à mon arçon une excellente arquebuse, je n'étais nullement effrayé de la brutalité de ce fol animal. J'avais, du reste, habitué mes jeunes gens à porter une cotte de mailles à manches, et je comptais beaucoup sur mon ouvrier romain, qui jamais n'avait quitté cette armure

pendant notre séjour à Rome. Il en était de même d'Ascanio, malgré sa jeunesse. Enfin, comme nous étions au vendredi saint, j'espérais que la fureur des fous chômerait peut-être ce jour-là.

En arrivant à la porte Camollia, je reconnus de suite mon maître de poste ; car on m'avait appris qu'il était borgne de l'œil gauche. Ayant laissé à l'écart mes compagnons, je l'abordai et je lui dis poliment : — « Maître, pourquoi ne consentez-vous pas à me rendre ma selle et mes étriers, puisque je vous assure que je n'ai point fait galoper votre jument ? » — Il me répondit en vrai rustre, tel qu'on me l'avait dépeint. — « Comment ! repris-je, n'êtes-vous donc pas chrétien ? voulez-vous que nous fassions du scandale un vendredi saint ? » — Il me répliqua qu'il se souciait aussi peu du vendredi saint que du vendredi diable, et que, si je ne me retirais, il m'enverrait, moi et mon arquebuse, mesurer la terre avec un esponton qu'il avait saisi.

A ces menaces, s'approcha un vieux gentilhomme siennois, vêtu en bourgeois, qui venait d'accomplir ses dévotions du jour. Ayant parfaitement entendu ce que j'avais dit, il s'avança hardiment, prit mon parti, réprimanda le maître de poste, et reprocha à ses fils de manquer à leurs devoirs envers les voyageurs, et par cette conduite, d'offenser Dieu et de déshonorer la ville de Sienne. Les deux jeunes gens secouèrent la tête sans souffler mot et rentrèrent dans leur maison. Quant à leur père, les remontrances de l'honorable gentilhomme siennois excitèrent en lui une telle rage, qu'il abaissa aussitôt son esponton en proférant d'horribles blasphèmes, et en jurant qu'il voulait me tuer à tout prix. Quand je vis sa brutale résolution, je lui présentai la gueule de mon arquebuse pour le tenir un peu à distance. Il n'en fut que plus furieux et se jeta aussitôt sur moi. Mon arquebuse, dont le canon était alors un peu relevé, partit d'elle-même. La balle frappa contre l'arc d'une porte, rebondit et perça la gorge du maître de poste, qui tomba mort. Ses deux fils accourent en toute hâte. L'un arracha une arme à un râtelier, l'autre s'empara de l'esponton de son père. Tous deux

se précipitèrent sur mes jeunes gens. Celui qui avait l'esponton blessa Pagolo, le Romain, au-dessus du sein gauche; l'autre fils du maître de poste s'adressa à un Milanais qui voyageait en notre compagnie, et qui avait la tournure d'un véritable imbécile. Ce pauvre diable eut beau implorer miséricorde en disant qu'il n'était pas des nôtres, et chercher à se défendre avec un petit bâton contre la pointe d'une pertuisane, il ne put éviter de recevoir, à la bouche, une légère blessure. Ascanio et l'habile horloger, messer Cherubino, ne furent point attaqués. Messer Cherubino fut sans doute protégé par la robe de prêtre qu'il portait en vertu des riches bénéfices que le pape lui avait conférés. Ascanio, qui était parfaitement armé, dut son salut à la bonne contenance qu'il garda, au lieu de fuir comme le Milanais. Quant à moi, j'avais donné de l'éperon à mon cheval; et, pendant qu'il galopait, j'avais promptement rechargé mon arquebuse. Je retournai sur mes pas, enflammé de colère et décidé à mener sérieusement l'affaire. Convaincu que mes jeunes gens avaient été tués, je voulais partager leur sort. A peine mon cheval avait-il commencé à galoper que je les rencontrai qui venaient vers moi. Je leur demandai s'ils avaient quelque mal. Ascanio me répondit que Pagolo était blessé à mort d'un coup d'esponton. — « O Pagolo, mon fils, m'écriai-je alors, l'esponton a donc traversé ta cotte de mailles? » — « Non, me dit-il; ce matin, je l'avais mise dans ma valise. » — « Comment! lui répliquai-je, les cottes de mailles se portent donc à Rome pour parader devant les dames, et, quand il y a du danger à courir, on les laisse dans la valise! Tu as bien mérité ce qui t'est arrivé et tu es cause que, moi aussi, je vais aller me faire tuer! » — En même temps, je tournai bride résolument; mais Pagolo et Ascanio me supplièrent, au nom de Dieu, de songer à mon salut et au leur, et de ne point aller affronter la mort.

A cet instant arrivèrent le Milanais blessé et messer Cherubino. Ce dernier me dit : — « Personne n'a de mal; le coup de Pagolo a été frappé de telle façon, qu'il ne peut être dangereux. Le maître de poste est mort; ses fils et quan-

tité d'autres personnes qui se sont jointes à eux, ne demandent pas mieux que de nous couper en morceaux. Ainsi, Benvenuto, puisque la fortune nous a tirés de ce mauvais pas, ne la tente plus, nous n'aurions point le même bonheur une seconde fois. » — « Si vous êtes contents, répondis-je, je le suis aussi. » — Et, me tournant vers Pagolo et Ascanio, je leur dis : — « Piquez vos chevaux et galopons jusqu'à Stoggia sans nous arrêter une minute ; là, nous serons en sûreté. » — « Au diable les péchés ! s'écria le Milanais blessé ; si j'ai attrapé cette blessure, c'est qu'hier j'ai mangé un peu de soupe grasse, n'ayant rien autre chose pour dîner. » — Malgré toutes nos tribulations, nous ne pûmes nous empêcher de rire de cet imbécile et des sottises qu'il nous débitait. Puis, nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux, et nous laissâmes messer Cherubino et le Milanais nous suivre à leur aise.

Pendant ce temps, les fils du maître de poste allèrent demander au duc d'Amalfi quelques chevau-légers pour courir après nous et nous arrêter. Le duc, ayant appris que nous appartenions à la maison du cardinal de Ferrare, ne voulut donner ni cavaliers ni ordre d'arrestation.

Sur ces entrefaites, nous atteignîmes Stoggia, où nous n'avions plus rien à craindre. Nous appelâmes de suite le meilleur médecin de la ville. Il examina Pagolo, reconnut que sa blessure était à fleur de peau, et déclara qu'elle ne présentait aucune gravité. Alors nous ordonnâmes de préparer le dîner.

Nous vîmes bientôt arriver messer Cherubino avec notre imbécile de Milanais, qui ne cessait de maudire les querelles et de répéter qu'il était excommunié parce qu'il n'avait pu dire, dans cette sainte matinée, un seul *Pater noster*. Sa laideur extrême, sa bouche naturellement énorme, élargie de plus de trois doigts par la blessure qu'il avait reçue, son patois milanais si comique, et les expressions si stupidement bouffonnes dont il se servait, nous fournissaient tant d'occasions de rire, qu'au lieu de nous plaindre de la fortune, nous éclations à chaque mot qu'il disait. Le médecin jugea néces-

saire de lui coudre sa blessure, et déjà il avait fait trois points, lorsque notre Milanais lui dit de s'arrêter, qu'il ne voulait pas que, par méchanceté, on la lui cousît tout entière. Il prit ensuite une cuiller, et signifia qu'il entendait qu'on lui laissât une ouverture suffisante pour l'y introduire, afin qu'il pût retourner chez lui vivant. Il nous débita ces choses avec accompagnements de certains hochements de tête si plaisants, que le souvenir de nos mésaventures céda la place à la plus délirante gaieté. Nous arrivâmes ainsi à Florence, sans discontinuer de rire.

Nous descendîmes chez ma pauvre sœur, qui, ainsi que mon beau-frère, nous accueillit avec la plus vive effusion. — Messer Cherubino et le Milanais allèrent à leurs affaires. Nous restâmes à Florence quatre jours, pendant lesquels Pagolo soigna sa blessure. Nous ne pouvions nous empêcher de parler sans cesse de cet imbécile de Milanais, et cela nous divertissait autant que notre mauvaise fortune nous affligeait ; de sorte que nous avions à la fois une larme à l'œil et le rire sur les lèvres.

La guérison de Pagolo fut facile. Nous nous rendîmes ensuite à Ferrare, où nous précédâmes de quelques jours le cardinal. Il avait appris tous nos accidents et il me dit, en m'exprimant le chagrin qu'il en avait ressenti : — « Plaise à Dieu que je te conduise vivant au roi, comme je m'y suis engagé ! »





## CHAPITRE III

(1540.)

La villa Belfiore. — La chasse aux paons. — Messer Girolamo Giliolo. — Le portrait du duc de Ferrare. — Messer Alberto Bendedio. — Le trésorier et le diamant. — Messer Alfonso de' Trotti. — Encore les prétendus vases antiques de maestro Jacopo de Carpi. — Ce qu'il y a de bon dans le Ferrarais. — Le mont Cenis. — Séjour à Lyon.

Le cardinal me logea à Ferrare dans un magnifique palais, nommé Belfiore, qui touchait aux murs de la ville. Il m'y installa de façon que je pusse travailler ; puis il donna ordre de se diriger sans moi vers la France. Ayant vu combien cela me déplaisait, il me dit : — « Benvenuto, tout ce que je fais est pour ton bien ; car, avant que tu quittes l'Italie, je veux que tu saches nettement à quoi tu seras employé en France. En attendant, avance le plus que tu pourras mon bassin et mon aiguière. Je recommanderai à un de mes intendants de te fournir tout ce dont tu auras besoin. » — Il partit et je restai très-mécontent. Je fus même plusieurs fois tenté de décamper. Je n'étais retenu que par le souvenir de ma délivrance dont je lui étais redevable ; car, du reste, ses arrangements me contrariaient beaucoup et m'étaient fort préjudiciables. Néanmoins, je me laissai guider par la reconnaissance que méritaient ses bienfaits, et je me décidai à attendre avec patience la fin de cette affaire. — Je me mis donc à l'œuvre avec mes deux jeunes gens, et j'avançai merveilleusement le bassin et l'aiguière.

Dans l'endroit que nous habitions l'air était malsain : aussi

fûmes-nous tous un peu indisposés à l'approche de l'été. Pendant notre indisposition, nous visitâmes les terres qui dépendaient de notre palais. Elles étaient tout à fait abandonnées et avaient près d'un mille d'étendue. Il s'y trouvait une énorme quantité de paons qui y couvaient comme des oiseaux sauvages. M'en étant aperçu, je chargeai mon escopette avec une certaine poudre qui ne produisait aucun bruit. Je guettai les jeunes paons, et tous les deux jours j'en tuai un ; ce qui était largement suffisant pour entretenir notre table. La chair de ces jeunes paons était si exquise qu'elle nous guérit de toutes nos indispositions. Nous passâmes ainsi plusieurs mois à travailler gaiement au bassin et à l'aiguière, qui exigeaient beaucoup de temps.

Sur ces entrefaites, le duc de Ferrare termina les anciens différends qu'il avait avec le pape Paul relativement à Modène et à quelques autres villes. Comme les réclamations de l'Église étaient fondées, le duc ne parvint à conclure la paix avec le pape qu'à force d'argent. La somme qu'il donna fut considérable ; elle dépassa, je crois, trois cent mille ducats. — A cette époque, le duc avait un vieux trésorier nommé messer Girolamo Giliolo, lequel avait été élevé par le duc Alfonso, père de Son Excellence. Ce vieillard ne pouvait se faire à l'idée de voir tant d'argent aller entre les mains du pape. Cela lui semblait si exorbitant qu'il criait dans les rues : — « Son père, le duc Alfonso, plutôt que de montrer cet argent au pape, s'en serait servi pour prendre Rome ! » — Et, en dépit des ordres les plus pressants, il persistait à ne rien payer. A la fin, il fut forcé par le duc de s'exécuter ; mais il en éprouva une colique si violente que peu s'en fallut qu'il ne mourût.

Pendant que ce vieillard était malade, le duc m'appela et voulut que j'exécutasse son propre portrait. Je le fis sur une pierre noire de forme circulaire et de la dimension d'un petit tailloir de table. Mon travail et ma conversation plaisaient au duc : aussi consentait-il souvent à poser devant moi quatre ou cinq heures au moins ; quelquefois même il me gardait à souper avec lui. Huit jours me suffirent pour

terminer son portrait. Il me demanda ensuite un revers. Je lui représentai la Paix sous la figure d'une femme tenant une petite torche et mettant le feu à un trophée d'armes. L'attitude de la Paix dénotait l'allégresse. Les draperies qui la couvraient étaient d'une légèreté et d'une élégance extrêmes. Elle foulait aux pieds la sombre Fureur désespérée et chargée de chaînes. J'apportai une application extraordinaire à cet ouvrage ; il me fit le plus grand honneur. Le duc ne pouvait se lasser de me témoigner sa satisfaction. Il me dicta lui-même les inscriptions qui devaient accompagner la face et le revers. Sur ce dernier, je gravai ces mots : *Pretiosa in conspectu Domini*, ce qui signifiait que la paix avait été chèrement vendue.

Tandis que je travaillais à ce revers, le cardinal m'écrivit de me tenir prêt à partir, attendu que le roi m'avait demandé. Les premières lettres que je recevrais de lui, ajoutait-il, me montreraient la réalisation de tout ce qu'il m'avait promis. Je veillai aussitôt à ce qu'on emballât précieusement mon bassin et mon aiguière, que le duc avait déjà vus.

Les affaires du cardinal étaient confiées aux soins d'un gentilhomme ferrarais nommé messer Alberto Bendedio. Depuis douze ans, une infirmité empêchait cet homme de sortir de sa maison. Un jour il m'envoya chercher en toute hâte, et me dit qu'il fallait que je montasse de suite en poste pour aller trouver le roi, qui m'avait instamment demandé, me croyant en France. Le cardinal, pour s'excuser, avait dit qu'une petite maladie m'avait forcé de m'arrêter à Lyon dans une de ses abbayes, mais qu'il aurait soin que je me rendisse bientôt près de Sa Majesté. Voilà pourquoi messer Alberto exigeait que je courusse en poste.

Ce messer Alberto était un fort honnête homme, mais d'une arrogance que la maladie avait contribué à pousser à un point intolérable. Comme je l'ai noté, il me signifia donc que j'eusse à me préparer à courir la poste. Je lui répondis que mon art ne se pratiquait pas en poste, et que, si j'avais à voyager, j'entendais que ce fût à petites journées et en compagnie de mes ouvriers Ascanio et Pagolo que j'avais

amenés de Rome, et que, de plus, je voulais qu'un valet attaché à mon service nous suivît à cheval, et qu'on me remît tout l'argent nécessaire pour la route. Ce vieil infirme me répliqua, avec un ton de hauteur sans égale, que les fils du duc voyageaient de cette façon et non autrement. Je lui ripostai sur-le-champ : — « N'ayant jamais été fils de duc, je ne sais comment ces personnages voyagent ; mais les fils de mon art voyagent ainsi que je l'ai dit. » — J'ajoutai que, s'il blessait encore mes oreilles par de semblables paroles, je n'irais point en France, et que ces insolences et le manque de foi du cardinal m'ôteraient à coup sûr tout désir d'avoir affaire à des Ferrarais. Là-dessus, je le quittai et lui tournai les épaules en murmurant ; tandis que lui, de son côté, continuait ses menaces.

J'allai trouver le duc et je lui portai son médaillon, qui était terminé. Il me fit l'accueil le plus honorable que l'on puisse imaginer. Il avait chargé son messer Girolamo Giliolo de chercher, pour récompenser mon travail, un diamant de la valeur de deux cents écus monté en anneau, et de le remettre au Fiaschino, son camérier, pour qu'il me le donnât. En effet, le jour même où je rendis le médaillon au duc, le Fiaschino vint, à une heure de la nuit, m'apporter un anneau enrichi d'un diamant qui avait beaucoup d'apparence. Il me dit en même temps, de la part de son duc, que Son Excellence désirait qu'en souvenir d'elle ce diamant ornât la main habile qui avait si bien travaillé. Le lendemain matin, j'examinai cet anneau ; je vis que le diamant n'était qu'une mauvaise petite pierre fort mince de la valeur d'une dizaine d'écus environ. Je ne voulus pas que les merveilleux compliments du duc fussent accompagnés d'une si maigre récompense, ni que Son Excellence crût m'avoir satisfait ; d'autant plus que je pensai que son coquin de trésorier était l'auteur de cette ladrerie. Je confiai donc l'anneau à un de mes amis nommé Bernardo Saliti pour qu'il le rendît, n'importe de quelle façon, au camérier Fiaschino. Il s'acquitta admirablement de cette commission. Le Fiaschino accourut aussitôt chez moi, et me dit, avec force exclamations, que,

si le duc savait que j'eusse ainsi renvoyé un présent qu'il m'avait offert si gracieusement, il en serait très-irrité, et que peut-être j'aurais lieu de m'en repentir. Je lui répondis : — « L'anneau que le duc m'a donné vaut à peu près une dizaine d'écus, et l'ouvrage que j'ai exécuté pour lui en vaut plus de deux cents. Toutefois, pour montrer au duc combien j'apprécie ses bontés, il n'a qu'à m'envoyer un de ces anneaux pour la migraine, qui viennent d'Angleterre, et qui valent un carlin environ ; je le garderai toute ma vie comme un précieux souvenir, et je n'oublierai jamais les choses gracieuses que Son Excellence m'a fait dire. Mes peines avaient été largement payées par l'estime de Son Excellence, lorsque son mesquin joyau est venu les ravaler. » Ces paroles causèrent une si vive contrariété au duc qu'il appela son trésorier et qu'il l'accabla de reproches tels qu'il ne lui en avait jamais adressé. Il me fit enjoindre, sous peine d'encourir sa disgrâce, de ne point quitter Ferrare sans son consentement ; puis il commanda à messer Giliolo de me donner un diamant de trois cents écus. L'avare trésorier en trouva un qui passait de peu soixante écus, et il prétendit qu'il en valait plus de deux cents.

Pendant ce temps, messer Alberto Bendedio était devenu raisonnable et m'avait pourvu de tout ce que j'avais demandé. J'avais résolu de partir ce jour-là même, quoi qu'il pût m'en coûter ; mais le rusé camérier du duc s'était arrangé avec messer Alberto pour que je n'eusse point de chevaux. J'avais chargé un mulet d'une grande partie de mes bagages, parmi lesquels étaient emballés le bassin et l'aiguière que j'avais faits pour le cardinal.

Sur ces entrefaites, survint un vieux gentilhomme ferrarais, passionné pour les arts, nommé messer Alfonso de Trotti. Malheureusement il avait un caractère fort exagéré, et était du nombre de ces gens difficiles à contenter, mais qui, une fois qu'ils ont vu une chose à leur goût, se la représentent si belle qu'ils pensent ne pouvoir jamais en rencontrer une autre capable de leur plaire de même. Lorsque ce messer Alfonso arriva, messer Alberto, qui était présent,

lui dit : — « Je suis fâché que vous soyez venu si tard, car le bassin et l'aiguière, que nous envoyons en France au cardinal, sont déjà emballés. » — Messer Alfonso répondit qu'il ne se souciait nullement de les voir ; puis il envoya un de ses serviteurs chercher chez lui une aiguière délicatement travaillée en terre blanche de Faenza. Pendant que le valet exécutait cette commission, messer Alfonso dit à messer Alberto : — « Il faut que je vous apprenne pourquoi je ne suis plus curieux de jamais voir de vases : c'est qu'un jour je vis un vase antique en argent d'une beauté si merveilleuse que l'imagination humaine ne saurait se figurer rien d'aussi parfait. Je ne tiens point à en voir d'autres, afin de ne point gâter le délicieux souvenir que j'en ai gardé. Ce vase antique fut montré secrètement à un noble et savant gentilhomme que ses affaires avaient conduit à Rome. Il réussit, à force d'argent, à gagner celui qui possédait ce précieux trésor, et il l'apporta dans notre pays ; mais il le cache soigneusement pour que le duc n'en sache rien, car il craint de le perdre de façon ou d'autre. » — Messer Alfonso débita cette longue tirade sans prendre garde à moi, qu'il ne connaissait pas. — Enfin, on apporta ce bienheureux modèle en terre, avec un appareil si plein de charlatanisme, qu'à peine l'eus-je regardé, je m'écriai, en me tournant vers messer Alberto : — « Par Dieu ! il y a longtemps que je l'ai vu ! » — Messer Alfonso, irrité, lâcha une injure et me dit : — « Qui es-tu ? Tu ne sais ce que tu dis. » — « Eh bien ! écoutez-moi, répondis-je, et vous jugerez qui de nous deux sait le mieux ce qu'il dit. » — Puis j'ajoutai, en m'adressant à messer Alberto, homme grave et sensé : — « Ceci est le modèle d'un petit vase en argent, de tel poids, que j'exécutai à telle époque pour ce charlatan de chirurgien maestro Jacopo de Carpi, qui vint passer à Rome six mois, pendant lesquels il empoisonna avec une de ses drogues quelques dizaines de seigneurs et de pauvres gentilshommes à qui il extorqua plusieurs milliers de ducats. C'est alors que je lui fis ce vase et un autre encore, mais de forme différente. Il me les paya fort mal tous deux. Tous les malheureux qu'il a couverts de ses on-

guents sont maintenant à Rome, estropiés et en piteux état. Il est très-glorieux pour moi que mes ouvrages soient en si haut crédit auprès de vous autres, riches seigneurs ; mais je vous déclare que, depuis tant d'années, je me suis appliqué de tout mon pouvoir à me perfectionner : aussi dois-je penser que le vase que je porte en France est bien autrement digne du cardinal et du roi que celui-ci ne l'était de votre médicastre. »

A peine eus-je fini de parler que messer Alfonso témoigna le plus ardent désir de voir le bassin et l'aiguière ; mais je refusai de contenter sa curiosité. — M'étant obstiné à ne point céder à ses instances, il déclara qu'il allait se rendre chez le duc, et que, par le moyen de Son Excellence, il arriverait bien à se satisfaire. Messer Alberto Bendedio, qui, comme je l'ai déjà dit, était très-hautain, s'écria alors : — « Avant que vous ne partiez d'ici, messer Alfonso, vous verrez ces ouvrages, sans avoir besoin de la protection du duc. » — A ces mots, je me retirai, et je laissai le soin de les déballer à Ascanio et à Pagolo. Ces jeunes gens me rapportèrent ensuite que mes gentilshommes avaient beaucoup vanté mon talent. Messer Alfonso voulait même se lier intimement avec moi : aussi étais-je impatient de sortir de Ferrare et de m'éloigner de ces importuns. Les seules personnes agréables que je rencontrai dans cette ville furent le cardinal Salviati, le cardinal de Ravenne et quelques musiciens de distinction. En effet, les Ferrarais sont d'une avarice et d'une rapacité extrêmes, et ne reculent devant rien pour s'emparer du bien d'autrui : ils sont tous ainsi.

Vers la vingt-deuxième heure, le Fiaschino m'apporta le diamant de soixante écus dont j'ai parlé plus haut. En me le remettant, il me dit brièvement, et avec une mine piteuse, de le garder pour l'amour de Son Excellence. — « Je n'y manquerai pas, » — lui répondis-je, et, en sa présence même, je montai à cheval et je partis. Il prit note de mes gestes, de mes paroles, et en rendit compte au duc, qui, dans sa colère, fut fortement tenté de me forcer à revenir sur mes pas. Ce soir-là je fis plus de dix milles, toujours en trottant.

Le lendemain, j'éprouvai un indicible plaisir quand je me trouvai hors du Ferrarais ; car, à l'exception de ces jeunes paons que j'y mangeai, et qui me rappelèrent à la santé, je n'y rencontrai rien de bon.

Nous voyageâmes par le mont Cenis, en évitant Milan, de peur d'être arrêtés. J'arrivai à Lyon sain et sauf avec Pagolo, Ascanio et mon domestique. Nous avions tous quatre d'excellentes montures. Nous séjournâmes quelques jours à Lyon pour attendre le muletier qui avait le bassin et l'aiguière d'argent, ainsi que le reste de nos bagages. Nous fûmes logés dans une abbaye qui appartenait au cardinal. Dès que le muletier nous eut rejoints, nous plaçâmes tous nos paquets sur une charrette, et nous nous acheminâmes vers Paris. Nous eûmes en route quelques accidents, mais de peu d'importance.





# CHAPITRE IV

(1540.)

Arrivée à Fontainebleau. — Présentation au roi. — Voyage en Dauphiné. — Désappointements. — Départ pour la Terre Sainte. — Le messager. — Retour. — Générosité de François Ier. — Commandes. — Installation à Paris. — Le Petit-Nesle. — Le prévôt de Paris. — Monseigneur de Villeroy. — Le seigneur de Marmagne. — Le vicomte d'Orbec.

Nous trouvâmes la cour du roi à Fontainebleau, et nous nous rendîmes chez le cardinal, qui nous fit aussitôt donner des logements; cette soirée se passa très-bien. Le lendemain, la charrette nous apporta nos bagages. Le cardinal apprit alors notre arrivée au roi, qui voulut me voir sur-le-champ. Je me présentai à Sa Majesté avec le vase et l'aiguière. Dès que je fus en sa présence, je lui baisai les genoux : elle me releva avec une gracieuseté extrême. Je la remerciai de m'avoir délivré de prison, et je lui dis que de tels bienfaits étaient inscrits sur les livres de Dieu avant les actions les plus méritoires, bien que tout prince juste et bon comme lui fût obligé de protéger les hommes de talent, surtout quand ils étaient aussi innocents que moi. Cet excellent roi m'écouta avec une rare bienveillance. Quand j'eus fini de parler, il prit le vase et l'aiguière et s'écria : — « En vérité, je ne crois pas que les anciens aient jamais rien produit d'aussi beau. Je me souviens d'avoir vu tous les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres d'Italie, mais aucun ne m'a autant frappé que celui-ci. » — Ces choses, et d'autres beaucoup plus flatteuses encore, furent dites en français par le roi au cardinal de Ferrare. Il se tourna ensuite vers moi et

me dit en italien : — « Benvenuto, passez joyeusement quelques jours; amusez-vous et faites bonne chère. Pendant ce temps, nous songerons à vous faciliter les moyens d'exécuter quelque chef-d'œuvre. » — Le cardinal de Ferrare reconnut que le roi était enchanté de mon arrivée, et que les petits ouvrages que j'avais montrés à Sa Majesté avaient suffi pour qu'elle se promît de pouvoir réaliser les grands projets qu'elle nourrissait.

Nous suivîmes la cour, non sans tribulations de tout genre, le train du roi se composant toujours de plus de douze mille chevaux. En effet, lorsque l'on est en paix et que la cour est complète, on y compte dix-huit mille hommes. Parfois nous campions dans des endroits où il y avait à peine deux maisons; on dressait alors des baraques en toile, à l'instar des Zingani, et souvent on avait beaucoup à souffrir.

Je ne cessais de tourmenter le cardinal pour qu'il sollicitât le roi de m'envoyer travailler, mais il me répondait que je n'avais rien de mieux à faire que d'attendre que le roi s'en souvînt lui-même. Il me recommanda aussi de me montrer quelquefois aux yeux de Sa Majesté. Je lui obéis, et, un matin, le roi m'appela près de lui pendant son dîner. Il me parla en italien, et me dit qu'il ruminait de grandes entreprises; que bientôt il m'indiquerait où je devais travailler, et qu'il pourvoirait à tous mes besoins. Il ajouta ensuite une foule de choses qui me causèrent un vif plaisir.

Le cardinal de Ferrare était présent à cet entretien, parce qu'il mangeait presque tous les matins à la petite table du roi. Lorsque Sa Majesté se fut levée de table, il lui dit, comme on me le rapporta plus tard : — « Majesté sacrée, ce Benvenuto a une telle envie de travailler que c'est presque un péché de faire perdre du temps à un artiste d'un si grand talent. » — Le roi lui répondit qu'il avait raison, et il le chargea de s'entendre avec moi sur les appointements que je désirais.

Le cardinal, qui avait reçu cette commission le matin, m'envoya chercher le soir, après souper, et m'annonça de

la part du roi que Sa Majesté avait résolu de me mettre à l'œuvre, mais qu'auparavant elle voulait que je susse quels seraient mes appointements. — « Il me semble, continua-t-il, que, si Sa Majesté vous donne trois cents écus par an, vous pourrez très-bien vous en tirer. Du reste, reposez-vous sur moi du soin de vos intérêts ; car, chaque jour, il se présente d'admirables occasions dans ce grand royaume, et je ne manquerai jamais de vous servir de tout mon pouvoir. » — « Quand Votre Seigneurie révérendissime, lui répondis-je, me laissa à Ferrare, elle me promit, sans que je l'en priasse, de ne me faire quitter l'Italie qu'après m'avoir instruit des conditions auxquelles je devais entrer au service de Sa Majesté. Au lieu d'observer cet engagement, Votre Seigneurie m'a envoyé l'ordre exprès de partir en poste, comme si mon art se professait au galop. Si Votre Seigneurie m'eût parlé de trois cents écus, je lui aurais appris que je ne me serais pas bougé pour six cents. Quoi qu'il en soit, je rends grâces au ciel et à Votre Seigneurie révérendissime, qui a été l'instrument choisi par Dieu pour me tirer de prison. C'est pourquoi je déclare à Votre Seigneurie que, si grand que soit le tort qu'elle me cause maintenant, il n'équivaut pas à la millième partie de l'immense bienfait que j'ai reçu d'elle. Je la remercie donc de tout mon cœur, et, en prenant congé d'elle, je lui promets que, partout où je serai et tant que je vivrai, je prierai Dieu pour elle. » — « Va où tu voudras, s'écria le cardinal irrité : on ne peut faire du bien à un homme malgré lui. » — Certains parasites, qu'il traînait à sa suite, ne manquèrent pas de dire : — « Il se croit donc un bien grand personnage, qu'il refuse trois cents écus par an ! » — Mais en revanche, on leur répliqua : — « Le roi ne trouvera jamais un artiste de ce mérite, et notre cardinal veut le marchander comme un fagot. » — On m'assura que ce fut messer Luigi Alamanni qui parla de la sorte. Cela se passait le dernier jour d'octobre, en Dauphiné, dans un château dont j'ai oublié le nom.

En quittant le cardinal, je me dirigeai vers mon logement, qui était situé à trois milles de là. Un secrétaire de Sa Sei-

gneurie, qui habitait le même endroit, m'accompagna pendant tout le chemin ; il ne cessa de me demander quelles étaient mes intentions et quels appointements j'aurais désirés. — « Je m'attendais à tout cela. » — Tels furent les seuls mots qu'il put tirer de moi.

Je trouvai chez moi Pagolo et Ascanio ; ils s'aperçurent de mon trouble, et me forcèrent de leur raconter ce que j'avais. Lorsque je vis la stupéfaction de ces pauvres jeunes gens, je leur dis : — « Demain matin, je vous donnerai largement de quoi retourner chez vous. Quant à moi, je partirai seul pour une affaire de la plus haute importance, que j'ai en tête depuis longtemps. »

Notre chambre n'étant séparée que par une cloison de celle du secrétaire, peut-être entendit-il cette conversation, et écrivit-il au cardinal ce que j'avais projeté : toutefois, je n'en ai jamais rien su. Je passai la nuit sans fermer l'œil. Il me tardait que le jour arrivât pour exécuter la résolution que j'avais formée.

Dès que le matin se montra, je fis seller les chevaux. j'achevai lestement mes préparatifs, et je donnai à mes deux jeunes gens tout ce que j'avais apporté avec moi, et, en outre, cinquante ducats d'or. J'en gardai autant pour moi ainsi que le diamant que j'avais reçu du duc de Ferrare. Je conservai seulement deux chemises et quelques vêtements de cheval en assez mauvais état, que j'avais sur le dos.

Je ne pouvais me débarrasser de mes deux jeunes gens, qui voulaient à toute force venir avec moi. Enfin, je me moquai d'eux en leur disant : — « Comment! un de vous a déjà de la barbe, l'autre va en avoir; je n'ai rien épargné pour vous communiquer mon pauvre talent, si bien que vous êtes les premiers ouvriers d'Italie, et vous ne rougissez pas de n'oser marcher sans lisières ! c'est vraiment honteux ! Et si je vous laissais sans argent, que diriez-vous donc ? Allons ! éloignez-vous, que Dieu vous bénisse mille fois. Adieu ! » — Là-dessus, je tournai bride, et je les quittai tout en larmes.

Je suivis une très-belle route qui traversait un bois. Je

voulais faire dans la journée quarante milles au moins, afin d'atteindre l'endroit le plus solitaire que je pusse imaginer.

A peine avais-je parcouru deux milles, que j'avais déjà résolu de ne plus paraître désormais dans un pays où je fusse connu, et de ne plus exécuter d'autre ouvrage qu'un Christ haut de trois brasses, en m'efforçant de lui imprimer, autant que possible, cette indicible beauté avec laquelle il m'avait apparu. J'étais décidé à aller visiter le saint Sépulcre.

Au moment où je pensais que j'étais assez éloigné pour que personne ne sût me retrouver, j'entendis des chevaux galoper derrière moi. Je ne fus pas sans éprouver quelque appréhension, car ces parages étaient infestés de bandes d'aventuriers qui n'hésitaient pas à assassiner sur les grands chemins. Bien qu'il ne se passât pas de jour sans que l'on pendît quelques-uns d'entre eux, ils semblaient s'inquiéter fort peu de la potence.

Lorsque les cavaliers qui me poursuivaient se furent rapprochés, je reconnus un messager du roi et mon jeune ouvrier Ascanio. Le messager me cria en m'abordant : — « Au nom du roi, je vous somme de vous rendre auprès de Sa Majesté. » — « Je n'obéirai pas, lui répondis-je, attendu que tu es envoyé par le cardinal. » — Il me répliqua que, si je refusais de le suivre de bon gré, il était autorisé à requérir l'assistance des habitants pour me garotter et m'emmener prisonnier.

Ascanio me supplia de ne point résister, et me rappela que, quand le roi jetait quelqu'un en prison, il laissait toujours s'écouler au moins cinq ans avant de se décider à l'en tirer. A ce mot de prison, je songeai à celle de Rome, et je fus saisi d'une telle épouvante, que je mis aussitôt mon cheval dans le chemin que m'indiqua le messager du roi. Cet homme, tant que dura le voyage, ne cessa de marmotter en français des bravades et des injures capables de me faire renier Dieu.

En arrivant aux logements du roi, nous passâmes devant ceux du cardinal de Ferrare. Comme il se trouvait sur sa

porte, il m'appela et me dit : — « Notre roi très-chrétien vous a assigné des appointements semblables à ceux qu'il donnait au peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire sept cents écus par an. De plus, il vous payera tous les ouvrages que vous lui ferez, et, en outre, il vous gratifie, pour votre bienvenue, de cinq cents écus d'or qui vous seront remis avant que vous ne partiez d'ici. » — Quand le cardinal eut fini de parler, je lui répondis que c'étaient là des offres vraiment dignes d'un si grand roi.

Le messager, qui ne savait qui j'étais, voyant qu'on me proposait, de la part de Sa Majesté, un si magnifique traitement, se confondit en excuses, pendant que Pagolo et Ascanio s'écriaient : — « Dieu nous a donc aidés à reprendre nos honorables lisières ! »

Le lendemain, j'allai présenter mes remerciements au roi. Il m'ordonna d'exécuter les modèles de douze statues d'argent destinées à être employées en guise de candélabres autour de sa table. Il voulait qu'elles représentassent six dieux et six déesses, et qu'elles fussent exactement de sa taille, qui était à peu près de quatre brasses.

Il se tourna ensuite vers le trésorier de ses épargnes, et il lui demanda s'il m'avait compté les cinq cents écus. Le trésorier répondit qu'on ne l'en avait point prévenu. Le roi en fut très-mécontent, car il avait recommandé au cardinal d'avertir son trésorier. Enfin, Sa Majesté me dit d'aller à Paris et de chercher un atelier convenable, et il ajouta qu'il aurait soin de me le faire donner.

Après avoir reçu les cinq cents écus d'or, je partis pour Paris où je m'installai dans une maison du cardinal de Ferrare.

Je me mis aussitôt à l'œuvre en invoquant le nom de Dieu, et j'exécutai en cire quatre petits modèles, hauts de deux tiers de brasse, représentant Jupiter, Junon, Apollon et Vulcain.

Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. Je m'empressai d'aller le trouver avec mes ouvriers Ascanio et Pagolo et de lui porter mes modèles. Il en fut très-content, et il me recom-

manda de commencer par exécuter en argent le Jupiter de la dimension convenue.

Je présentai alors à Sa Majesté mes deux jeunes gens en lui disant que je les avais amenés d'Italie pour son service, parce qu'étant mes élèves ils devaient m'aider beaucoup mieux que les ouvriers de Paris. Le roi m'approuva et me dit de leur fixer moi-même un salaire. Je répondis que cent écus d'or pour chacun d'eux seraient suffisants, et que je saurais leur faire bien gagner cet argent. Ce fut chose conclue.

J'appris ensuite au roi que j'avais trouvé un emplacement qui me semblait convenir parfaitement à mes travaux. — « Cet endroit, continuai-je, se nomme le Petit-Nesle et appartient à Votre Majesté, qui l'a cédé au prévôt de Paris ; mais comme celui-ci ne l'utilise point, Votre Majesté peut le donner à moi, qui en tirerai bon parti pour son service. » — « Ce château est à moi, répliqua le roi, et je sais très-bien que celui à qui je l'ai laissé ne l'habite point. Ainsi donc prenez-le pour vos travaux. » — Et aussitôt il enjoignit à un de ses lieutenants de m'en mettre en possession. Cet officier lui représenta que cela était impossible ; mais le roi se fâcha et déclara qu'il entendait donner son bien à qui bon lui semblait, et surtout aux gens qui travaillaient pour lui ; que ce château ne servait à rien, et enfin qu'il voulait qu'on ne lui parlât plus de cela. Le lieutenant ajouta qu'il faudrait employer un peu de force. — « Allez, allez, s'écria le roi, et si un peu de force ne suffit pas, employez-en beaucoup. » — Le lieutenant me conduisit alors au Petit-Nesle. Il fut en effet obligé d'avoir recours à la force pour m'y installer. Il m'avertit ensuite de bien me tenir sur mes gardes si je désirais ne point y être tué.

Dès que j'eus pris possession du château, je m'entourai de domestiques et j'achetai une grande quantité d'armes d'hast. Pendant quelques jours, j'eus à subir de rudes tribulations : car, le prévôt de Paris étant un personnage très-puissant, tous les autres gentilshommes m'étaient hostiles et m'accablaient de tant d'insultes que je ne pouvais y résister.

Je noterai qu'à l'époque où j'entrai au service de Sa Majesté, nous nous trouvions en 1540, et que, par conséquent, j'avais précisément quarante ans.

Abreuvé d'insultes, j'allai supplier le roi de m'établir ailleurs. — « Qui êtes-vous ? s'écria-t-il, et comment vous nommez-vous ? » — Ma stupéfaction fut complète ; je ne savais ce que cela pouvait signifier. Comme je ne soufflais mot, le roi, presque en colère, me répéta les mêmes demandes. Je lui dis alors que je m'appelais Benvenuto. — « Eh bien ! répliqua le roi, si vous êtes ce Benvenuto dont j'ai entendu parler, agissez selon votre coutume, je vous en donne pleine liberté. » — Je répondis à Sa Majesté que du moment qu'elle me promettait la conservation de ses bonnes grâces, je ne m'inquiétais nullement du reste. — « Allez donc, reprit le roi en riant sous cape, mes bonnes grâces ne vous manqueront jamais. » — Puis il enjoignit à son premier secrétaire, nommé monseigneur de Villeroy, de veiller à ce qu'on me pourvût de tout ce qui m'était nécessaire.

Ce Villeroy était intime ami du prévôt à qui avait appartenu le Petit-Nesle. Cet antique et vaste édifice était de forme triangulaire et touchait aux murs de la ville : il était fortifié, mais il n'avait pas de garnison. Monseigneur de Villeroy me conseilla d'y renoncer et de chercher une autre habitation, attendu qu'il appartenait à un homme extrêmement puissant qui, à coup sûr, me ferait tuer. Je lui répondis que j'étais venu d'Italie en France pour servir son illustre maître. — « Quant à mourir, ajoutai-je, je sais qu'il faut passer par là : que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard, je ne m'en soucie guère. » — Ce Villeroy était excessivement riche : il parlait avec lenteur, et, sous un extérieur plein de gravité et de distinction, il cachait un esprit subtil et une habileté extraordinaire en toutes choses. Rien au monde ne lui aurait coûté pour me nuire, mais il avait soin de ne point le laisser voir. Il me détacha un autre gentilhomme qui était trésorier du Languedoc et se nommait monseigneur de Marmagne.

Le premier acte de ce personnage fut de chercher les

meilleures chambres du château et de les faire arranger pour lui. Je lui déclarai que, le roi m'ayant donné ce château pour y travailler, je ne voulais point y souffrir d'autres habitants que moi et mes serviteurs. Cet homme, qui était d'un caractère fier et audacieux, me répondit qu'il entendait agir à sa guise ; que, si j'osais entrer en lutte avec lui, il me casserait la tête contre les murs, et enfin que tout ce qu'il faisait lui avait été ordonné par Villeroy. Je lui répliquai alors que moi, j'avais reçu les ordres de Sa Majesté, et que ni lui ni Villeroy n'avaient le droit d'agir de la sorte.

A ces mots, mon orgueilleux adversaire me débita en français une foule d'injures. Je lui répondis en italien qu'il mentait.

Enflammé de colère, il porta la main à son poignard. Aussitôt je saisis ma longue dague, que j'avais toujours au côté pour ma défense, et je lui dis : — « Si tu oses dégaîner, je te tue sur place ! » — Il était accompagné de deux serviteurs : moi j'avais mes deux jeunes gens. Le Marmagne était hors de lui et ne savait à quoi se résoudre. Il inclinait plutôt vers le mal que vers le bien, car il murmurait entre ses dents : — « Jamais je ne supporterai un tel affront. »

Ayant reconnu que les choses allaient se gâter, je pris à l'instant mon parti, et je dis à Pagolo et à Ascanio : — « Dès que vous me verrez tirer ma dague, jetez-vous sur les deux valets et tuez-les si vous pouvez. Quant à celui-là, je me charge de l'expédier ; puis nous décamperons tous ensemble avec la grâce de Dieu. »

Le Marmagne, effrayé de cette résolution, s'estima heureux de sortir vivant du château.

J'écrivis toutes ces choses, en les atténuant un peu, au cardinal de Ferrare qui en informa Sa Majesté sur-le-champ. Le roi, irrité, me donna en garde à un autre de ses courtisans, nommé monseigneur le vicomte d'Orbec. Ce gentilhomme me procura ce dont j'avais besoin avec toute la complaisance imaginable.





## CHAPITRE V

(1540 — 1541.)

Le bassin et l'aiguière. — *Sic vos non vobis.* — François Ier dans l'atelier de Cellini. — La salière. — Attaque de voleurs. — Le Jupiter. — Le buste de Jules César. — La nymphe de Fontainebleau. — Les fondeurs parisiens.

Dès que j'eus opéré dans mon logement et mon atelier tous les arrangements nécessaires pour les rendre à la fois commodes et honorables, j'entrepris trois modèles, exactement de la dimension que devaient avoir les statues en argent. Ils représentaient Jupiter, Mars et Vulcain. Je les exécutai en terre, et je les renforçai d'une bonne armature en fer. J'allai ensuite trouver le roi, qui, si je ne me trompe, me donna trois cents livres d'argent pour commencer à travailler.

Tout en m'occupant de ces préparatifs, l'aiguière et le bassin ovale, après être restés plusieurs mois en main, arrivèrent à fin. Aussitôt que je les eus terminés, je les fis parfaitement dorer. On les proclama les plus beaux ouvrages que jusqu'alors on eût vus en France. Je les remis directement au cardinal de Ferrare. Il me remercia beaucoup, puis il les porta, sans moi, à Sa Majesté, à qui il les offrit. Le roi en fut ravi, et me vanta plus que ne l'a jamais été aucun artiste. En retour de ce cadeau, il accorda au cardinal de Ferrare une abbaye de sept mille écus de rente. Il voulut aussi me faire un présent, mais le cardinal l'en empêcha, en lui disant que c'était trop se presser, puisque je n'avais pas

encore travaillé pour Sa Majesté. — « Mais c'est précisément pour l'encourager à travailler, » répondit le roi, qui était d'une extrême libéralité. — « Sire, reprit le cardinal un peu honteux, je supplie Votre Majesté de s'en rapporter à moi, car je lui assurerai une pension de trois cents écus au moins, dès que je serai en possession de l'abbaye. » — Jamais je n'eus cette pension, mais j'aurais trop à dire si je voulais raconter tous les tours diaboliques que me joua ce cardinal. Je préfère m'occuper de choses plus importantes.

Je revins à Paris. Grâce aux faveurs dont le roi m'accablait, tout le monde m'admirait. Je commençai à exécuter en argent la statue de Jupiter. J'avais pris de nombreux ouvriers, et je ne cessais de travailler avec ardeur jour et nuit, de sorte que les modèles en terre de Jupiter, de Mars et de Vulcain étant achevés, et la statue en argent de Jupiter étant très-avancée, mon atelier avait déjà un aspect fort riche.

Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. J'allai le visiter. Dès qu'il m'aperçut, il m'appela gaiement, et me dit que, si j'avais dans mon atelier quelque chose de beau à lui montrer, il s'y rendrait. Je lui expliquai tout ce que j'avais fait, ce qui redoubla sa curiosité. Après son dîner, il emmena avec lui madame d'Étampes, le cardinal de Lorraine, plusieurs seigneurs, entre autres son beau-frère le roi de Navarre, la reine sa sœur, le dauphin et la dauphine, et enfin toute l'élite de la noblesse de la cour. J'étais rentré chez moi et je m'étais mis à travailler. Lorsque le roi fut arrivé à la porte de mon château, ayant entendu le bruit des marteaux, il recommanda à sa suite de ne point souffler mot. Comme tous mes gens étaient à leur besogne, je fus surpris par le roi à l'instant où je l'attendais le moins. Il entra dans ma grande salle, et je fus le premier qu'il aperçut. Je tenais à la main une grande plaque d'argent qui devait me servir à fabriquer le corps de mon Jupiter. Un de mes ouvriers martelait la tête, un autre les jambes, de sorte que nous produisions un bruit épouvantable. A ce moment, un petit apprenti français ayant commis je ne sais quelle sot-

tise, je lui donnai un coup de pied qui l'atteignit heureusement au bas des reins, et l'envoya à plus de quatre brasses, de façon qu'il alla tomber sur Sa Majesté quand elle entra. Cet accident me remplit de confusion, mais le roi s'en amusa beaucoup. Il me demanda d'abord ce que je faisais, et exigea que je continuasse. Puis il me dit qu'il aimerait infiniment mieux que je ne misse point moi-même la main à l'œuvre, et que je prisse tous les auxiliaires nécessaires pour travailler sous ma direction, parce qu'il voulait que je me conservasse en bonne santé, afin de le servir plus longtemps. Je répondis à Sa Majesté que, si je ne travaillais pas, je tomberais de suite malade, et que l'ouvrage ne serait point tel que je désirais qu'il fût pour Sa Majesté.

Le roi, satisfait de mes ouvrages, ne regagna son palais qu'après m'avoir comblé de tant de faveurs, qu'il serait trop long d'en rendre compte.

Le lendemain, il m'envoya chercher pendant son dîner. Le cardinal de Ferrare était assis à sa table. Quand j'arrivai, le second service n'était pas encore enlevé. Dès que je fus près de Sa Majesté, elle me dit que le beau bassin et le beau vase qu'elle avait de ma main avaient besoin d'être accompagnés d'une salière, et qu'elle voulait que je lui en fisse un dessin. Elle ajouta que le plus tôt serait le mieux. — « Votre Majesté, répondis-je, verra ce dessin plus promptement qu'elle ne le croit, car, tandis que j'exécutais le bassin, je pensais qu'il lui faudrait une salière pour pendant. Mon dessin est donc prêt, et si Votre Majesté le désire, je le lui montrerai de suite. » — Le roi, agréablement surpris, se tourna alors vers le roi de Navarre, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Ferrare, en s'écriant : — « Voilà un homme qui mérite vraiment d'être aimé et recherché de tous ceux qui le connaissent ! » — Puis, il me dit qu'il verrait mon dessin avec plaisir.

Je partis, et je fus bientôt de retour, car je n'avais que la Seine à traverser. J'apportai un modèle en cire que j'avais fait autrefois à Rome, à la demande du cardinal de Ferrare. Lorsque je le montrai au roi, il manifesta un profond éton-

nement et s'écria : — « Cet ouvrage est cent fois plus divin que je ne l'aurais imaginé ! Quel homme merveilleux ! il ne doit jamais se reposer. » — Il me dit ensuite, avec un visage rayonnant de joie, que ce modèle lui plaisait infiniment, et qu'il voulait que je l'exécutasse en or.

Le cardinal de Ferrare, qui était présent, me regarda en face, et me donna à entendre qu'il reconnaissait ce modèle pour celui que je lui avais fait à Rome. Alors, je lui rappelai que je lui avais promis d'exécuter cet ouvrage pour celui qui en serait digne. — Le cardinal se souvint de mes paroles ; convaincu que j'avais voulu le mortifier, il en fut irrité. — « Sire, dit-il, ce travail est énorme ; je n'ai qu'une crainte, c'est de ne jamais le voir terminé. Ces habiles artistes, qui ont de grandes idées, commencent volontiers à les mettre à exécution, mais sans songer quand et comment ils les mèneront à fin. Si je commandais un ouvrage de cette importance, je serais curieux de savoir quand il serait achevé. » — Le roi répondit que, si l'on se préoccupait ainsi de la fin des choses, on ne commencerait jamais rien. La manière dont il s'exprima indiquait qu'il pensait que de telles entreprises réclamaient des hommes d'élite. — « Quand les princes, dis-je alors, encouragent leurs serviteurs comme Votre Majesté, tout est facile ; et puisque Dieu m'a accordé un si admirable patron, j'espère que je pourrai mener à bonne fin de grands et magnifiques ouvrages pour Votre Majesté. » — « Je n'en doute point, » — me répondit le roi en se levant de table. Puis il me mena dans sa chambre, et me demanda combien il fallait d'or pour cette salière. — « Mille écus, » — lui dis-je. Aussitôt le roi appela son trésorier, qui se nommait le vicomte d'Orbec, et il lui ordonna de me remettre sur-le-champ mille écus en vieil or et de bon poids.

Après avoir quitté Sa Majesté, j'allai chercher les deux notaires qui avaient assisté au payement de l'argent du Jupiter et de divers ouvrages. Je traversai ensuite la Seine, et je me munis d'un petit panier à deux anses, qui m'avait été donné lors de mon passage à Florence, par une de mes cou-

sines qui était religieuse dans cette ville. Ce fut un bonheur pour moi d'avoir pris ce panier et non un sac. Pensant que mon affaire serait expédiée de jour, car il n'était pas tard, je ne voulus ni déranger mes ouvriers, ni emmener un valet avec moi.

Quand j'arrivai chez le trésorier, il avait déjà les écus devant lui, et il les choisissait comme le roi le lui avait recommandé. Ce larron de trésorier, autant que je pus en juger, eut recours à d'adroits artifices pour différer jusqu'à trois heures de la nuit la remise de cet argent.

Comme la chose était de haute importance, j'eus la prudence d'envoyer dire à quelques-uns de mes ouvriers de venir m'accompagner. Ne les voyant point paraître, je demandai à mon messager s'il s'était acquitté de ma commission. Ce coquin m'assura qu'il l'avait exécutée, et que mes ouvriers lui avaient répondu qu'ils ne pouvaient venir. Il ajouta qu'il porterait volontiers mon argent. Je lui dis que je me chargerais moi-même de ce soin.

Pendant ce temps, on avait expédié le contrat et compté les écus. Je les fourrai dans mon panier ; puis je passai mon bras dans les deux anses, et, comme il n'y entrait qu'avec difficulté, les écus étaient bien renfermés et plus faciles à porter que s'ils eussent été dans un sac. J'étais revêtu d'une bonne cotte de mailles à manches : ma petite épée et mon poignard pendaient à mon côté.

Je me mis donc en route, non toutefois sans avoir remarqué que plusieurs valets du trésorier étaient sortis précipitamment de la maison, en parlant à voix basse et en affectant de prendre un autre chemin que le mien.

Je marchai à grands pas, et, après avoir traversé le pont au Change, je suivis, le long de la rivière, un petit mur qui me conduisait à mon château.

Bientôt, je me trouvai en face des Augustins. Cet endroit était fort dangereux, bien qu'il ne fût situé qu'à cinq cents pas de chez moi ; mais, comme il y avait encore la même distance à parcourir pour arriver à la partie habitée du châ-

teau, on n'aurait point entendu ma voix si je me fusse mis à appeler.

Je pris donc mon parti sans hésiter, quand je me vis attaqué par quatre bandits armés d'épées. Je cachai lestement mon panier sous ma cape, je tirai mon épée, et, comme mes adversaires me serraient de près, je m'écriai : — « Avec un soldat, il n'y a que la cape et l'épée à gagner, et, avant de vous les abandonner, j'espère que je vous forcerai à me les payer cher. »

Tout en m'escrimant bravement contre eux, j'entr'ouvris plusieurs fois ma cape, afin que, s'ils avaient été apostés par les valets qui m'avaient vu recevoir l'argent, ils pussent penser avec quelque raison que je ne l'avais point sur moi. Le combat ne dura pas longtemps. Ils reculèrent peu à peu en se disant dans leur langue : — « C'est un brave Italien et non celui que nous cherchons, ou, si c'est lui, il n'a pas les écus. » — Je leur parlais italien, et je ne cessais de si bien frapper d'estoc et de taille, que peu s'en fallut que je ne tuasse plusieurs d'entre eux. L'habileté avec laquelle je maniais l'épée leur persuada sans doute que j'étais soldat, car ils se réunirent en groupe, se tinrent à distance et se consultèrent à voix basse, dans leur langue, tandis que je leur répétais que, s'ils voulaient mes armes et ma cape, ils ne les obtiendraient pas sans peine. En même temps, je pressai ma marche. Comme ils continuaient de me suivre à pas lents, mes appréhensions redoublèrent. Je craignais de tomber plus loin dans une embuscade : aussi, quand je ne fus plus qu'à cent pas du château, pris-je ma course à toutes jambes, en criant à tue-tête : — « Aux armes ! aux armes ! Alerte ! alerte ! on m'assassine. »

Quatre de mes jeunes gens, armés de longues piques, accoururent aussitôt. Ils voulurent poursuivre les bandits, qu'ils apercevaient encore, mais je les arrêtai. — « Ces quatre poltrons, leur dis-je, n'ont pas été capables d'enlever à un homme seul ces mille écus d'or qui lui rompaient le bras. Débarrassons-nous d'abord de cette somme, puis je vous accompagnerai où vous voudrez, avec ma grande épée

à deux mains. » — Nous allâmes mettre mon argent en sûreté. Mes jeunes gens, désolés du danger auquel j'avais été exposé, me réprimandèrent affectueusement. — « Vous avez trop de confiance en vous-même, me dirent-ils ; un de ces jours, vous nous donnerez lieu de pleurer. » — Pendant que nous échangions quelques paroles à ce sujet, mes adversaires s'enfuirent.

Nous soupâmes très-gaiement, et nous rîmes de bon cœur des tours que joue la fortune, et dont on a si peu de souci quand on n'en est pas victime. Il est vrai que l'on se dit : — « Ce sera une leçon pour une autre fois. » — Mais on se trompe, car le malheur arrive toujours par des voies différentes, et qu'on ne soupçonnait pas.

Dès le lendemain matin, je commençai la grande salière, et j'eus soin qu'on s'en occupât activement, ainsi que de mes autres ouvrages. J'avais pris plusieurs ouvriers, tant pour la sculpture que pour l'orfèvrerie. Les uns étaient Italiens, les autres Français ou Allemands. Souvent j'en avais un très-grand nombre. Je les changeais au fur et à mesure que j'en rencontrais de plus adroits. Par mon exemple, je les poussais tellement à travailler, qu'ils ne pouvaient résister à la fatigue comme moi, qui avais une constitution un peu plus robuste que la leur. Quelques-uns des plus habiles, Allemands de nation, voulant lutter avec moi, crurent se donner des forces en mangeant et en buvant beaucoup, mais ces excès les tuèrent.

Lorsque je fus près d'achever mon Jupiter, je vis qu'il me restait beaucoup d'argent ; alors je me mis à faire, à l'insu du roi, un énorme vase à deux anses, de la hauteur d'une brasse et demie environ.

Je voulus aussi jeter en bronze le grand modèle de Jupiter. C'était un essai entièrement nouveau pour moi. J'en conférai avec plusieurs anciens maîtres parisiens, et je leur expliquai la méthode que suivent nos fondeurs en Italie. Ils me dirent que jamais ils n'avaient employé ces procédés, mais que si je les laissais libres d'agir à leur guise, ils me livreraient ma statue aussi belle et aussi nette que le modèle

en terre. Je passai avec eux un traité qui plaçait la réussite de l'ouvrage sous leur responsabilité, et je leur promis quelques écus de plus que ce qu'ils m'avaient demandé. — A peine furent-ils en besogne que je m'aperçus qu'ils ne s'y prenaient pas bien. — Aussitôt, je commençai un buste de Jules César, beaucoup plus grand que nature, d'après une petite copie d'un admirable antique que j'avais apportée de Rome. — J'entrepris encore un autre buste de même dimension, d'après une jeune fille d'une extrême beauté, que je gardais chez moi pour mes plaisirs. J'appelai cette tête Fontainebleau, du nom de la résidence favorite du roi.

Quand on eut construit un superbe fourneau pour fondre le bronze et que les moules de mes deux têtes et du Jupiter furent cuits et en état, je dis à mes Parisiens : — « Je ne crois pas que votre Jupiter réussisse, car vous n'avez pas ménagé en bas assez d'évents pour que l'air puisse circuler ; ainsi, vous perdrez votre temps. » — Ils me répondirent que, si leur statue ne venait pas bien, ils me rembourseraient tout l'argent que je leur avais compté et m'indemniseraient de toute la dépense perdue. Et ils ajoutèrent que les deux belles têtes que je voulais jeter suivant la méthode italienne tourneraient mal. — Cette discussion eut lieu en présence des trésoriers et des autres gentilshommes qui venaient me voir par ordre du roi, afin de l'instruire de tout ce qui se disait et se faisait. — Les deux vieux fondeurs, qui devaient jeter le Jupiter, furent cause que la fonte fut retardée quelque temps. Ils disaient qu'ils voulaient auparavant arranger les moules de mes deux têtes ; qu'il était impossible qu'elles réussissent avec mes procédés, et que c'était un grand malheur de gâter de si beaux morceaux. Ils en firent parler au roi, lequel répondit qu'ils songeassent à s'instruire et non à chercher à en remontrer à leur maître. Ils mirent leur moule dans la fosse en riant à gorge déployée. Pour moi, je ne m'émus point, et, sans rire ni me fâcher, malgré l'envie que j'en avais, je plaçai mes deux têtes à droite et à gauche du Jupiter.

Quand notre métal fut parfaitement fondu, nous lui ou-

vrîmes passage. Le moule de Jupiter s'emplit très-bien : il en fut de même pour mes deux têtes, de sorte que nous étions tous enchantés en voyant que nous avions eu tort d'augurer mal réciproquement de nos procédés. Dans leur joie, ils me demandèrent à boire, suivant l'usage de France. Je consentis volontiers à leur donner une riche collation. — Ils me réclamèrent ensuite l'argent que je leur devais et celui que je leur avais promis en sus. Alors je leur dis : — « Vous avez ri d'une chose qui, j'en ai bien peur, vous fera pleurer, car j'ai remarqué qu'il est entré dans votre moule beaucoup plus de métal qu'il n'en fallait ; c'est pourquoi je ne veux rien ajouter à ce que vous avez déjà reçu, avant demain matin. » — Ces paroles fournirent matière à penser à ces pauvres gens : aussi s'en allèrent-ils chez eux sans souffler mot.

Le lendemain, ils se mirent sans bruit à débarrasser la fosse. Comme ils ne pouvaient avoir leur grand moule, sans d'abord retirer mes deux têtes, ils débutèrent par celles-ci. Ils les trouvèrent parfaitement réussies, et ils les placèrent de façon qu'on pût les voir aisément. Ils commencèrent ensuite à découvrir le Jupiter ; mais à peine eurent-ils creusé deux brasses, qu'ils poussèrent, avec les quatre ouvriers qui les aidaient, un si grand cri, que je les entendis. Pensant que c'était un cri de joie, je me mis à courir, car j'étais alors dans ma chambre, à plus de cinq cents pas de l'endroit où ils se tenaient. — Lorsque j'arrivai près d'eux, je les trouvai tristes et confus, dans l'attitude que l'on donne ordinairement aux gardes du sépulcre de Notre-Seigneur. Je jetai les yeux sur mes deux bustes, et ayant vu qu'ils étaient en bon état, ce succès servit à me consoler de leur mésaventure. Pour s'excuser, ils s'en prirent à leur mauvaise fortune. — « Ce n'est pas la faute de votre mauvaise fortune, leur dis-je, mais celle de votre peu de savoir. Si je vous avais vus placer l'âme dans le moule, je vous aurais enseigné d'un seul mot le moyen de mener notre figure à bien ; il en serait résulté beaucoup d'honneur pour moi et de profit pour vous. Il me sera facile, à moi, de réparer le tort que votre

ignorance cause à ma réputation ; mais vous, vous y perdrez et votre honneur et votre argent. Que cela du moins vous apprenne une autre fois à travailler et à ne pas vous moquer. »

Ils reconnurent que j'avais raison, et ils implorèrent ma pitié en disant que, si je leur refusais mon assistance, et s'ils étaient obligés de supporter toute cette dépense, ils seraient réduits à mendier avec leurs familles. — Je leur répondis que, si les trésoriers du roi exigeaient qu'ils payassent le dégât suivant leur engagement, je les indemniserais de mon argent, parce qu'ils n'avaient en vérité rien négligé pour faire tout ce qu'ils savaient. — Par cette conduite, je me conciliai au plus haut point les bonnes grâces des trésoriers et des ministres du roi. Sa Majesté, ayant été instruite de tout ce qui s'était passé, ordonna, avec cette libéralité qui la caractérise, que l'on agît absolument comme je le voudrais.





# LIVRE SIXIÈME

## CHAPITRE PREMIER

(1543.)

Lettres de naturalisation. — Cellini seigneur du Petit-Nesle. — Le Piédestal de Jupiter. — L'enlèvement de Ganymède. — Léda. — Travaux divers. — François Ier et madame d'Étampes chez Benvenuto. — Modèle de la porte du château de Fontainebleau. — Un projet de fontaine. — Origine de l'inimitié de madame d'Etampes contre Cellini. — Le jeu de paume. — Guido Guidi. — L'imprimeur. — Le fabricant de salpêtre. — Moyen expéditif de se débarrasser d'un locataire.

A cette époque, l'illustre et valeureux Piero Strozzi vint en France, et rappela au roi qu'il lui avait promis des lettres de naturalisation. Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on les lui délivrât. Elle ajouta en même temps : — « Préparez aussi celles de mon ami Benvenuto, et portez-les-lui de ma part sans qu'il ait rien à payer. »

Les lettres du grand Piero Strozzi lui coûtèrent plusieurs centaines de ducats; les miennes me furent apportées par un des premiers secrétaires du roi, nommé messire Antoine le Maçon. — Ce gentilhomme me les remit avec mille gracieusetés de la part du roi, en me disant : — « Le

roi vous fait présent de ces lettres de naturalisation pour vous encourager à le servir. » — Il me conta ensuite que Piero Strozzi n'avait obtenu les siennes qu'après les avoir longtemps sollicitées et attendues, tandis que le roi m'avait envoyé les miennes de son propre mouvement, insigne faveur qui n'avait encore été accordée à personne. — A ces mots, j'exprimai la plus vive reconnaissance pour les bontés du roi, puis je suppliai le secrétaire de m'expliquer ce que signifiaient ces lettres de naturalisation. Ce gentilhomme, qui était aussi instruit que courtois, parlait très-bien italien. Il ne put d'abord s'empêcher de rire ; puis, ayant recouvré son sérieux, il me dit dans ma langue à quoi servaient des lettres de naturalisation, et il m'apprit que c'était un des plus grands honneurs que l'on conférât à un étranger. — « C'est bien autre chose, ajouta-t-il, que d'être fait gentilhomme vénitien ! » — Quand il m'eut quitté, il retourna près de Sa Majesté, et il lui rendit compte de tout ce qui s'était passé entre nous. — Après en avoir beaucoup ri, le roi dit : « — Je veux qu'il sache pourquoi je lui ai envoyé des lettres de naturalisation. Allez, et faites-le seigneur du château du Petit-Nesle, où il demeure, et qui dépend de mon domaine : il comprendra cela bien plus facilement que les lettres de naturalisation. » — Un messager m'apporta ce présent : je lui offris une gratification, mais il ne voulut rien accepter, et me dit qu'en agissant ainsi il obéissait aux ordres de Sa Majesté. — Lorsque je revins en Italie, j'emportai avec moi ces lettres de naturalisation et l'acte de donation du château ; et, quel que soit le pays où j'irai et où je fixerai mes jours, je ne m'en séparerai jamais.

Maintenant, je vais poursuivre le récit de ma vie. Je travaillai avec ardeur aux ouvrages mentionnés plus haut, c'est-à-dire au Jupiter d'argent, à la salière d'or, au grand vase d'argent et aux deux têtes de bronze. Je m'occupai aussi du piédestal de Jupiter. Je le jetai en bronze et je le couvris de riches ornements, au milieu desquels je sculptai en bas-relief, d'un côté, l'enlèvement de Ganymède, et, de

l'autre côté, Léda avec son cygne. Ce piédestal réussit parfaitement à la fonte. J'en fis un autre du même genre destiné à la Junon, en attendant que le roi me donnât l'argent nécessaire pour commencer cette statue. Grâce à mon activité, j'avais déjà assemblé toutes les pièces du Jupiter d'argent ainsi que celles de la salière d'or. Le vase était fort avancé, et les deux têtes de bronze étaient terminées. — J'exécutai en outre plusieurs petits ouvrages pour le cardinal de Ferrare, et un petit vase en argent magnifiquement ciselé que je voulais offrir à madame d'Étampes. — Dans le même temps je menai à fin une foule de joyaux pour maints seigneurs, entre autres pour le signor Piero Strozzi, le comte dell' Anguillara, le comte di Pitigliano et le comte della Mirandola.

Mais retournons à mon grand roi. Tous les travaux qu'il m'avait commandés étaient donc en très-bon train, comme je l'ai dit, lorsqu'il revint à Paris. Trois jours après, il se rendit chez moi avec une foule de seigneurs de sa cour. Il fut émerveillé de la quantité d'ouvrages que j'avais entrepris et menés à si bon port. Bientôt il se mit à parler de Fontainebleau avec madame d'Étampes, qui lui dit qu'il devrait me faire faire quelque chose de beau pour cette résidence. — « Vous avez raison, s'écria le roi, et je veux qu'à l'instant même cela soit arrêté. » — Alors il se tourna vers moi et me demanda ce qui me semblait le plus convenable pour décorer cette belle fontaine (*sic*). Je développai plusieurs projets; Sa Majesté émit également son avis, puis elle me dit qu'elle voulait aller passer quinze ou vingt jours à Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues de Paris, et que pendant ce temps-là je lui fisse pour sa belle fontaine (*sic*) un modèle aussi riche que possible, parce que c'était l'endroit de son royaume qui lui plaisait le plus. Enfin, Sa Majesté m'ordonna et me pria de n'épargner aucun effort pour produire quelque chose de beau. Je le lui promis.

En voyant combien étaient avancés les nombreux ouvrages dont j'étais entouré, le roi dit à madame d'Étampes :

— « Jamais artiste ne m'a été aussi agréable et n'a plus mérité d'être récompensé que celui-là. Il faut penser à le fixer près de nous. Comme il dépense beaucoup et qu'il est bon vivant et grand travailleur, il est de toute nécessité que nous songions à lui ; car, remarquez-le, madame, toutes les fois qu'il est venu à la cour et que je suis venu ici, il ne m'a jamais rien demandé. On voit qu'il se donne de tout cœur à sa besogne. Il faut promptement nous l'attacher par quelques bienfaits pour ne point le perdre. » — « J'aurai soin de vous en faire souvenir, » — lui répondit madame d'Étampes. — Sur ce, ils partirent. — Je continuai avec activité mes ouvrages commencés, et en même temps je m'occupai sans relâche du modèle de la fontaine.

Au bout d'un mois et demi le roi reparut à Paris. Comme j'avais travaillé nuit et jour, j'allai lui porter mon modèle, qui était si bien ébauché qu'il s'expliquait clairement de lui-même. Je trouvai le roi absorbé par les infernales inquiétudes de la guerre qui venait de se déclarer entre lui et l'empereur. Néanmoins, je m'adressai au cardinal de Ferrare. Je lui dis que j'avais avec moi certains modèles que Sa Majesté m'avait commandés, et je le priai, s'il jugeait le moment opportun, d'en dire un mot pour que je pusse les montrer. J'ajoutai que je pensais que le roi aurait beaucoup de plaisir à les voir. Le cardinal m'accorda ma requête. Il alla parler de mes modèles à Sa Majesté, qui aussitôt accourut les examiner.

Je m'étais d'abord occupé de la porte du palais de Fontainebleau, qui, suivant leur mauvais style français, était large et basse, presque carrée et surmontée d'un hémicycle en anse de panier, dans lequel le roi désirait que l'on représentât la nymphe de Fontainebleau. — Afin d'altérer le moins possible l'ordre de cette porte, je me contentai de lui donner une belle proportion et de rectifier l'hémicycle qui se trouvait au-dessus. J'ornai les côtés d'élégants ressauts, posés sur une console qui correspondait à un chapiteau que j'avais établi dans le haut : puis je remplaçai par deux satyres, presque en ronde bosse, les deux colonnes

que semblait réclamer cette disposition architecturale. D'une main, un de ces satyres paraissait soutenir le chapiteau ; de l'autre main, il tenait une énorme massue. Son air était fier et menaçant, comme pour effrayer les spectateurs. Le second satyre avait la même attitude, mais il différait du premier par la tête et plusieurs accessoires. Il était armé d'une escourgée, formée de trois boules retenues par des chaînes. Je nommai ces personnages des satyres ; néanmoins, ils n'avaient de commun avec ces êtres fabuleux que des petites cornes et une physionomie semblable à celle du bouc. Tout le reste de leur corps avait la forme humaine. — Dans l'hémicycle j'avais représenté une femme couchée dans une belle attitude. Son bras gauche était appuyé sur le cou d'un cerf, pour rappeler une des devises du roi. D'un côté, j'avais modelé en bas-relief des chevreuils, des sangliers et d'autres animaux sauvages ; et de l'autre côté, des chiens braques et des lévriers de différentes espèces, par allusion aux productions de la magnifique forêt où naît la fontaine. Cette composition était renfermée dans un carré oblong, dont chaque angle supérieur contenait une victoire en bas-relief, portant une torche, ainsi que les représentent les anciens. Au-dessus du grand bas-relief j'avais placé une salamandre, devise favorite du roi, et une foule d'autres ornements en harmonie avec le reste de l'ouvrage, qui était d'ordre ionique.

La vue de ce modèle ramena la joie sur le visage du roi, et apporta une agréable diversion à l'ennuyeuse conférence qu'il venait d'avoir pendant plus de deux heures.

Dès que je m'aperçus que le roi était de bonne humeur, comme je le désirais, je découvris mon autre modèle, qu'il n'attendait nullement, car il pensait que le premier avait dû exiger bien assez de travail. — Ce nouveau modèle avait plus de deux brasses de dimension, et représentait une fontaine parfaitement carrée et entourée de superbes escaliers qui s'entre-croisaient dans leurs révolutions, chose qui était encore inconnue en France et même très-rare en Italie. — Au milieu de la fontaine, et un peu au-dessus du bassin, se

dressait une figure nue d'une beauté et d'une élégance extrêmes. De la main droite, elle élevait en l'air une lance brisée; de la gauche, elle tenait la poignée d'un magnifique cimeterre. Elle reposait sur la jambe gauche ; le pied droit était appuyé sur un casque aussi richement décoré qu'on puisse l'imaginer. A chaque angle de la fontaine était assise une figure, accompagnée d'une foule de splendides attributs. — Le roi commença par me demander ce que signifiait ce modèle. Il me dit qu'il s'était lui-même parfaitement rendu compte des décorations de la porte, mais que le sujet de la fontaine, tout en lui paraissant fort beau, restait inintelligible pour lui. Il ajouta qu'il savait bien, néanmoins, que je n'avais pas agi comme tant d'autres imbéciles, qui, s'ils produisent des ouvrages quelque peu gracieux, ne songent à leur donner aucune signification. — Alors je fis en sorte que mes explications plussent au roi autant que mes modèles. — « Que Votre Majesté sacrée, lui dis-je, sache d'abord que ce petit monument est exactement mesuré sur une petite échelle, de sorte qu'il ne perdra rien de son élégance lorsqu'on l'exécutera en grand. La figure du milieu représente le dieu Mars. Elle aura cinquante-quatre pieds de haut. » — A ces mots, le roi ne put retenir un geste de profonde surprise. — « Ces quatre autres figures, continuai-je, sont les vertus et les talents que Votre Majesté aime et protège si chaudement. Celle qui se trouve à droite est la Science des lettres. Ses attributs, vous le voyez, rappellent la philosophie et tout ce qui s'y rattache. Cette autre est l'Art du dessin, qui comprend la sculpture, la peinture et l'architecture. La troisième est la Musique, compagne obligée de toutes ces sciences. La dernière, dont la physionomie respire tant de bienveillance et de douceur, est la Libéralité, sous laquelle ne peut fleurir aucun de ces merveilleux talents qui nous viennent de Dieu. Enfin, le colosse du milieu, dont j'ai déjà parlé, représente Votre Majesté elle-même, car vous êtes le dieu Mars, le seul vaillant prince qu'il y ait au monde, et vous employez justement et saintement votre bravoure à défendre la gloire

de votre couronne. » — A peine le roi eut-il eu la patience de me laisser achever mon discours, qu'il s'écria : — « En vérité, j'ai trouvé un homme selon mon cœur ! » — Puis il appela les trésoriers à qui j'avais déjà eu affaire, et il leur ordonna de pourvoir à tout ce dont j'aurais besoin, sans regarder à la dépense. — Il me frappa ensuite avec la main sur l'épaule en me disant : — « *Mon ami*, je ne sais quel est le plus heureux, du prince qui trouve un homme selon son cœur, ou de l'artiste qui rencontre un prince qui lui fournisse toutes les facilités nécessaires pour réaliser les sublimes conceptions de son génie. » — Je répondis que, si j'étais l'homme dont parlait Sa Majesté, j'étais, à coup sûr, le plus heureux. — « Admettons qu'ils le soient tous deux également, » — reprit le roi en riant. — Je partis rempli d'allégresse, et je retournai à mes travaux.

Ma mauvaise fortune voulut que je ne songeasse point à jouer la même comédie avec madame d'Étampes. Lorsqu'elle apprit le soir, de la bouche du roi, tout ce qui s'était passé, elle en conçut une rage si violente, qu'elle ne put s'empêcher de dire avec humeur : — « Si Benvenuto m'avait montré ses beaux ouvrages, il m'aurait donné lieu de penser à lui. » — Le roi essaya, mais en vain, de m'excuser. — Je ne tardai pas à être instruit de ces particularités : aussi, quinze jours plus tard, quand la cour fut revenue à Saint-Germain-en-Laye, après être allée en Normandie, à Rouen et à Dieppe, pris-je le charmant petit vase que j'avais exécuté à la demande de madame d'Étampes, et pensai-je qu'en le lui donnant, je regagnerais ses bonnes grâces. — Je l'emportai donc avec moi et je le montrai à la nourrice de madame d'Étampes, en lui disant que je voulais l'offrir à sa maîtresse. La nourrice m'accueillit fort bien, et me dit qu'elle en toucherait un mot à madame, qui n'était pas encore habillée, et qu'aussitôt qu'elle lui en aurait parlé, elle m'introduirait près d'elle. Elle s'acquitta, en effet, de ma commission, mais madame lui répondit dédaigneusement : — « Dites-lui qu'il attende. » — Je m'armai de patience, ce qui, pour moi, est chose bien difficile. Cependant j'at-

tendis avec résignation jusqu'après son dîner. — Enfin, vers l'approche du soir, la faim me poussa tellement à bout, que, ne pouvant y résister, j'envoyai dévotement madame à tous les diables; puis je partis, et j'allai trouver le cardinal de Lorraine auquel je fis cadeau du vase, en le priant seulement de vouloir bien me maintenir dans les bonnes grâces du roi. Il me répondit que je n'avais pas besoin de sa protection, mais que, le cas échéant, il épouserait volontiers ma cause. Il appela ensuite son trésorier, et il lui parla à l'oreille. Le trésorier attendit que j'eusse pris congé du cardinal, puis il me dit : — « Benvenuto, venez avec moi, je vous donnerai un verre de bon vin. » — Ne comprenant pas ce qu'il entendait par là, je lui répondis : — « De grâce, seigneur trésorier, faites-moi donner un verre de vin et une bouchée de pain, car, en vérité, je tombe en défaillance. Depuis ce matin jusqu'à cette heure, je suis resté sans rien manger à la porte de madame d'Étampes, pour lui offrir ce beau petit vase d'argent doré. Elle savait que j'étais là ; mais, pour me vexer, elle m'a fait dire d'attendre. La faim est venue, je sentais la force me manquer ; alors, comme Dieu l'a voulu, j'ai donné le fruit de mon travail à quelqu'un qui le méritait bien mieux que cette femme. Je ne vous demande qu'un peu à boire, car je suis d'un tempérament un peu trop bilieux, de sorte que le jeûne m'irrite au point que je tomberais évanoui. » — Pendant que je parlais ainsi, non sans grande difficulté, on apporta du vin admirable et une collation exquise. Je me restaurai parfaitement, et ma colère s'en alla avec la faim. — Le bon trésorier m'offrit cent écus d'or, mais je me refusai absolument à les accepter. — Il courut en instruire le cardinal, qui le tança vertement et lui enjoignit de me forcer à les prendre, sinon de ne plus reparaître devant lui. — Le trésorier revint près de moi, désolé, en me disant qu'il n'avait jamais été autant maltraité par le cardinal. Il renouvela ses instances ; et, comme j'hésitais encore, il entra en colère, et me déclara qu'il me ferait accepter cet argent de force. Je le pris donc. Je voulus aller remercier le cardinal, mais il

chargea un de ses secrétaires de m'assurer qu'il saisirait toujours de bon cœur l'occasion de m'être agréable lorsqu'elle se présenterait. — Le soir même je regagnai Paris. — Le roi fut informé de tout cela, et les railleries ne furent point épargnées à madame d'Étampes ; aussi, sa haine contre moi s'en accrut-elle au point que je courus grand risque de perdre la vie, ainsi que je le raconterai en son lieu.

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû parler de l'amitié que je contractai avec l'homme le plus instruit, le plus dévoué, le plus affable et le plus vertueux que j'aie rencontré dans ce monde. Il s'agit de messer Guido Guidi, illustre médecin et noble citoyen florentin. Les traverses infinies que m'a suscitées ma mauvaise fortune sont cause que je l'ai un peu négligé. Je croyais qu'il suffisait que son souvenir fût toujours présent à mon cœur, mais je me suis aperçu que ma vie ne marche pas bien sans lui, et je me décide à mêler son nom au récit de mes souffrances, afin qu'il rappelle ici une époque heureuse, de même qu'autrefois il était pour moi un soutien consolateur. Messer Guido arriva à Paris pendant que je résidais dans cette ville. A peine l'eus-je connu que je l'emmenai dans mon château, où je lui donnai un appartement. Nous passâmes ainsi plusieurs années sous le même toit. — L'évêque de Pavie, monsignore de' Rossi, frère du comte de San-Secondo, étant venu aussi à Paris, je lui fis quitter son hôtellerie pour occuper une partie de mon château. Il y resta plusieurs mois avec ses gens et ses chevaux. — J'hébergeai également pendant quelques mois messer Luigi Alamanni et ses fils. Dieu m'accorda la grâce de pouvoir rendre ainsi service à des hommes de mérite et de distinction. — Je jouis de l'amitié de messer Guido durant tout le temps que j'habitai le château. — Souvent nous nous plaisions ensemble à tirer gloire de ce que chacun de nous se perfectionnait dans sa profession, grâce à la munificence du grand et admirable prince qui nous protégeait. Je puis vraiment dire que je suis redevable à ce merveilleux roi de tout ce que j'ai fait

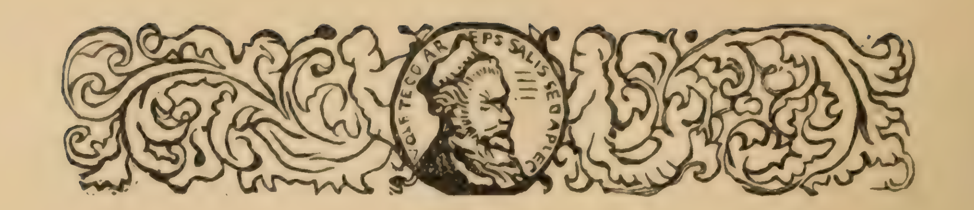
de beau et de bon. Mais je vais renouer le fil de mon histoire pour arriver à parler de lui et des vastes travaux que j'ai exécutés par son ordre.

J'avais dans mon château un jeu de paume, dont je tirais bon profit. Ce local renfermait plusieurs petits logements occupés par des gens de différentes professions, et, entre autres, par un habile imprimeur, qui avait son établissement presque entier dans l'enceinte de mon château. Ce fut lui qui imprima le premier livre de médecine de messer Guido. Ayant eu besoin de l'emplacement que je lui avais laissé, je le renvoyai, mais non sans éprouver de grandes difficultés. — J'avais aussi chez moi un fabricant de salpêtre qui, lorsque je voulus lui retirer ses petites chambres pour y placer mes bons ouvriers allemands, refusa de déloger. Ce fut en vain que je lui dis plusieurs fois, avec douceur, qu'elles m'étaient nécessaires pour le service du roi. Plus je parlais avec modération, plus cet animal me répondait avec hauteur. A la fin, je lui fixai trois jours pour tout délai. Il ne fit qu'en rire, et il me déclara qu'au bout de trois ans il commencerait à y penser. — J'ignorais qu'il était protégé par madame d'Étampes. — Si je n'avais pesé mes actions un peu plus qu'auparavant, à cause des termes dans lesquels j'étais avec madame d'Étampes, j'aurais renvoyé cet insolent sur-le-champ ; mais j'avais résolu de patienter trois jours. Lorsqu'ils furent écoulés, j'armai, sans souffler mot, mes Allemands, mes Italiens, mes Français et bon nombre de manœuvres ; puis, en un clin d'œil, je démolis toute la maison, et je jetai les meubles à la porte du château. J'adoptai ce parti un peu rigoureux, parce que ce drôle m'avait dit qu'il ne connaissait pas un Italien assez hardi pour oser déranger chez lui un seul clou. — Après cette expédition, je lui dis : — « Je suis le plus petit Italien de toute l'Italie, et ce que je t'ai fait n'est rien en comparaison de ce que je me sens capable de te faire et de ce que je te ferai si tu prononces un seul mot. » — Cet homme, frappé d'étonnement et d'épouvante, rassembla ses hardes de son mieux, puis courut chez madame d'Étampes, à qui il dépeignit avec des

couleurs infernales ce qui s'était passé. — Madame d'Étampes, qui était mon ennemie jurée, raconta cette scène au roi, et l'amplifia d'autant plus, qu'elle avait la langue infiniment mieux pendue que mon adversaire. — Sa Majesté, ainsi qu'on me l'apprit, fut très-irritée contre moi, et voulut me punir; mais, le dauphin Henri, son fils, aujourd'hui roi de France, et la reine de Navarre, sœur de François Ier, ayant reçu quelques affronts de l'audacieuse favorite, plaidèrent ma cause avec tant de chaleur, que le roi finit par tourner toute l'affaire en plaisanterie. — Ainsi, avec l'aide de Dieu, je sortis heureusement de ce mauvais pas.

Je fus encore obligé de traiter pareillement un autre locataire du même genre ; mais je ne démolis point la maison, je me contentai de jeter les meubles dehors. — Madame d'Étampes profita de cette nouvelle occasion pour oser dire au roi : — « Je crois que ce démon-là saccagera un jour tout Paris. » — A ces mots, le roi répliqua en colère à madame d'Étampes, que j'avais cent fois raison de me défendre contre cette canaille qui voulait m'empêcher de le servir.





## CHAPITRE II

(1543.)

Intrigues de madame d'Étampes et du Primaticcio. — Escamotage d'une statue colossale. — Administration de la justice en France au seizième siècle. — Vente des procès. — Les témoins normands. — Paix! paix! Satan! Allez! paix! — Méthode de Cellini pour terminer un procès. — Aventure de Pagolo Micceri et de la Catherine. — Le flagrant délit. — Accusation infâme. — Découragement. — Inspiration divine. — Triomphe.

La rage de ma cruelle ennemie allait chaque jour en augmentant. Elle appela près d'elle un peintre qui demeurait à Fontainebleau, où le roi résidait presque continuellement. Ce peintre était italien et bolonais. On l'appelait le Bologna, mais son véritable nom était Francesco Primaticcio. — Madame d'Étampes le poussa à prier le roi de lui confier l'exécution de la fontaine dont Sa Majesté m'avait chargé, et elle lui assura qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir. Ainsi fut convenu. — Ce Bologna fut au comble de la joie et compta sur le succès, bien que ce travail fût étranger à sa profession. Néanmoins, il était habile dessinateur, et avait eu soin de s'entourer d'ouvriers formés à l'école du Rosso, peintre florentin d'un talent vraiment étonnant, à l'admirable manière duquel il était redevable de tout ce qu'il faisait de bon. — Grâce à ces misérables raisons, chaudement appuyées par madame d'Étampes, qui ne cessa jour et nuit avec son protégé de marteler les oreilles du roi, Sa Majesté finit par céder aux instances de mes deux adversaires, surtout quand elle les entendit lui dire d'un commun

accord : — « Comment sera-t-il possible, Majesté sacrée, que Benvenuto fasse vos douze statues d'argent, dont pas une seule n'est encore terminée. Si vous persistez à lui laisser cette nouvelle et vaste entreprise, il faut absolument que vous renonciez à la première qui vous tient tant à cœur ; car cent artistes de la plus haute habileté ne suffiraient pas pour mener à fin les immenses travaux que ce vaillant homme veut aborder. On voit qu'il a grande volonté de faire ; mais son ambition sera cause que bientôt lui et ses ouvrages seront perdus pour Votre Majesté. » — Le roi, ébranlé par ces captieuses paroles et d'autres arguments du même genre, consentit donc à leur accorder tout ce qu'ils demandaient ; et cependant le Bologna n'avait encore montré ni dessins ni modèles de sa main.

Sur ces entrefaites, le dernier locataire que j'avais chassé de mon château m'intenta un procès. Il prétendait que je lui avais volé une grande partie de ses effets quand je l'avais mis à la porte. Ce procès me causait tant de tourments et me prenait un tel temps que plusieurs fois je fus tenté de m'en aller à la grâce de Dieu.

On a coutume, en France, de compter gagner un procès engagé avec un étranger ou toute autre personne qui semble mettre de la négligence à se défendre. Dès qu'une de ces affaires présente quelque avantage, on trouve à la vendre. On a même vu des gens dont la profession consiste à acheter des procès ou à en accepter pour dot.

Une autre infamie qui a cours en France, c'est que les Normands, pour la plupart, font métier de porter de faux témoignages : de sorte que ceux qui achètent des procès stylent immédiatement cinq ou six de ces témoins, suivant le besoin. Leurs adversaires ne manquent donc jamais d'être condamnés si, ignorant cet usage, ils ne leur opposent point un nombre égal de témoins. — C'est ce qui m'arriva. — Indigné, je me rendis à la grande salle du palais de Paris pour plaider ma cause. — J'y vis un juge, lieutenant civil du roi, assis sur un tribunal élevé. Cet homme était grand, gros et gras, et d'aspect austère. — A sa droite et à sa gauche

étaient rangés une foule de procureurs et d'avocats ; d'autres s'avançaient un à un et exposaient leur affaire. Parfois ceux qui entouraient ce juge parlaient tous à la fois. — A ma grande surprise, cet homme admirable, véritable portrait de Pluton, prêtait l'oreille tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, et répondait à tous avec un talent remarquable. — Ce spectacle me parut si prodigieux que je n'aurais pas voulu pour beaucoup n'en avoir point été témoin, car j'ai toujours été curieux de connaître toute espèce de mérite. — La salle était immense ; mais il s'y pressait une telle foule qu'un garde avait soin d'empêcher d'entrer ceux qui n'y avaient point affaire et de tenir les portes fermées. — Souvent ce garde, en repoussant les gens qu'il ne voulait point admettre, troublait par son tapage mon admirable juge, qui, dans sa colère, ne lui épargnait pas les injures. — Plusieurs fois je remarquai cette circonstance, et les paroles qu'employa le juge pour réprimander le garde, un jour entre autres qu'il résistait bruyamment à deux gentilshommes qui venaient pour voir. Le juge criait d'une voix forte : — « Sta' cheto, sta' cheto, Satanasso, levati di costi, e sta' cheto. » — Ce qui, en français, se traduit et se prononce ainsi : — « Paix, paix, Satan ! paix, paix, Satan ! Allez, paix ! » — Je savais très-bien le français : aussi, lorsque j'entendis ces mots, compris-je aussitôt ce que Dante voulut dire quand il franchit les portes de l'enfer avec son maître Virgile. — Dante, en effet, résida avec le peintre Giotto en France, et surtout à Paris, où la salle des plaideurs peut vraiment être appelée un enfer. — Comme Dante possédait bien la langue française, il se servit de ces expressions. Je suis fort étonné qu'on ne les ait jamais interprétées de cette façon, de sorte que je n'hésite pas à prétendre et à croire que ses commentateurs lui font dire des choses auxquelles il n'a jamais pensé.

Mais retournons à mon affaire. Quand je vis les avocats me remettre certains arrêts entraînant condamnation, je ne trouvai point d'autre moyen de me défendre que d'avoir recours à ma longue dague que je portais au côté, car j'ai

toujours aimé avoir de belles armes. — Je commençai par m'adresser au principal coupable, à celui qui m'avait intenté cet inique procès. Un soir, je le frappai de tant de coups sur les bras et sur les jambes, en ayant soin toutefois de ne point le tuer, que je le privai de l'usage de ses deux jambes. Je tombai ensuite sur celui qui avait acheté la cause, et je le touchai de telle sorte qu'il arrêta le procès. Alors, comme toujours, je remerciai Dieu, et j'espérai que je resterais quelque temps sans être molesté.

Je recommandai à mes ouvriers, et surtout aux Italiens, de travailler et de me seconder avec activité, afin que je pusse promptement terminer les ouvrages commencés. Je leur dis qu'aussitôt après leur achèvement, je voulais retourner en Italie ; car je ne me sentais pas la force de supporter davantage les coquineries de ces Français, et je craignais que les violences auxquelles j'étais obligé d'avoir recours ne m'occasionnassent quelque malheur, si par aventure mon bon roi venait à s'irriter contre moi.

Voici quels étaient mes ouvriers italiens : le premier, et celui que j'affectionnais le plus, était Ascanio de Tagliacozzo, village du royaume de Naples ; le second était le Romain Pagolo, garçon de très-humble naissance, qui ne connaissait pas même son père. Ces deux ouvriers étaient ceux-là que j'avais amenés de Rome, où ils travaillaient déjà avec moi. — Un autre Romain était venu d'Italie tout exprès pour entrer à mon service : il s'appelait Pagolo, et était fils d'un pauvre gentilhomme de la maison des Macaroni. Il n'était pas très-habile ouvrier, mais il excellait dans le maniement des armes. — J'avais encore un Ferrarais, nommé Bartolommeo Chioccia, et le Florentin Pagolo Micceri. Ce dernier avait un frère, surnommé Gatta, qui entendait parfaitement la tenue des écritures, mais qui s'était ruiné en gérant les affaires du riche marchand Tommaso Guadagni. Il me mit en ordre les livres qui renfermaient les comptes du grand roi très-chrétien et de différents personnages.

Pagolo Micceri, ayant appris de son frère la manière de

tenir mes livres, continua ce travail moyennant de bons appointements. Comme il semblait être un très-brave garçon, car il se montrait d'une dévotion extrême et était toujours occupé à marmotter des psaumes ou à réciter son chapelet, je croyais pouvoir me fier entièrement à lui. — Un jour donc je le tirai à part, et je lui dis : — « Pagolo, mon très-cher frère, tu vois comme tu es heureux près de moi, et tu te rappelles qu'auparavant tu te trouvais sans aucune ressource ; en outre, tu es mon compatriote, et je vois avec plaisir que tu remplis scrupuleusement tous tes devoirs de religion ; c'est pourquoi j'ai pleine confiance en toi. Maintenant, comme je compte sur toi plus que sur tout autre, je te prie de me venir en aide, et je te recommande surtout deux choses que j'ai particulièrement à cœur : la première est de veiller avec soin à ce que l'on ne me dérobe rien de ce qui m'appartient, et de n'y point toucher toi-même ; la seconde a rapport à cette pauvre petite Catherine. Tu n'ignores pas que je l'ai prise principalement pour mon art et que sans elle je ne saurais rien faire. Mais je suis homme, et elle a servi à mes plaisirs charnels, de sorte qu'il se pourrait qu'elle me donnât un fils. Or, je ne suis pas d'humeur à nourrir les enfants des autres, ni à supporter une injure, et si je m'apercevais que quelqu'un de cette maison fût assez audacieux pour jeter les yeux sur elle, je crois en vérité que je les tuerais l'un et l'autre. Je te supplie donc, cher frère, de me prêter ton assistance. Si tu remarques quelque chose, avertis-moi sur-le-champ; car alors j'enverrai à la potence la Catherine, sa mère et l'autre coupable. Prends garde à toi tout le premier. » — Aussitôt ce ribaud s'écria, en faisant un signe de croix de la tête aux pieds : — « O doux Jésus ! que Dieu me garde de jamais penser à une telle chose ! D'abord, j'ai toujours eu horreur de cet affreux péché, et ensuite pensez-vous que j'aie oublié tous vos bienfaits ? » — A ces mots, qu'il prononça d'un ton simple et affectueux, je restai convaincu qu'il parlait sincèrement.

Deux jours après arriva une fête dont messer Matteo del

Nazaro, artiste italien au service du roi, profita pour m'inviter avec mes jeunes gens à une partie de plaisir dans son jardin. Je me disposai donc à sortir, et j'engageai Pagolo à venir se promener et se divertir avec nous. Il me répondit que ce serait une grande imprudence que de laisser la maison ainsi seule. — « Voyez, ajouta-t-il, combien vous avez d'or, d'argent et de pierreries. Dans cette ville de voleurs, il faut avoir l'œil ouvert jour et nuit. Tout en gardant la maison, je m'occuperai à réciter mes oraisons. Allez sans inquiétude vous amuser et vous donner du bon temps ; la prochaine fois un de mes camarades restera au logis. » — Je partis donc parfaitement tranquille avec l'autre Pagolo, Ascanio et Chioccia, et nous passâmes joyeusement la journée dans le jardin de Matteo del Nazaro.

Vers le soir, un soupçon me frappa. Je commençai à réfléchir aux paroles remplies d'une feinte simplicité que m'avait dites mon hypocrite coquin. — Je montai aussitôt à cheval, et je retournai avec deux de mes serviteurs à mon château. J'y surpris Pagolo et cette misérable Catherine presque en flagrant délit. — A peine fus-je arrivé, que la mère de Catherine, cette vile ruffienne, se mit à crier : — « Pagolo ! Catherine ! voici le maître ! » — Ils accoururent l'un et l'autre, les vêtements tout en désordre, avec un air effaré et stupide, sans savoir ni ce qu'ils disaient ni où ils allaient, de façon qu'il était évident qu'ils venaient de commettre le péché. — Enflammé de colère, je mis la main à l'épée, décidé à les massacrer tous deux. — Pagolo s'enfuit ; Catherine se précipita à genoux en implorant toutes les miséricordes du ciel. — J'aurais voulu commencer par tuer Pagolo, mais je ne pus le rejoindre sur-le-champ, et, pendant que je le poursuivis, je me ravisai et je pensai qu'il valait mieux les jeter tous deux à la porte ; car avec cette nouvelle aventure, ajoutée à tant d'autres, ma vie aurait certainement été en danger. — Je dis donc à Pagolo : — « Ribaud, si mes yeux avaient vu ce que tu me donnes lieu de croire, je te percerais dix fois le ventre avec cette épée. Décampe à l'instant, et sache que, si tu as une oraison à

débiter, c'est celle de saint Julien. » — Je chassai ensuite la mère et la fille à coups de pied et à coups de poing. — Elles songèrent à la vengeance et allèrent consulter un avocat normand, qui engagea Catherine à m'accuser d'avoir vécu avec elle à la manière italienne. Par là on entendait le péché contre nature, autrement dit de sodomie. — « Dès que cet Italien, continua l'avocat, apprendra cette accusation et saura quelles terribles conséquences elle peut entraîner, il vous donnera de suite quelques centaines de ducats, afin que vous vous taisiez, car il sera effrayé à la seule idée du sévère châtiment que l'on inflige en France pour ce crime. » — Ce conseil fut suivi, la plainte fut portée et je reçus une assignation. — Plus je cherchais à me tranquilliser l'esprit, plus j'étais harcelé d'inquiétudes.

Chaque jour persécuté de mille façons, je commençai à me demander sérieusement si je devais quitter la France ou bien soutenir encore ce combat et voir à quelle fin Dieu m'avait créé. Après de longues et douloureuses agitations, je résolus de partir pour ne pas tenter ma mauvaise fortune au point qu'elle me rompît le cou. — Quand tous mes préparatifs furent terminés, que j'eus pris mes mesures pour mettre en bon lieu ce que je ne pouvais emporter, et que j'eus caché de mon mieux les menus objets sur moi et mes serviteurs, je fus assailli d'une violente douleur en pensant au départ. — Je courus me renfermer dans mon petit atelier, après avoir dit à mes jeunes gens, qui m'encourageaient à partir, que je voulais encore me consulter, bien que je reconnusse combien leur avis était fondé ; car je comprenais très-bien que, pourvu que je fusse hors de prison et que je laissasse à la rage de mes ennemis le temps de se calmer un peu, il me serait beaucoup plus facile de m'excuser près du roi, en lui expliquant par écrit l'infâme complot tramé contre moi. — Mes réflexions aboutirent à me confirmer dans la résolution que j'avais adoptée ; mais, au moment où je me levai, je fus saisi par l'épaule, et une voix me cria avec force : — Benvenuto, agis comme à ton ordinaire et ne crains rien. » — Aussitôt j'arrêtai un plan entiè-

rement opposé au premier, et je dis à mes ouvriers italiens : — « Munissez-vous d'armes, venez avec moi, et suivez tous mes ordres sans vous inquiéter d'autre chose ; je suis décidé à comparaître. Si je partais, bientôt vous vous en iriez tous en fumée. Ainsi, obéissez et accompagnez-moi. » — Tous ces jeunes gens s'accordèrent à dire : — « Puisque nous sommes ici et qu'il nous fait vivre, nous devons aller avec lui et l'aider jusqu'à la mort dans tout ce qu'il voudra. En effet, ce qu'il dit est plus vrai que nous ne pensions ; dès qu'il serait loin d'ici, ses ennemis nous jetteraient tous à la porte. Et, si nous songeons aux grands et importants ouvrages qui sont commencés, il faut avouer que nous ne saurions les terminer sans lui, et alors ses ennemis ne manqueraient pas de prétendre qu'il est parti parce qu'il s'est reconnu incapable de les mener à fin. » — Le jeune Romain Pagolo Macaroni fut le premier à encourager les autres, et il engagea à se joindre à nous plusieurs ouvriers allemands et français qui me portaient de l'amitié. Nous étions dix en tout. Je me mis en route avec la ferme volonté de ne point me laisser incarcérer vivant.

Quand j'arrivai en présence des juges criminels, j'aperçus la Catherine et sa mère qui riaient avec leur avocat. — J'entrai et je demandai hardiment le juge, gras et bouffi personnage qui se prélassait sur un siége qui dominait tous les autres. — En me voyant, cet homme murmura à voix basse d'un air rébarbatif : — « Tu t'appelles Benvenuto (*Bienvenu*) ; mais cette fois tu seras le malvenu. » — Je l'entendis, et je lui répliquai : — « Expédiez-moi vite, et dites-moi ce que je suis venu faire ici. » — Alors le juge se tourna vers Catherine, et lui dit : — « Catherine, explique tout ce qui s'est passé entre toi et Benvenuto. » — La Catherine affirma que j'avais vécu avec elle à la manière italienne. — « Tu entends ce que déclare la Catherine, Benvenuto, » — s'écria le juge. — « Si je l'avais traitée à la manière italienne, répliquai-je, je l'aurais fait seulement pour avoir un enfant, comme vous le pratiquez, vous autres. » — « Loin de là, elle veut dire, reprit le juge, que tu l'as attaquée hors de

l'endroit où l'on fait les enfants. » — A ces mots, je ripostai que ce n'était point là la manière italienne, qu'au contraire, ce devait être la manière française, puisque la Catherine la connaissait et que moi je ne m'en doutais pas. » — J'ajoutai que j'exigeais qu'elle décrivît exactement comment je m'y étais pris avec elle. — Cette atroce catin eut la scélératesse de dérouler cette infamie sans le plus léger voile. Je la forçai de recommencer sa déposition trois fois de suite. — Quand elle eut fini, je m'écriai : — « Seigneur juge, lieutenant du roi très-chrétien, je vous demande justice ; car je sais que les lois du roi très-chrétien, quand il s'agit d'un tel crime, condamnent au supplice du feu l'agent et le patient. Or, cette femme avoue qu'elle a commis le péché ; quant à moi, il m'est tout à fait inconnu. Sa ruffienne de mère est ici : elle mérite aussi le feu pour l'un ou l'autre délit ; je réclame justice. » — Je répétai ces paroles à maintes reprises et à haute voix, en demandant toujours le feu pour la Catherine et pour sa mère, et en jurant au juge que, s'il ne les mettait en prison devant moi, je courrais chez le roi, et que je l'instruirais de l'injustice dont son lieutenant criminel se rendait coupable envers moi. — Quand mes adversaires m'entendirent faire tant de bruit, ils commencèrent à baisser de ton : je n'en vociférai que plus fort. Alors la petite catin et sa mère de pleurer, et moi de crier sans relâche au juge : — « Le feu ! le feu ! » — Cet indigne poltron, voyant que la chose n'avait pas tourné comme il l'espérait, prit une gamme plus douce, et se mit à excuser la faiblesse des femmes. A l'instant je reconnus que la victoire me restait dans ce rude assaut, et je me retirai en murmurant et en proférant des menaces. — A coup sûr, j'aurais bien donné cinq cents écus pour n'avoir point comparu. — Dès que je fus sorti de ce guêpier, je remerciai Dieu de tout mon cœur, et je retournai gaiement à mon château avec mes ouvriers.





# CHAPITRE III

(1543.)

Voyage à Fontainebleau. — Querelle de Cellini avec Primaticcio. — Encore Pagolo et la Catherine. — Le mariage forcé. — Réconciliation de Cellini et du Primaticcio. — Un modèle à deux fins. — La double vengeance. — Description de la salière d'or. — Le Primaticcio mouleur d'antiques. — Amours de Cellini et de Jeanne Casse-Cou. — Naissance d'une fille. — Nouvelles visites de François Ier à Cellini.

Lorsque la fortune, ou, pour mieux dire, notre mauvaise étoile, se met à nous persécuter, elle n'est jamais à court de nouvelles misères à nous susciter. Après avoir échappé à un abîme effroyable, je croyais que ma maligne étoile m'accorderait quelque peu de tranquillité ; mais à peine m'eut-elle laissé le temps de respirer, qu'elle me suscita deux terribles affaires à la fois. — En trois jours il m'arriva deux aventures qui, l'une et l'autre, mirent ma vie en balance. Voici comment :

Je me rendis un matin à Fontainebleau pour conférer avec le roi. Il m'avait écrit qu'il voulait que je fisse les coins de toutes les monnaies de son royaume. Avec sa lettre, il m'avait envoyé plusieurs petits dessins pour m'expliquer à peu près ce qu'il désirait ; néanmoins, il me laissait libre de suivre complètement mes inspirations. J'exécutai de nouveaux dessins suivant mon goût et aussi beaux que l'art le réclamait. — A mon arrivée à Fontainebleau, monseigneur de la Fa, l'un des trésoriers à qui François Ier avait confié le soin de pourvoir à mes besoins, me dit : — « Benvenuto, le peintre Bologna a été chargé par le roi de faire votre grand colosse. Sa Majesté nous a retiré, au profit de

Bologna, tous les ordres qu'elle nous avait donnés pour vous. Nous avons trouvé cela fort mal, et il nous semble que la conduite de votre compatriote est bien téméraire, car il vous enlève, seulement par la protection de madame d'Étampes, des travaux que vos modèles et vos études vous avaient acquis. Voilà déjà plusieurs mois qu'il a reçu cette commande, et il ne paraît pas qu'il s'en soit encore occupé. » — « Mais comment est-il possible que je n'aie rien su de cela ? » — m'écriai-je étonné. — Alors monseigneur de la Fa me dit que le Bologna avait tenu l'affaire très-secrète ; qu'il n'avait obtenu sa requête que très-difficilement, parce que le roi avait longtemps résisté, mais que les pressantes sollicitations de madame d'Étampes avaient fini par aplanir tous les obstacles. — Irrité de cette cruelle offense et indigné de me voir extorquer ainsi un ouvrage que j'avais gagné à la sueur de mon front, je me disposai à exécuter quelque grand coup. Je pris donc mes armes et j'allai trouver le Bologna. Il était à travailler dans sa chambre. Il me fit entrer et me demanda avec force compliments lombards quelle affaire m'amenait chez lui. — « Une très-bonne et très-importante, » — lui répondis-je. Il ordonna alors à ses serviteurs d'apporter à boire. Puis il me dit : — « Avant de parler de rien, je veux que nous buvions ensemble, suivant la coutume de la France. » — « Messer Francesco, repris-je, sachez que la conversation que nous allons avoir n'exige pas que nous buvions auparavant : peut-être pourrons-nous boire après. » — J'entamai ensuite mon affaire en ajoutant : — « Tous les hommes qui tiennent à passer pour d'honnêtes gens doivent montrer par leurs actions qu'ils méritent cette réputation ; s'ils agissent autrement, ils prouvent qu'ils sont indignes de ce renom. Je sais que vous n'ignoriez point que le roi m'avait commandé ce grand colosse dont on a parlé pendant dix-huit mois, sans que ni vous ni personne ayez trouvé à redire à cela. Par mes ouvrages, je me suis fait connaître au roi ; mes modèles lui ont plu, et il m'a confié cette grande entreprise. Depuis nombre de mois les choses étaient en cet état, lorsque ce matin seulement j'ai appris

que vous m'aviez supplanté, et qu'à l'aide de purs commérages vous m'aviez escamoté une commande que j'avais conquise par d'admirables travaux. » — « Eh quoi ! Benvenuto, répliqua le Bologna, chacun cherche à faire ses affaires par tous les moyens possibles. Si telle est la volonté du roi, qu'avez-vous à objecter? Allons, vous perdriez votre temps. La commande m'a été donnée, je la tiens pour mienne. Maintenant dites ce que vous voudrez, je vous écouterai. » — « Messer Francesco, répondis-je, sachez que je ne manque pas d'une foule d'arguments péremptoires et irrésistibles, qui vous forceraient de confesser que les moyens dont vous vous êtes servi et dont vous parlez n'ont point cours parmi les êtres doués de raison. Mais je veux arriver promptement à la conclusion ; ouvrez donc les oreilles et entendez-moi bien, car la chose est grave. » — Mon homme voulut se lever de son siége, car il vit que j'avais changé de couleur et que j'étais grandement ému. — Je lui dis qu'il n'était pas encore temps de bouger, qu'il eût à rester assis et à m'écouter. Puis je m'exprimai ainsi : — « Messer Francesco, vous savez que la commande m'avait d'abord été donnée et que, suivant l'usage du monde, le temps était passé où qui que ce fût pût songer à me la disputer. Néanmoins, voici ce que je vous propose maintenant : faites un modèle, de mon côté j'en ferai un nouveau : nous les porterons sans rien dire à notre grand roi, et celui de nous qu'il reconnaîtra avoir le mieux opéré aura l'honneur d'exécuter le colosse. Si ce lot vous échoit, j'oublierai l'énorme injure que j'ai reçue de vous, et je baiserai vos mains comme plus dignes que les miennes d'une si grande gloire. Qu'il soit ainsi convenu, et nous serons amis; sinon nous serons ennemis, et avec l'aide de Dieu, qui protége la justice et dont je serai l'instrument, je vous montrerai dans quelle erreur vous êtes tombé. » — « La commande est à moi, répliqua messer Francesco, et, puisqu'elle m'a été donnée, je ne veux pas m'exposer à la perdre. » — « A cela, messer Francesco, m'écriai-je, je réponds que, puisque vous repoussez un arrangement bon, juste et raisonnable, j'aurai recours à des

expédients qui seront aussi peu agréables que vos procédés. Et je vous déclare que, si jamais j'apprends que vous parliez de façon ou d'autre de cette commande qui m'appartient, je vous tuerai comme un chien. Nous ne sommes ni à Rome, ni à Bologne, ni à Florence ; ici les mœurs sont différentes. Je vous le répète donc, si vous avez le malheur d'en toucher un mot au roi ou à tout autre, je vous tuerai, coûte que coûte. Choisissez entre les deux partis que je vous ai offerts; le premier vous mènera à bien, le second à mal. » — Mon homme ne savait que dire ni que faire. — Quant à moi, j'étais moins disposé à attendre qu'à trancher de suite le nœud de la difficulté. — Le Bologna ne trouva que ces seuls mots : — « Tant que j'agirai comme doit le faire un homme de bien, je n'aurai peur de rien au monde. » — « C'est bien parlé, lui répondis-je ; mais, si vous vous conduisez autrement, ayez peur, croyez-moi. »

Là-dessus je le quittai, et je me rendis près de Sa Majesté avec qui j'eus, à propos des monnaies, une longue discussion. Nous ne tombâmes pas beaucoup d'accord, parce que son conseil, qui était présent, lui avait persuadé qu'il fallait que les monnaies fussent faites à la manière de France, comme elles l'avaient toujours été jusque-là. Je répliquai que Sa Majesté m'avait fait venir d'Italie pour lui exécuter de beaux ouvrages, et que, si elle me commandait le contraire, je ne me sentais pas le courage de lui obéir. La conférence fut renvoyée à un autre jour, et je retournai sur-le-champ à Paris.

A peine fus-je descendu de cheval qu'une de ces bonnes âmes que la vue du mal réjouit accourut m'apprendre que Pagolo Micceri avait loué une maison pour cette petite catin de Catherine et pour sa mère, qu'il y allait continuellement, et qu'en parlant de moi il disait avec force moqueries : — « Benvenuto avait donné la brebis à garder au loup, croyant qu'il ne la croquerait pas. Maintenant il se console avec ses bravades et croit que j'ai peur de lui. J'ai mis cette épée et ce poignard à mon côté pour lui montrer que mes armes coupent aussi, et que je suis Florentin comme lui, et de

plus, de la famille des Micceri, qui vaut cent fois mieux que celle des Cellini. » — Le coquin qui m'apporta cette nouvelle me l'assaisonna si bien, que je sentis aussitôt la fièvre m'empoigner : je dis la fièvre sans aucune métaphore. La rage indomptable qui s'empara de moi m'aurait peut-être étouffé, si je n'eusse imaginé de m'en délivrer en obéissant à son impulsion et en lui ouvrant l'issue que m'offrait l'occasion. — J'invitai mon ouvrier ferrarais, nommé Chioccia, à venir avec moi, et j'ordonnai à un valet de me suivre avec mon cheval.

Quand je fus arrivé à la maison du misérable Pagolo, je trouvai la porte entr'ouverte. Je vis qu'il avait au côté son épée et son poignard. Il était assis sur un coffre et avait un bras passé autour du cou de la Catherine. J'entendis qu'il parlait de moi avec la mère. — Tout à coup je poussai la porte, tirai mon épée et lui en mis la pointe sur la gorge sans lui donner le temps de penser que lui aussi avait une épée. — « Vil poltron, lui dis-je, recommande-toi à Dieu, car tu es mort. » — Alors il cria trois fois sans oser remuer : — « Ah ! maman, maman, au secours ! » — J'étais décidé à le tuer ; mais à cette exclamation si bouffonne, la moitié de ma colère s'évapora. — Cependant j'avais recommandé à mon ouvrier Chioccia de ne laisser sortir ni la Catherine, ni la mère, parce que, si je tuais Pagolo, je voulais traiter de même ces deux prostituées. — Je tenais toujours Pagolo sous la pointe de mon épée et je le piquais un peu de temps en temps en lui adressant des menaces effroyables. — Enfin, ayant vu qu'il n'essayait point de se défendre le moins du monde, je ne savais plus que faire, et cette algarade me semblait devoir n'aboutir à rien, lorsque tout à coup je conçus l'idée de les forcer à se marier, et de compléter plus tard ma vengeance. — Une fois cette résolution prise, je dis à Pagolo : — « Ote cet anneau que tu as au doigt, poltron, et épouse-la, afin que je puisse ensuite me venger de toi comme tu le mérites. » — « Pourvu que vous ne me tuiez pas, s'écria-t-il aussitôt, je vous obéirai en tout. » — « Alors donc, repris-je, remets-lui ton anneau. » — J'écartai un

peu mon épée de sa gorge, et il lui passa l'anneau au doigt. — « Cela ne suffit pas encore, continuai-je, je veux que l'on m'amène deux notaires et qu'un contrat en règle sanctionne le mariage. » — Après avoir ordonné à Chioccia d'aller chercher les deux notaires, je me tournai vers Catherine et la mère, et je leur dis en français : — « Les notaires et des témoins vont venir. La première de vous qui soufflera un mot, je la tuerai sur place de même que les deux autres : ainsi donc, prenez garde à vous. » — Je dis ensuite en italien à Pagolo : — « Et toi, si tu oses faire la moindre objection à tout ce que je proposerai, dès le premier mot, je t'appliquerai tant de coups de poignard, qu'il ne te restera rien dans le ventre. » — « Pourvu que vous ne me tuiez pas, me répéta-t-il, je vous obéirai en tout. » — Les notaires et les témoins arrivèrent ; un contrat authentique et en bonne forme fut dressé : ma colère et ma fièvre se dissipèrent. Je payai les notaires et je m'en allai.

Le lendemain le Bologna vint à Paris exprès pour moi, et m'envoya chercher par Matteo del Nazaro. Je me rendis près de lui. Il m'aborda d'un air gai, me pria de le regarder comme un frère, et me jura qu'il ne parlerait plus jamais de la commande, parce qu'il reconnaissait parfaitement que j'avais raison.

Si je n'avouais point que j'ai eu des torts dans quelques-unes de ces aventures, on n'ajouterait point foi à celles où j'affirme que je me suis conduit comme je le devais. Je confesse donc que j'ai mal agi en me vengeant si étrangement de Pagolo Micceri. Si j'eusse pensé que ce fût un homme si veule, jamais assurément l'idée de cette honteuse vengeance ne se serait présentée à mon esprit. — Je ne me contentai pas de l'avoir obligé à se marier à cette infâme petite catin ; afin de rendre ma vengeance complète, je faisais venir chez moi la Catherine et je la dessinais. Je lui donnais vingt sous par jour. Comme il fallait qu'elle posât nue, elle exigeait en premier lieu que je lui remisse son argent d'avance, et, en second lieu, une excellente collation ; mais, en troisième lieu, pour me venger, je couchais avec elle, et

je me moquais d'elle, de son mari et des terribles cornes que je faisais à celui-ci. Enfin, en quatrième lieu, je la forçais de poser durant des heures entières dans les attitudes les plus fatigantes, ce qui lui déplaisait autant que cela me divertissait. Comme elle avait des formes magnifiques, j'en tirais infiniment d'honneur. — Quand elle vit que je n'avais plus pour elle les mêmes égards qu'avant son mariage, elle en fut très-irritée et commença à murmurer. Elle se mit ensuite, selon l'usage de France, à me menacer de son mari, qui était entré au service du prieur de Capoue, frère de Piero Strozzi. Dès que je l'entendis parler de lui, une indicible rage m'assaillit. — Néanmoins, je la contins de mon mieux, en songeant que je ne pouvais trouver pour mon art un modèle qui me convînt mieux qu'elle. Et je me disais : — « Je jouis ici d'une double vengeance. D'abord, Catherine est la femme légitime de Pagolo; il ne s'agit donc point de cornes imaginaires comme celles qu'il me faisait quand elle était ma catin. Puis, outre cette signalée vengeance, j'en tire une seconde de Catherine, en la forçant à rester dans des poses si extraordinaires et si pénibles, dont il résulte pour moi non-seulement du plaisir, mais encore de l'honneur et du profit. Que puis-je désirer de plus ? » — Pendant que j'établissais ce compte, cette ribaude redoubla d'injures, se mit à parler de son mari, et fit si bien que je finis par ne plus écouter la voix de la raison. — Enflammé de colère, je la saisis par les cheveux et je la traînai dans la chambre en la rouant de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât de m'arrêter. Nous étions dans un endroit où personne ne pouvait venir à son secours. Quand je l'eus bien rossée, elle jura de ne plus jamais reparaître chez moi. — Je craignis d'abord d'avoir eu grand tort de la maltraiter ainsi. Je croyais avoir perdu un modèle qui m'offrait d'admirables moyens de me distinguer ; et, d'un autre côté, en la voyant toute couverte d'écorchures, de contusions et d'enflures, je pensais que, lors même qu'elle reviendrait, il faudrait que je la fisse soigner au moins pendant quinze jours avant de pouvoir m'en

servir. — Toutefois, je lui envoyai, pour l'aider à s'habiller, une vieille et excellente servante nommée Ruberta. Cette brave femme porta de nouveau à ma petite ribaude une collation ; puis elle mangea avec elle du porc salé rôti dont elle employa la graisse à lui frotter ses meurtrissures. Lorsque la Catherine se fut ensuite habillée, elle partit en blasphémant et en maudissant tous les Italiens et le roi qui les gardait à son service. Enfin, elle ne cessa de pleurer et de maugréer jusque chez elle. A coup sûr, cette première fois, je m'imaginai que j'avais très-mal fait d'agir de cette façon. — Ma Ruberta ne m'épargna pas les reproches. — « Vous êtes bien cruel, me disait-elle, d'avoir battu si effroyablement une si belle fillette. » — Pour m'excuser, je lui racontai les coquineries que Catherine et sa mère m'avaient faites quand elles demeuraient avec moi; mais la Ruberta me répliqua : — « Ce n'est rien ; n'est-ce pas la coutume ici ? Ignorez-vous donc qu'en France on ne rencontre pas un mari qui n'ait ses petites cornes ? » — A ces mots, je me mis à rire, et je dis à la Ruberta d'aller chercher des nouvelles de Catherine, car je désirais vivement l'avoir pour terminer mon ouvrage. Ma Ruberta trouva encore un moyen de me sermonner. — « Vous ne savez pas vivre ! s'écria-t-elle, à peine sera-t-il jour qu'elle accourra d'elle-même ; si, au contraire, vous envoyez chez elle, elle tranchera du grand et ne voudra pas venir. » — Le lendemain, en effet, la Catherine frappa à ma porte avec tant de fureur, que je courus moi-même voir si c'était un fou ou quelqu'un de la maison. Dès que j'eus ouvert, cette imbécile se précipita à mon cou, m'étreignit dans ses bras, m'embrassa et me demanda si j'étais encore fâché contre elle. Je lui répondis que non. — « Eh bien alors, reprit-elle, donnez-moi un bon déjeuner. » — J'y consentis, et je mangeai avec elle en signe de réconciliation. Je me mis ensuite à la dessiner, mais une séance amoureuse interrompit le travail ; puis, précisément à la même heure que la veille, elle me taquina au point que je fus encore forcé de la rosser d'importance. — Les mêmes scènes se renouvelèrent durant plusieurs jours ; elles se res-

semblaient comme les épreuves qui sortent d'un même moule, et ne variaient que du plus au moins.

Sur ces entrefaites, j'achevai ma figure à mon grand honneur. Je dus songer à la jeter en bronze. Cette opération m'offrit des difficultés qu'il serait intéressant au point de vue de l'art de raconter, mais je m'en abstiens, de peur d'être entraîné trop loin. Il me suffit de dire que ma statue vint très-bien et que jamais fonte ne fut plus belle.

Tout en m'occupant de cet ouvrage, je consacrai chaque jour quelques heures au Jupiter et à la salière. Comme la plupart de mes ouvriers étaient bien plus capables de travailler à cette dernière, elle ne tarda pas à être terminée. Je la portai aussitôt au roi, qui était revenu à Paris. — Ainsi que je l'ai noté plus haut, cette salière était de forme ovale, toute en or ciselé, et avait environ deux tiers de brasse de dimension. En parlant du modèle, j'ai déjà dit que j'avais représenté l'Océan et la Terre, assis tous deux les jambes entrelacées, par allusion aux golfes qui pénètrent dans les terres et aux caps qui s'avancent dans la mer. — J'avais placé un trident dans la main droite de l'Océan, et dans la gauche une barque d'un travail exquis, destinée à recevoir le sel. — Au-dessous du dieu étaient quatre chevaux marins, qui n'avaient du cheval que la tête, le poitrail et les jambes de devant. Les queues de poisson qui terminaient leurs corps s'entremêlaient gracieusement. — L'Océan était assis sur ce groupe dans une attitude remplie de fierté. Une foule de poissons et d'autres animaux marins nageaient autour de lui, et fendaient des vagues recouvertes d'un émail exactement de la couleur de l'eau. — La Terre, sous les traits d'une belle femme nue, tenait de la main droite une corne d'abondance, et de la gauche un petit temple d'ordre ionique, délicatement ciselé, propre à renfermer le poivre. Au-dessous de cette figure étaient rassemblés les plus beaux animaux que produise la terre. Une partie des rochers qui se trouvaient près d'elle était émaillée ; j'avais laissé l'autre en or. — Ce groupe était encastré dans une base d'ébène, dans l'épaisseur de laquelle j'avais ménagé une doucine ornée de

quatre figurines d'or en demi-relief. Elles représentaient la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore, et étaient séparées l'une de l'autre par les quatre Vents principaux, ciselés et émaillés avec tout le soin et le fini imaginables. — Quand je mis cette salière devant les yeux du roi, il poussa un grand cri d'étonnement et ne put se lasser de la contempler. Il m'ordonna ensuite de la garder chez moi jusqu'à ce qu'il me dît ce que je devais en faire. Je la remportai donc. — J'invitai de suite plusieurs de mes intimes amis à un dîner qui fut des plus gais, et où la salière figura au milieu de la table ; nous fûmes les premiers à nous en servir. — Après la salière, je continuai de travailler au Jupiter d'argent et à un grand vase enrichi d'élégants ornements et d'une foule de figures, dont j'ai déjà parlé.

A cette époque, le peintre Bologna persuada au roi qu'il serait bon que Sa Majesté l'envoyât à Rome, avec des lettres de recommandation pour qu'il pût mouler les plus beaux antiques : le Laocoon, la Cléopâtre, la Vénus, le Commode, la Zingana et l'Apollon. Ce sont vraiment les plus belles statues qu'il y ait à Rome. Il dit au roi que, quand Sa Majesté connaîtrait ces merveilleux chefs-d'œuvre, elle serait alors seulement en état de parler sur l'art, parce que tout ce qu'elle avait vu de nous autres modernes était bien loin de la perfection des anciens. Le roi lui accorda tout ce qu'il demandait. Voilà comment décampa ce damné animal. N'ayant pas osé entrer en concurrence avec moi, il eut recours à cet expédient lombard, et chercha à déprécier mes ouvrages en se faisant mouleur d'antiques. Mais, bien que les statues qu'il rapporta fussent parfaitement moulées, il obtint un résultat absolument contraire à celui qu'il espérait, ainsi que nous le raconterons en temps et lieu.

Après avoir définitivement congédié cette coquine de Catherine, dont le pauvre diable de mari avait quitté Paris, je voulus achever de réparer ma nymphe de Fontainebleau, qui déjà était jetée en bronze, et modeler les deux Victoires qui devaient occuper les angles de l'hémicycle de la porte. — Dans ce but, je pris une pauvre fillette âgée de quinze

ans environ. Elle était superbe de formes et un peu brune de peau. Comme elle avait l'humeur sauvage et taciturne, des allures d'une vivacité extrême et un regard farouche, je l'appelais Scozzone (*casse-cou*) : son véritable nom était Jeanne. Grâce à elle, je menai à bonne fin ma nymphe de Fontainebleau, en bronze, et mes deux Victoires. Elle était pure et vierge ; je la rendis enceinte. Elle accoucha d'une fille à la treizième heure du jour, le 7 juin 1544 ; j'avais donc alors précisément quarante-quatre ans. Je donnai à l'enfant le nom de Constanza ; messer Guido Guidi, médecin du roi et mon ami intime, ainsi que je l'ai noté plus haut, fut son seul parrain ; car, en France, l'usage est de n'avoir qu'un seul compère et deux commères. Ces deux dernières furent la signora Maddalena, femme de messer Luigi Alamanni, gentilhomme florentin, et admirable poète, et une grande dame française, femme de messer Ricciardo del Bene, riche marchand florentin. — Autant que je m'en souviens, Constanza fut le premier enfant que j'eus. Je la dotai d'une somme dont se contenta une de ses tantes à qui je la confiai : depuis, je n'en ai jamais entendu parler.

Je travaillais sans relâche, de sorte que mes ouvrages étaient fort avancés : le Jupiter et le vase étaient presque terminés ; la porte commençait à déployer ses beautés. — Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. — Nous n'avions pas encore passé l'année 1543, bien que la naissance de ma fille, que j'ai déjà notée, n'ait eut lieu qu'en 1544 ; si j'en ai parlé, c'est que l'occasion s'en est présentée, et que j'ai voulu en profiter pour ne pas mêler le récit de cet événement à celui de choses plus importantes. — Dès que le roi fut arrivé à Paris, il se rendit chez moi, où se trouvaient assez d'ouvrages en bon train pour contenter la vue : aussi en témoigna-t-il autant de satisfaction que je pouvais le désirer, après les fatigues que j'avais endurées. — S'étant rappelé aussitôt que le cardinal de Ferrare ne m'avait donné ni pension ni rien de ce qu'il m'avait promis, il dit à voix basse à son amiral que le cardinal s'était mal conduit en agissant ainsi ; mais qu'il voulait réparer cela, parce qu'il voyait que

j'étais peu parleur et capable de partir un beau jour sans souffler mot. Là-dessus, il se retira. — Après son dîner, il chargea le cardinal d'ordonner au trésorier de l'épargne de me remettre au plus tôt sept mille écus d'or, en trois ou quatre payements, à son gré, pourvu qu'il n'y manquât pas. Sa Majesté ajouta même : — « J'avais confié Benvenuto à vos soins et vous l'avez oublié. » — Le cardinal répondit qu'il obéirait avec plaisir à Sa Majesté; mais sa malignité m'empêcha de profiter de la bonne volonté du roi. — A cette époque, la France était de plus en plus en proie aux calamités de la guerre : l'Empereur marchait sur Paris à la tête d'une armée formidable. Le cardinal, sachant qu'il y avait pénurie d'argent dans le royaume, saisit cette occasion pour parler de moi au roi, et lui dire : — « Majesté sacrée, j'ai pensé agir pour le mieux en ne faisant pas délivrer les sept mille écus à Benvenuto, d'abord parce que maintenant on a trop besoin d'argent, ensuite parce qu'une si grosse somme serait cause que vous perdriez plus tôt cet artiste. En effet, il se croirait riche, achèterait des biens en Italie, et, une fois que la fantaisie l'en prendrait, il vous quitterait avec plus de facilité. Il me semble que, si Votre Majesté veut le garder plus longtemps à son service, il vaudrait mieux qu'elle lui donnât quelque chose dans son royaume. » — Le roi sembla approuver ces raisons, parce qu'il était à court d'argent ; mais, comme il avait le cœur haut placé et vraiment digne d'un prince tel que lui, il vit bien que le cardinal avait agi ainsi plus pour se mettre en relief que par prévision des besoins du royaume. Je le répète donc, bien que le roi eût paru trouver bonnes les raisons du cardinal, il les condamnait dans le fond de son âme : aussi, dès le lendemain de son arrivée à Paris, vint-il chez moi sans que je l'en eusse sollicité. — J'allai à sa rencontre et je l'introduisis dans plusieurs ateliers où se trouvaient des ouvrages de différents genres. — Je commençai par les moins importants; puis je le menai devant une foule de bronzes d'une dimension qui surpassait tout ce qu'il avait jamais vu. Je lui montrai ensuite le Jupiter d'argent qui était presque

terminé, ainsi que ses magnifiques ornements. Il l'admira plus que ne l'aurait fait toute autre personne, à cause d'un terrible désappointement qu'il avait éprouvé quelques années auparavant. — Lorsque l'Empereur, après la prise de Tunis, traversa Paris avec le consentement de François I[er], ce dernier, voulant lui offrir un présent digne d'un si grand prince, fit exécuter en argent un Hercule, exactement de la dimension de mon Jupiter. Par malheur cet Hercule, de l'aveu même du roi, était la plus laide chose qu'il eût jamais rencontrée. Il s'en plaignit aux artistes parisiens qui l'avaient fabriqué ; mais ceux-ci, qui se donnaient pour les plus habiles gens du monde, persuadèrent à Sa Majesté que l'on ne pouvait rien faire de mieux en argent, et ils eurent l'audace d'exiger deux mille ducats pour leur sale travail : aussi dès que le roi aperçut ma statue, fut-il grandement étonné de son fini, auquel il était loin de s'attendre. Dans son équité, il jugea que mon Jupiter méritait deux mille ducats. — « Les auteurs de l'Hercule, dit-il, n'avaient point d'appointements, Benvenuto au contraire a environ mille écus par an ; si, outre ce salaire, je lui donne deux mille ducats d'or, il peut certainement me faire le Jupiter. » — Je le menai alors voir d'autres ouvrages en or et en argent et plusieurs modèles nouveaux.

Enfin, quand Sa Majesté fut sur le point de partir, je découvris dans le pré du château mon grand colosse. Le roi en fut émerveillé au plus haut degré. Il se tourna aussitôt vers l'amiral, qui se nommait monseigneur d'Annebaut, et lui dit : — « Puisque Benvenuto n'a rien reçu du cardinal, il faut que nous prenions soin de lui sans tarder davantage, d'autant plus qu'il s'obstine à ne rien demander ; car ces gens qui ne réclament rien pensent que leurs ouvrages parlent pour eux. Donnez-lui donc la première abbaye vacante, et si elle ne rapporte pas deux mille écus de rente, donnez-lui en deux ou trois qui produisent ce revenu : ce sera pour lui la même chose. » — Ayant entendu tout ce que le roi avait dit, je m'empressai de le remercier comme si j'eusse déjà tenu l'abbaye. Je lui déclarai qu'aussitôt que ses ordres

auraient été exécutés, je travaillerais pour lui sans vouloir recevoir ni récompense ni salaire d'aucun genre, jusqu'à ce que, vaincu par la vieillesse, je ne songeasse plus qu'à me reposer de mes fatigues et à vivre honorablement de la rente qu'il m'accordait, en m'estimant heureux d'avoir servi un si grand prince. — A ces mots, le roi me répondit d'un ton vif et joyeux : — « Ainsi soit fait ; » — puis il se retira.





## CHAPITRE IV

(1544.)

Un distillateur assiégé. — Le Jupiter à Fontainebleau. — Mine et contremine. — Grand succès. — La tête du colosse. — Le revenant. — Les fortifications de Paris. — Monseigneur *Ane-Bœuf*. — Nouvelles manœuvres de madame d'Étampes. — Un plaidoyer. — Le comte de Saint-Pol.

Madame d'Étampes ayant appris où en étaient mes affaires, en fut plus irritée que jamais contre moi. — « Comment! se disait-elle, je gouverne le monde et ce chétif personnage ne fait pas le moindre cas de moi ! » — Elle mit donc toutes voiles dehors pour me couler à fond. Elle choisit pour instrument un habile distillateur qui lui avait donné pour entretenir la fraîcheur de son teint d'admirables eaux de senteur jusqu'alors inconnues en France. Cet homme montra au roi, à qui madame d'Étampes l'avait présenté, des secrets de distillation dont Sa Majesté s'amusa beaucoup. Il profita de cette occasion pour demander au roi un jeu de paume que j'avais dans mon château, et plusieurs petits logements dont il prétendait que je ne me servais pas. Le bon roi, qui savait d'où partait le coup, garda le silence. Alors madame d'Étampes eut recours à ces moyens que les femmes emploient auprès des hommes, et elle manœuvra si bien qu'elle arriva facilement à son but. Le roi s'étant trouvé dans une de ces dispositions amoureuses auxquelles il était sujet, lui accorda tout ce qu'elle désirait.

Je ne tardai pas à voir venir le distillateur accompagné

du trésorier Groslier. Comme ce gentilhomme français parlait fort bien italien, il entra en me débitant dans cette langue quelques plaisanteries ; mais, quand il s'aperçut que je n'étais point disposé à rire, il dit : — « Au nom du roi, je mets cet homme en possession de ce jeu de paume et des maisonnettes qui en dépendent. » — « Tout appartient au roi, répondis-je ; cependant vous pouviez entrer dans ce château d'une manière plus convenable, car cette intervention des gens de loi donne lieu de croire qu'il s'agit maintenant plutôt d'une tromperie que d'une franche commission de notre grand roi. Je vous déclare donc qu'avant d'aller me plaindre à Sa Majesté, je me défendrai comme elle m'y a engagé l'autre jour ; et, si l'on ne me présente pas un nouvel ordre signé de la propre main du roi, je jetterai par la fenêtre cet homme que vous avez introduit ici. » — A ces mots, le trésorier se retira en murmurant des menaces. J'en fis autant de mon côté, mais je voulus en rester là pour le moment. — Bientôt après je me rendis chez les notaires qui avaient assisté à l'installation de mon distillateur. Comme je les connaissais beaucoup, ils me dirent que la formalité à laquelle ils avaient procédé avait réellement été accomplie au nom du roi, mais ne tirait point à conséquence. Ils ajoutèrent que, si j'avais opposé la moindre résistance, le distillateur ne serait point entré en possession, et que c'était là une simple affaire de police complètement étrangère à l'obéissance due au roi : de sorte que, si je réussissais à expulser mon intrus, tout serait pour le mieux et se bornerait là. — Cet avis me suffit. — Dès le lendemain, je commençai la guerre. Malgré quelques difficultés que je rencontrai, ce fut pour moi une véritable partie de plaisir. Chaque jour je livrai un assaut où les pierres, les piques et la mousqueterie allaient grand train. Il est vrai que je tirais à poudre. Néanmoins mes arquebusades inspirèrent tant de frayeur aux voisins, qu'ils finirent par ne plus vouloir venir au secours de l'assiégé. Enfin, un beau matin que mon adversaire se défendit mollement, j'envahis sa maison, je l'en chassai, et je jetai dehors tout ce

qu'il avait apporté. — Je courus ensuite chez le roi et je lui dis que j'avais exécuté de point en point ses prescriptions en combattant les gens qui avaient tenté de m'empêcher de le servir. Sa Majesté rit beaucoup de l'aventure et me délivra de nouvelles lettres pour que je ne fusse plus ainsi molesté à l'avenir.

Sur ces entrefaites, je terminai mon beau Jupiter d'argent et son piédestal d'or, que je plaçai sur un socle de bois peu apparent, dans l'épaisseur duquel étaient à moitié cachées, comme une noix d'arbalète, quatre petites boules de bois dur. Ces roulettes étaient si bien agencées, qu'un petit enfant pouvait, sans le moindre effort, manœuvrer ma statue en tout sens. Dès que je l'eus arrangée à ma guise, je la transportai à Fontainebleau où était le roi. — Précisément à cette époque, le peintre Bologna, qui avait rapporté de Rome les plâtres qu'il était allé y chercher, venait de les faire jeter en bronze avec beaucoup de soin. Je n'en savais absolument rien, parce que cette opération avait été exécutée dans le plus grand secret à Fontainebleau, qui est situé à plus de quarante milles de Paris. — Lorsque je demandai au roi où il voulait que je misse le Jupiter, madame d'Étampes, qui était présente, lui dit que l'endroit le plus convenable était sa belle galerie : c'est ce que nous appellerions en Toscane une *loggia* ou plutôt une salle d'entrée, car le nom de *loggia* s'applique particulièrement aux salles qui sont ouvertes d'un côté. — Cette galerie, longue de plus de cent pas et large de douze environ, était ornée et enrichie de peintures de notre admirable Rosso, séparées l'une de l'autre par des sculptures en ronde-bosse et en bas-relief. — Le Bologna avait habilement rangé dans cette galerie, sur des piédestaux, ses statues de bronze qui, je l'ai déjà dit, étaient les reproductions des plus beaux antiques de Rome. — Ce fut aussi dans cette salle que l'on mit mon Jupiter. — Quand je vis tous ces grands préparatifs si adroitement calculés, je me dis : — « Allons, c'est comme s'il fallait se frayer un passage à travers les lances d'une armée ! Que Dieu me soit en aide ! » — Je conduisis donc ma statue à la

place qui lui était destinée, et, après l'avoir disposée de mon mieux, j'attendis l'arrivée du roi. Mon Jupiter tenait de la main gauche le globe du monde, et de la main droite un foudre qu'il semblait prêt à lancer. Au milieu des flammes de ce foudre, je cachai un bout de torche en cire blanche, parce que, voyant que madame d'Étampes retenait le roi jusqu'au soir, je soupçonnai que, si elle ne réussissait pas à l'empêcher de venir, elle me jouerait au moins le mauvais tour de ne le laisser aller qu'au moment où, grâce à la nuit, ma statue se montrerait à son désavantage. Mais Dieu veille sur ceux qui ont foi en lui, et il advint tout le contraire de ce que mon ennemie avait espéré ; car, à la chute du jour, j'allumai ma torche, et, comme elle se trouvait un peu au-dessus de la tête du Jupiter, les rayons, en tombant de haut, produisaient un effet merveilleux que je n'aurais pu obtenir avec le jour. — Sur ces entrefaites, le roi entra avec sa madame d'Étampes, le dauphin aujourd'hui régnant, la dauphine, le roi de Navarre son beau-frère, madame Marguerite, sa fille, et plusieurs grands seigneurs, à qui madame d'Étampes avait donné le mot pour parler contre moi. — Dès que j'aperçus le roi, mon ouvrier Ascanio poussa devant lui ma statue, en lui imprimant un mouvement qui la fit paraître vivante. Par ce moyen, les statues antiques restèrent en arrière, et la mienne frappa d'abord tous les yeux. Le roi dit aussitôt : — « Jamais on n'a rien vu de plus admirable. Quant à moi, bien que j'aime les arts et que je m'y connaisse, j'avoue que c'est cent fois plus beau que je ne l'aurais imaginé. » — Les seigneurs mêmes qui devaient décrier mon ouvrage semblaient lutter entre eux à qui le louerait le plus. — « En vérité, s'écria hardiment madame d'Étampes, on dirait que vous n'avez point d'yeux. Ne voyez-vous donc pas ces magnifiques figures antiques? c'est en elles que réside la perfection de l'art, et non dans ces babioles modernes. » — A ces mots, le roi, suivi de son entourage, s'avança et jeta un coup d'œil sur les autres statues qui étaient éclairées d'en bas, ce qui leur était fort préjudiciable. — « Celui qui a voulu nuire à Benvenuto, dit

alors le roi, lui a au contraire rendu un signalé service ; car, de la comparaison de ces admirables figures avec la sienne, il ressort que cette dernière est infiniment plus belle et plus merveilleuse. Il faut donc tenir Benvenuto en haute estime, puisque ses ouvrages non-seulement égalent, mais encore surpassent ceux des anciens. » — A cela madame d'Étampes répliqua que de jour ma statue paraîtrait mille fois moins belle que de nuit, et de plus il fallait considérer que je l'avais couverte d'un voile pour cacher ses défauts. J'avais en effet jeté une légère et gracieuse draperie sur mon Jupiter pour lui donner plus de majesté. A peine eut-elle proféré ces mots, que je soulevai le voile et le déchirai avec colère, en découvrant les parties génitales de ma statue. Madame d'Étampes pensa que je n'avais montré cette nudité que pour l'insulter. Le roi s'aperçut de son indignation. Moi, de mon côté, j'étais furieux, et j'allais prendre la parole, lorsque le sage monarque me dit dans sa langue : — « Benvenuto, je te défends de parler, sois tranquille, tu auras une récompense mille fois plus forte que tu ne la désirais. » — Condamné au silence, je me démenais comme un possédé, ce qui redoublait l'irritation et les murmures de madame d'Étampes. Cela fut cause que le roi partit plus tôt qu'il n'aurait voulu, mais en se retirant il dit tout haut pour m'encourager : — « J'ai enlevé à l'Italie l'artiste le plus grand et le plus universel qui ait jamais existé ! »

Je laissai le Jupiter dans la galerie. Le lendemain matin, lorsque je voulus partir, le roi ordonna de me remettre mille écus d'or, partie pour mes appointements, partie pour me rembourser de sommes que j'avais avancées et dont je produisis les comptes. Je pris cet argent et je retournai gaiement à Paris. A mon arrivée, mon premier soin fut de faire chère lie. Après dîner, je rassemblai tous mes vêtements, parmi lesquels il y en avait une énorme quantité en soie, en fourrures précieuses et en draps fins. Je les distribuai à mes ouvriers suivant le mérite de chacun ; j'en donnai même aux servantes et aux valets d'écurie, afin de les pousser tous à me servir de bon cœur.

Mon courage étant revenu, je travaillai activement à terminer la statue colossale de Mars. J'avais construit exprès une solide armature en bois, que je revêtis avec soin d'un enduit de plâtre, de l'épaisseur d'un huitième de brasse. Je voulais ensuite mouler la figure en plusieurs morceaux que l'on aurait assemblés, en queue d'aronde, suivant les règles de l'art, ce qui m'était très-facile. — Il faut que je rapporte un fait qui donnera une idée de la dimension de ce colosse; il y a vraiment de quoi rire. — J'avais expressément défendu à tous les gens qui étaient à mon service d'amener des femmes dans mon château, et je veillais strictement à ce que cet ordre fût observé. Mon élève Ascanio s'était amouraché d'une jeune fille extrêmement belle qui n'était pas moins éprise de lui, car un soir elle s'enfuit de chez sa mère pour venir le trouver. Elle ne voulut plus le quitter, mais il ne savait où la cacher ; enfin, comme il ne manquait pas d'esprit, il imagina de l'introduire dans mon colosse et de lui arranger un lit dans la tête même de la statue. Elle y resta longtemps; Ascanio l'en faisait seulement quelquefois sortir pendant la nuit. Cette tête étant fort près d'être achevée, par vanité je la laissais découverte, de sorte que presque tout Paris la voyait. Les voisins commencèrent par monter sur les toits; puis la curiosité se propagea et amena une foule de gens. Le bruit courait que depuis une époque immémoriale mon château était hanté par un revenant; pour ma part, je n'ai jamais rien aperçu qui m'ait fourni lieu de croire que cela fût vrai. Le peuple de Paris l'appelait universellement Lemmonio Boreo. La jeune fille, qui était cachée dans la tête de la statue, n'ayant pu empêcher qu'on ne vît parfois ses mouvements à travers les ouvertures des yeux, plusieurs de ces imbéciles prétendirent que le revenant s'était logé dans le corps de mon colosse et qu'il faisait mouvoir les yeux, et de plus la bouche, comme si elle eût voulu parler. Quantité de ces niais s'enfuirent épouvantés. Quelques fins matois voulurent vérifier le fait. Forcés de reconnaître que les yeux de cette figure remuaient, ils affirmèrent à leur tour qu'il y avait un esprit dans la sta-

tue ; mais ils étaient loin de se douter qu'un corps ravissant se trouvait avec cet esprit.

Tout en m'occupant du colosse, je travaillais à assembler ma belle porte et les ornements dont j'ai parlé plus haut. — Comme je ne veux point consigner dans cette simple histoire de ma vie des événements qui sont du domaine des chroniqueurs, je me suis abstenu de raconter que l'empereur marchait sur Paris avec une nombreuse armée, et que le roi, de son côté, avait réuni toutes ses troupes pour lui tenir tête. — A l'époque où ces choses avaient lieu, le roi me demanda mon avis sur les moyens à employer pour fortifier promptement Paris. Il vint exprès chez moi, me mena tout autour de la ville et comprit si bien la bonté de mon système, qu'il m'ordonna d'exécuter de suite ce que je lui avais proposé. En outre, il enjoignit à son amiral de commander à ses sujets de m'obéir sous peine d'encourir sa disgrâce. — Par malheur l'amiral était un homme de peu de génie ; il devait sa charge non à son mérite, mais à la protection de madame d'Étampes. Il se nommait monseigneur d'Annebaut, nom qui en français se prononce de telle façon que généralement on l'appelait monseigneur *Ane-Bœuf*. — Ce double animal instruisit madame d'Étampes de tout ce qui s'était passé. Elle le chargea d'envoyer chercher sans le moindre retard Girolamo Bellarmato, ingénieur siennois, qui se trouvait à Dieppe, ville située à un peu plus d'une journée de marche de Paris. Il arriva aussitôt et adopta la méthode de fortification qui nécessitait le plus de temps. Je me retirai donc complétement de cette entreprise. — Si l'empereur eût poussé en avant, il se serait facilement emparé de Paris. On prétend que, dans le traité qui bientôt après fut conclu, le roi fut trahi par madame d'Étampes, qui plus que personne avait pris part aux négociations ; mais, comme ce sujet n'entre pas dans mon plan, je n'en parlerai pas davantage.

Je m'occupai alors avec une nouvelle ardeur à assembler ma porte et à terminer le grand vase et deux autres vases plus petits que j'avais commencés avec mon propre argent.

A peu de temps de là, le bon roi vint à Paris se reposer de ses tribulations. — Je dois croire que je n'étais pas sans importance, puisque cette maudite madame d'Étampes, qui semblait née pour la ruine du monde, me regardait comme son ennemi capital. Elle dit tant de mal de moi au roi, que ce bon prince, pour lui complaire, jura qu'à l'avenir il ne s'inquièterait de moi pas plus que s'il ne m'avait jamais connu. Ces paroles me furent rapportées sur-le-champ par un page du cardinal de Ferrare, nommé Villa. Il ajouta qu'il les avait entendues lui-même sortir de la bouche du roi. Cela m'exaspéra tellement que je jetai de côté mes outils et mes ouvrages, et que je me préparai à partir. — Je courus chez le roi après son dîner ; j'entrai dans une chambre où il était avec quelques personnes. Dès qu'il m'aperçut, je le saluai avec tout le respect que l'on doit à un roi. Il me répondit par un signe de tête et un sourire, ce qui ranima mes espérances. Peu à peu je m'approchai de lui. Il était alors occupé à examiner divers ouvrages d'art. — Lorsque l'on eut un peu parlé de ces objets, le roi me demanda si j'avais chez moi quelque chose de beau à lui montrer, et quand je voulais qu'il vînt. Je lui répondis que j'étais en mesure de le satisfaire à l'instant même, si cela lui était agréable. A ces mots, il me dit de retourner chez moi, et ajouta qu'il ne tarderait pas à m'y suivre. Je me retirai donc, et je l'attendis. Mais, lorsqu'il alla prendre congé de madame d'Étampes, celle-ci voulut savoir où il allait, parce qu'elle désirait, dit-elle, lui tenir compagnie. Quand le roi le lui eut appris, elle refusa de l'accompagner, et le supplia de remettre sa visite à un autre jour. Elle insista si vivement et si longtemps que Sa Majesté finit par y consentir. — Le lendemain, je retournai chez le roi, exactement à la même heure. Dès qu'il me vit, il m'assura qu'il se disposait à se rendre chez moi sur-le-champ. Suivant sa coutume, il alla d'abord prendre congé de madame d'Étampes. Cette femme, ayant vu qu'avec toute son influence elle n'avait pu détourner le roi de son projet, se mit à m'attaquer de sa langue venimeuse avec autant d'acharnement que si j'eusse

été l'ennemi mortel de la couronne. Alors le roi déclara que sa seule intention était de m'accabler de reproches capables de m'épouvanter. Enfin, après avoir bien juré à madame d'Étampes qu'il me traiterait rudement, il vint me trouver.

Je le conduisis dans une vaste salle du rez-de-chaussée où j'avais assemblé ma grande porte. Cet ouvrage frappa le roi d'un tel étonnement, qu'il ne savait plus comment faire pour me tancer, ainsi qu'il l'avait promis à madame d'Étampes. Néanmoins, il ne voulut pas laisser échapper l'occasion de tenir sa parole, il s'écria donc : — « En vérité il est fort étonnant, Benvenuto, que vous autres artistes vous ne vouliez point reconnaître que vous êtes impuissants à déployer vos talents sans notre assistance et sans les occasions que nous vous offrons. Vous devriez être un peu plus obéissants, moins orgueilleux et moins entêtés. Je me souviens que je vous ai commandé douze statues d'argent, c'était tout ce que je désirais de vous; mais vous avez jugé à propos de faire une salière, des vases, des bustes, des portes et tant d'autres choses, si bien que je suis confondu en voyant que vous avez laissé de côté tout ce que je voulais pour ne vous occuper que de ce qui vous plaisait. Si vous continuez à agir ainsi, je vous montrerai comment je procède quand je tiens à ce que l'on fasse mes volontés. Appliquez-vous donc à m'obéir en tout ; car, si vous vous obstinez à n'écouter que votre fantaisie, vous vous casserez la tête contre les murs. » — Pendant que le roi parlait, tous ses gentilshommes lui prêtaient la plus grande attention. Ses hochements de tête, ses froncements de sourcils et les gestes qu'il faisait, tantôt avec une main, tantôt avec l'autre, les épouvantaient pour moi, qui cependant n'éprouvais pas la moindre crainte.

Dès que le roi eut achevé cette mercuriale, qu'il avait tant promise à madame d'Étampes, je mis un genou en terre, je baisai le bas de son pourpoint, et je lui dis : — « Majesté sacrée, je reconnais que tout ce que vous avez dit est vrai, et je me borne à répondre que jour et nuit mon

cœur et toutes mes facultés ont eu pour unique but de vous obéir et de vous servir. Si quelqu'un de mes actes vous paraît ne pas s'accorder avec ce que j'avance, soyez convaincu que le coupable n'est pas Benvenuto, mais son mauvais destin qui a voulu le rendre indigne de servir le plus admirable prince que la terre ait jamais porté. J'implore donc mon pardon. Je crois cependant que Votre Majesté ne m'a fourni de l'argent que pour une seule statue, et comme je n'en avais point à moi, je n'ai pu en entreprendre une seconde. Du peu qui m'est resté, j'ai fait ce vase pour donner à Votre Majesté une idée de la manière des anciens, que peut-être elle ne connaissait pas encore. Quant à la salière, il me semble, si ma mémoire est fidèle, que vous me l'avez demandée de votre propre mouvement, un jour que nous parlions d'une autre salière que l'on vous avait apportée. Alors, je vous montrai un modèle que j'avais exécuté en Italie, et sur-le-champ vous me fîtes compter mille ducats pour le mettre en œuvre. Vous m'assurâtes que vous m'en saviez gré, et même, lorsque je l'eus finie, vous m'adressâtes de vifs remerciements. Quant à la porte, il me semble que, par ordre de Votre Majesté, monseigneur de Villeroy, son premier secrétaire, chargea monseigneur de Marmagne et monseigneur de la Fa de presser l'exécution de cet ouvrage, et de me fournir l'argent nécessaire ; car, sans l'assistance de Votre Majesté, jamais je n'aurais pu mener à fin une si superbe entreprise. Quant aux bustes de bronze, j'avoue que je les ai faits de mon chef, mais uniquement pour essayer les terres de France que, moi étranger, je ne connaissais pas le moins du monde. Quant aux piédestaux, j'ai pensé qu'ils étaient impérieusement réclamés par les statues auxquelles je les destinais. Ainsi donc, dans tout ce que j'ai entrepris, j'ai cru faire pour le mieux, et ne jamais m'écarter des volontés de Votre Majesté. Quant au colosse, il est bien vrai que je l'ai amené au point où il est à mes propres frais, et seulement parce que j'ai pensé qu'il était du devoir d'un grand roi comme vous et d'un pauvre artiste comme moi de faire, pour votre gloire

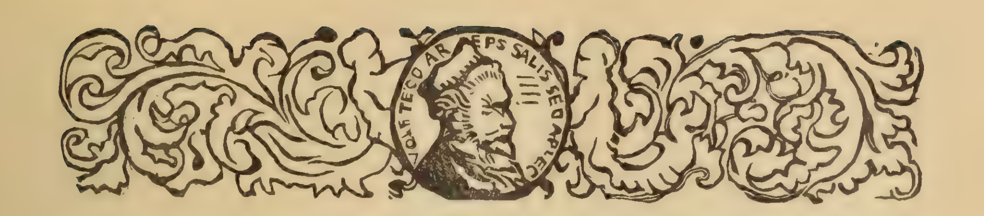
et pour la mienne, une statue telle que les anciens n'en eurent jamais. Maintenant que je sais que Dieu ne m'a pas jugé digne d'un si grand œuvre, je supplie Votre Majesté, au lieu de la noble récompense qu'elle destinait à mes travaux, de me conserver un peu de ses bonnes grâces, et de vouloir bien m'accorder mon congé ; car, avec sa permission, je partirai sur-le-champ et retournerai en Italie, en remerciant Dieu et Votre Majesté des heureux moments que j'ai passés à son service. » — A ces mots, le roi me releva gracieusement de sa propre main, et me dit que je devais rester à son service, que tout ce que j'avais fait était bien et lui plaisait infiniment : puis il ajouta, en se tournant vers ses gentilshommes : — « Je crois, en vérité, que si le Paradis devait avoir des portes, il ne pourrait jamais en trouver de plus belles que celles-ci. » — Bien que ces paroles du roi fussent entièrement en ma faveur, après l'avoir remercié par un humble salut, je lui demandai derechef la permission de partir, car mon dépit ne s'était pas encore dissipé. Quand ce grand roi vit que je ne faisais pas de ses compliments le cas qu'ils méritaient, il m'ordonna, d'une voix forte et menaçante, de ne plus souffler mot si je ne voulais pas qu'il m'arrivât malheur. Il ajouta ensuite qu'il me noierait dans l'or ; qu'il approuverait tous les ouvrages que je jugerais à propos d'exécuter lorsque j'aurais terminé ceux qu'il m'avait commandés ; que je n'aurais plus jamais de discussion avec lui, parce que maintenant il me connaissait ; et enfin que, de mon côté, il fallait que j'apprisse à le connaître comme mon devoir l'exigeait.

Je répondis que je rendais grâces à Dieu et à Sa Majesté de tout ce qui s'était passé. Je priai ensuite le roi de venir voir à quel point j'avais laissé le colosse. Il y consentit, et je découvris ma statue, qui le frappa d'un étonnement inimaginable. Il ordonna aussitôt à un de ses secrétaires de me rembourser, sur un simple écrit de ma main, tout l'argent que j'avais dépensé, si forte que fût la somme. Sur ce, il partit en me disant : — « *Adieu, mon ami*, » expressions dont un roi ne se sert pas ordinairement.

De retour à son palais, le roi répéta les paroles à la fois si humbles et si fières que je lui avais adressées et qui n'avaient pas été sans le piquer au vif. Il en rapporta quelques-unes à madame d'Étampes en présence de monseigneur de Saint-Pol, grand baron de France. Jusqu'alors ce gentilhomme avait professé beaucoup d'amitié pour moi, et certes ce jour-là il fournit une bonne preuve de sa sincérité à la française. Après une longue conversation, le roi se plaignit du cardinal de Ferrare qui, malgré sa recommandation, ne s'était nullement occupé de moi. Il ajouta que peu s'en était fallu que je quittasse son royaume à cause du cardinal, et qu'il songerait à me confier à quelqu'un capable de mieux m'apprécier, parce qu'il ne voulait plus risquer de me perdre.

A ces mots, monseigneur de Saint-Pol offrit ses services, en priant le roi de me mettre sous sa garde et en lui assurant qu'il saurait s'y prendre de telle façon que je ne sortirais plus jamais du royaume. Le roi répondit qu'il y consentirait volontiers s'il voulait lui expliquer les moyens qu'il comptait employer pour me retenir ; mais Saint-Pol se drapa dans un mystérieux silence. Madame d'Étampes était en proie à un violent dépit. Enfin, le roi ayant insisté de nouveau, Saint-Pol, pour complaire à madame d'Étampes, s'écria : — « Eh bien ! je pendrais par la gorge votre Benvenuto, et par ce moyen vous le conserveriez dans votre royaume. » — Aussitôt madame d'Étampes poussa un grand éclat de rire et dit que ce serait justice. Le roi, pour lui tenir compagnie, se mit aussi à rire ; puis il déclara que, bien que je ne méritasse point ce traitement, il accordait à Saint-Pol pleine et entière permission de me pendre, pourvu toutefois qu'il lui trouvât auparavant un artiste de ma taille. — Ainsi se termina cette journée. Je demeurai sain et sauf : que Dieu en soit loué et remercié !





# CHAPITRE V

(1544 — 1545.)

La guerre. — Inaction. — Licenciement des ouvriers de Cellini. — Voyage à Argenton. — Demande de congé. — Colère du roi. — Intervention du cardinal de Ferrare. — Départ pour l'Italie. — Ascanio. — Un orage. — Conseils du comte della Mirandola. — Irrésolution. — Arrivée à Plaisance. — Rencontre du duc Pier Luigi. — Arrivée à Florence.

A cette époque, le roi était en paix avec l'empereur, mais non avec les Anglais. Ces démons nous tenaient sans cesse en émoi, de sorte que le roi pensait à tout autre chose qu'aux plaisirs. Il avait ordonné à Piero Strozzi de conduire ses galères dans les mers d'Angleterre. Cette entreprise offrait les plus grandes difficultés ; cependant Strozzi, cet admirable guerrier si célèbre par ses talents et par ses infortunes, réussit à les surmonter. — Plusieurs mois s'étant écoulés sans que je reçusse ni argent ni commandes, je fus forcé de renvoyer tous mes ouvriers, à l'exception des deux Italiens, auxquels je fis faire de mon propre argent deux petits vases, parce qu'ils ne savaient pas travailler le bronze. Dès qu'ils les eurent achevés, je les pris et je les portai à Argenton, ville qui appartenait à la reine de Navarre, et qui est située à plusieurs journées de Paris. J'y trouvai le roi malade. Le cardinal de Ferrare lui annonça mon arrivée ; mais, Sa Majesté n'ayant rien répondu, je fus obligé d'attendre pendant quelques jours. Jamais, en vérité, je n'ai éprouvé une plus vive contrariété. Enfin, un soir, je parvins près du roi et je lui présentai mes deux beaux

vases, qui lui plurent au delà de toute expression. — Quand je vis que Sa Majesté était de bonne humeur, je la priai de me permettre d'aller faire un tour en Italie. — « Je laisserai, ajoutai-je, sept mois d'appointements qui me sont dus, et Votre Majesté daignera ordonner qu'on me les paye plus tard, si j'en ai besoin pour revenir. Je supplie Votre Majesté de ne pas me refuser cette grâce, car maintenant on songe plus à la guerre qu'aux statues. Votre Majesté d'ailleurs n'a-t-elle pas déjà accordé à son peintre Bologna la faveur que je réclame. » — Pendant que je parlais, le roi examinait attentivement mes deux vases, et parfois me lançait un regard terrible. Cependant je continuais de mon mieux mes sollicitations. Tout à coup il se leva courroucé et me dit en italien : — « Benvenuto, vous êtes un grand fou ! Emportez ces vases à Paris, je veux qu'ils soient dorés. » — Là-dessus il me quitta, sans que j'eusse pu obtenir d'autre réponse.

Je m'approchai alors du cardinal de Ferrare, qui était présent, et je le priai, au nom de tous les bienfaits qu'il m'avait rendus, en me tirant de prison à Rome, et en tant d'autres circonstances, de vouloir bien s'employer pour que je pusse aller en Italie. Il m'assura qu'il travaillerait volontiers de tous ses efforts pour m'obtenir cette faveur ; que je n'avais qu'à me reposer sur lui du soin de cette affaire, et que même, si je voulais, rien ne m'empêchait de partir tranquillement, attendu qu'il se chargeait de me conserver les bonnes grâces de Sa Majesté. Je répondis au cardinal que je savais que le roi m'avait confié à la garde de Sa Seigneurie révérendissime, qu'en conséquence je partirais sans crainte si Sa Seigneurie me le permettait, et que du reste je reviendrais aussitôt qu'elle le jugerait convenable. Le cardinal me dit alors d'aller passer à Paris huit jours, pendant lesquels il solliciterait mon congé, et il ajouta que, dans le cas où le roi le lui refuserait, il m'en donnerait avis sans faute, et que, s'il ne m'écrivait pas, ce serait signe que rien ne s'opposait à mon départ.

Je retournai donc à Paris, ainsi que le cardinal m'y avait

engagé. Je fis construire d'excellentes caisses pour les trois vases d'argent. Au bout de vingt jours, tous mes préparatifs étant achevés, je plaçai mes vases sur un mulet que me prêtait jusqu'à Lyon l'évêque de Pavie, qui de nouveau était venu habiter mon château. Pour mon malheur je me mis en route.

Je partis avec le signor Ippolito Gonzaga, qui était à la fois à la solde du roi et au service du comte Galeotto della Mirandola. Quelques gentilshommes de ce dernier et notre compatriote florentin Lionardo Tedaldi se joignirent à nous. — Je confiai à Ascanio et à Pagolo le soin de garder mon château et tout ce que je possédais. Je leur laissai aussi plusieurs ouvrages commencés, afin qu'ils ne restassent point oisifs. — Mon mobilier était nombreux et de haut prix, car j'avais un état de maison très-honorable; cela valait plus de quinze cents écus. — Je dis à Ascanio : — « Souviens-toi que je t'ai comblé de bienfaits. Jusqu'à présent tu n'as été qu'un jeune écervelé ; il est temps de te conduire en homme. J'abandonne donc à ta garde mon bien et mon honneur. Si tu as à te plaindre de ces animaux de Français, avertis-moi sur-le-champ ; je monterai en poste et j'accourrai tant pour payer ma dette à ce bon roi que pour protéger mon honneur. » — Ascanio me répondit avec des larmes de fourbe et de fripon : — « Vous avez été pour moi le meilleur des pères, soyez sûr que je me conduirai envers vous comme le fils le plus dévoué. » — Après ces adieux, je partis suivi d'un domestique et d'un petit valet français.

Dans l'après-midi, plusieurs trésoriers qui n'étaient nullement de mes amis se présentèrent à mon château. Ces infâmes gredins osèrent prétendre que j'avais emporté l'argent du roi, et dire à messer Guido et à l'évêque de Pavie que, s'ils ne m'envoyaient pas redemander les vases, ils me feraient poursuivre eux-mêmes, et que mal m'en arriverait. L'évêque et messer Guido eurent plus de peur que de raison. Ils m'expédièrent aussitôt en poste ce traître d'Ascanio qui me rejoignit à minuit. — L'inquiétude me tenait éveillé,

et je me disais tristement : — « Aux soins de qui ai-je laissé mon château et tout ce que je possède ? Par quel étrange décret de la destinée ai-je été poussé à entreprendre ce voyage ? Pourvu que le cardinal ne soit pas d'accord avec madame d'Étampes, dont le plus vif désir est de me voir perdre les bonnes grâces du roi ! » — Au moment où ces pensées m'assaillaient, je m'entendis appeler par Ascanio. Je sautai hors du lit et je lui demandai s'il m'apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles. — « Elles sont bonnes, me répondit le larron, seulement il faut que vous renvoyiez les vases, parce que ces scélérats de trésoriers crient tellement au voleur, que messer Guido et l'évêque sont d'avis que vous les rendiez, coûte que coûte. Du reste, vous n'avez rien à craindre. Continuez heureusement votre voyage. » — Je lui remis de suite les trois vases, parmi lesquels il s'en trouvait deux qui avaient été fabriqués avec mon argent. — On avait répandu le bruit que je les emportais en Italie ; mais je voulais les déposer dans l'abbaye du cardinal de Ferrare à Lyon, et d'ailleurs personne n'ignorait que l'on ne peut exporter ni or ni argent sans une permission expresse. Comment aurait-il donc été possible que j'eusse songé à emporter ces trois grands vases, qui avec leurs caisses formaient la charge d'un mulet. — Comme ils étaient d'une rare beauté et d'une valeur considérable, je m'étais seulement dit, en songeant que le roi, que j'avais laissé très-malade, pouvait venir à mourir : — « Dans le cas où un tel malheur arriverait, je ne les perdrai point si je les confie au cardinal. » — Enfin, pour conclure, je renvoyai le mulet, les vases et plusieurs autres objets importants.

Le lendemain matin, je me remis en route avec mes compagnons. Durant tout le chemin, il me fut impossible de retenir mes soupirs et mes larmes. Cependant, parfois, je me réconfortais en tournant mes pensées vers Dieu et en disant : — « O Seigneur, toi à qui la vérité est connue, tu sais que mon seul but dans ce voyage est d'aller au secours de ma sœur et de six pauvres jeunes filles qui pourraient facilement

s'engager dans une mauvaise voie, car leur père est accablé de vieillesse et ne gagne absolument rien. En accomplissant ce pieux office, ô Seigneur ! j'attends de ta divine majesté secours et conseils. » — Voilà quelle était ma seule consolation pendant mon voyage.

Nous n'étions plus qu'à une journée de distance de Lyon, lorsque, vers la vingt-deuxième heure, de violents coups de tonnerre ébranlèrent le ciel qu'illuminaient de nombreux éclairs. Je marchais à une portée d'arbalète en avant de mes compagnons. Sans compter le tonnerre, il sortait des nuages un bruit si épouvantable, que je crus que le jour du jugement dernier était arrivé. Je m'arrêtai. Des grêlons, plus gros que des balles de sarbacane, commencèrent à tomber sans une goutte d'eau. Ceux qui me touchaient me faisaient beaucoup de mal. Ils allèrent peu à peu en grossissant, si bien qu'on les aurait pris pour des balles d'arbalète. M'étant aperçu que mon cheval s'épouvantait, je tournai bride, et je courus ventre à terre jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mes compagnons, qui, non moins effrayés, s'étaient réfugiés sous des pins. Bientôt la grêle arriva à la dimension d'un énorme citron. Je me mis alors à entonner un *miserere*. Pendant que je m'adressais ainsi dévotement à Dieu, il tomba un grêlon d'une telle grosseur, qu'il fracassa une forte branche du pin sous lequel je me croyais en sûreté ; un autre frappa mon cheval à la tête et faillit le renverser, un troisième m'atteignit, mais non en plein, car il m'aurait tué. Le pauvre vieux Lionardo Tedaldi, qui, comme moi, était agenouillé, en reçut un qui le jeta les mains contre terre. Aussitôt, voyant que les pins ne pouvaient plus nous protéger, et qu'il ne suffisait pas de chanter *miserere*, je pliai mes habits sur ma tête et je dis à Lionardo Tedaldi, qui criait : — « Jésus, Jésus, au secours ! » — que Jésus l'aiderait s'il s'aidait lui-même. Le salut de cet homme me coûta plus de peines que le mien propre.

Cet orage dura fort longtemps, mais enfin il cessa. Nous étions moulus : cependant nous remontâmes à cheval de notre mieux, et nous cheminâmes en nous montrant les uns

aux autres nos contusions et nos meurtrissures. A un mille plus loin, des scènes de désolation qu'on ne saurait dépeindre s'offrirent à nos regards. Tous les arbres étaient ébranchés et brisés ; tous les bestiaux avaient été tués ; plusieurs bergers avaient aussi rencontré le même sort. Nous vîmes quantité de grêlons que l'on n'aurait pas pu tenir dans les deux mains : nous nous estimâmes donc heureux d'être sortis de ce mauvais pas à si bon marché. Nous reconnûmes alors que nos prières et nos *miserere* avaient été plus efficaces que toutes les précautions dont nous aurions pu nous entourer. Nous rendîmes à Dieu de ferventes actions de grâces, et, le lendemain, nous arrivâmes à Lyon. Après nous y être bien reposés pendant huit jours, nous continuâmes notre voyage, et nous franchîmes les monts sans accident. Là, j'achetai un petit bidet pour soulager mes chevaux, que mes bagages avaient un peu fatigués.

Nous étions depuis un jour en Italie, lorsque nous fûmes rejoints par le comte Galeotto della Mirandola, qui voyageait en poste. Il s'arrêta avec nous, et me dit que j'avais eu tort de partir; que je devrais ne pas aller plus avant, parce que, si je retournais de suite à Paris, mes affaires seraient plus florissantes que jamais, et qu'au lieu de laisser à mes ennemis le champ libre et toutes facilités de me nuire, je romprais les machinations qu'ils avaient ourdies contre moi, et enfin, que les gens en qui j'avais le plus de confiance étaient précisément ceux qui me trahissaient. Il ne voulut pas s'expliquer davantage, mais il savait parfaitement que le cardinal de Ferrare s'était ligué avec les deux fripons à qui j'avais laissé tous mes biens en garde. Il repartit en poste après m'avoir répété plusieurs fois que je devrais aller à Paris ; mais, à cause de mes compagnons, je ne pus me décider à suivre ce conseil. — Je brûlais du désir tantôt d'arriver promptement à Florence, tantôt de retourner en France. Cet état d'indécision me causait un si cruel supplice, que, pour y mettre fin, je résolus de monter en poste pour gagner Florence. Je ne m'accordai point avec le pre-

mier maître de poste, mais je n'en persistai pas moins à me rendre à Florence.

Le signor Ippolito Gonzaga ayant pris la route de Mirandola, je me séparai de lui et je pris le chemin de Parme et de Plaisance.

En arrivant dans cette dernière ville, je rencontrai dans une rue le duc Pier Luigi, qui m'examina attentivement et me reconnut. A sa vue, mon cœur bondit de colère, car je savais que lui seul avait été la cause de tout ce que j'avais souffert dans le château Sant'-Agnolo à Rome. Pourtant, comme il n'y avait pas moyen de lui échapper, force me fut de lui rendre visite. Je me présentai chez lui juste au moment où il se levait de table. — Il avait avec lui les gens de la famille des Landi, qui plus tard le poignardèrent. — Je reçus de lui l'accueil le plus gracieux que l'on puisse imaginer. — Il dit à ses convives que j'avais été longtemps prisonnier à Rome, et que j'étais le premier homme du monde dans mon art; puis il ajouta, en s'adressant à moi : — « Benvenuto mio, j'ai été très-peiné des maux que vous avez endurés. Je savais que vous étiez innocent, mais je ne pouvais rien pour vous, parce que mon père agissait sous l'influence de certains de vos ennemis qui lui avaient insinué que vous aviez mal parlé de lui, ce qui était faux, j'en suis certain : aussi votre sort m'affligeait-il vivement. » — Il s'étendit si longuement sur ce chapitre, qu'il sembla réclamer mon pardon. Il me questionna ensuite sur tous les ouvrages que j'avais exécutés pour le roi très-chrétien, et il m'écouta avec une attention et une bienveillance extrêmes. Enfin, il me demanda si je voulais entrer à son service. Je lui répondis que l'honneur ne me le permettait pas; mais que, si j'avais terminé les nombreux et importants travaux que j'avais commencés pour le grand roi, je m'attacherais à Son Excellence de préférence à tout autre seigneur.

Dans cette occasion, Dieu montra clairement qu'il ne laisse jamais impunis les gens qui oppriment les innocents. Cet homme implora presque mon pardon en présence de ceux qui, peu de temps après, devaient venger et moi et

tant d'autres infortunés qu'il avait assassinés. Que les princes de la terre, malgré leur puissance, ne se rient donc point de la justice de Dieu comme font plusieurs que je connais et qui m'ont lâchement persécuté, ainsi que je le raconterai en son lieu. Je n'écris pas ces choses par vanité mondaine, mais seulement pour remercier Dieu, qui m'a sauvé de tant de dangers. C'est à lui que je me plains de tous ceux qui me menacent chaque jour. C'est à lui que je me recommande et que je confie le soin de ma défense. Je cherche d'abord à m'aider moi-même de tout mon pouvoir ; mais, si mon courage et mes faibles forces me trahissent, aussitôt se manifeste à moi cette suprême puissance de Dieu, qui frappe à l'improviste ceux qui commettent des injustices et ceux qui remplissent mal les hautes fonctions qu'il leur a confiées.

Je retournai à mon hôtellerie, où le duc m'avait envoyé quantité de mets et de vins délicats. Je mangeai gaiement, puis je montai à cheval et je me dirigeai vers Florence. — J'y trouvai ma sœur, chargée de six filles, dont l'aînée était en âge d'être mariée, et la plus jeune encore au maillot. Son mari, par suite de divers accidents, ne travaillait plus. J'apportais avec moi pour mille écus environ de pierreries et de bijoux français en or ; et, plus d'une année auparavant, j'en avais envoyé pour plus de deux mille ducats à ma sœur et à mon beau-frère, qui, sans compter quatre écus d'or que je leur donnais régulièrement chaque mois, retiraient tous les jours de la vente de mes joyaux de bons profits, à titre de commission. Cela cependant ne suffisait pas à leurs besoins, mais mon beau-frère était un si brave homme, que, dans la crainte de me fâcher et pour ne point toucher à l'argent qui m'appartenait, il avait mis en gage presque tout ce qu'il possédait, et se laissait dévorer par les intérêts. En voyant combien il était honnête, je désirai plus que jamais lui faire du bien, et je résolus d'établir toutes ses filles avant de quitter Florence.





# LIVRE SEPTIÈME

## CHAPITRE PREMIER

(1545.)

Visite au duc Cosme de Médicis. — Commande du Persée. — La maison de la via della Pergola. — Le payeur Lattanzio Gorini. — Le charpentier Tasso. — Le majordome Pier-Francesco Riccio de Prato.

A cette époque, c'est-à-dire au mois d'août 1545, notre duc Cosme était à Poggio-a-Cajano, villa située à dix milles de Florence ; j'allai le voir dans le seul but de m'acquitter envers lui de mes devoirs, car j'étais citoyen florentin, mes ancêtres avaient été très-attachés à la maison des Médicis, et moi-même j'aimais particulièrement notre prince. Je n'allai donc à Poggio, je le répète, que pour le saluer, et nullement avec l'intention d'entrer à son service. — Dieu, qui fait bien toutes choses, voulut que le duc et la duchesse, après m'avoir accablé d'amitiés sans nombre, me questionnassent sur les ouvrages que j'avais exécutés pour le roi de France. Lorsque je leur en eus rendu un compte exact, le duc, qui m'avait écouté avec attention, dit que déjà on l'en avait instruit et que je n'avais rien exagéré. Il ajouta ensuite

d'un ton de compassion : — « Quelle maigre récompense pour tant de précieux chefs-d'œuvre ! Ah ! Benvenuto mio, si tu voulais travailler pour moi, je te payerais bien autrement que ne l'a fait ton roi, dont ta seule bonté d'âme te pousse à le louer. » — Je lui exposai alors toutes les énormes obligations que j'avais à Sa Majesté, qui, après m'avoir tiré de prison, m'avait mis à même de faire les plus admirables ouvrages. — Pendant que je m'exprimais ainsi, mon duc se démenait violemment et semblait ne m'écouter qu'à contre-cœur. — Dès que j'eus cessé de parler, il me dit : — « Si tu veux entreprendre quelque chose pour moi, je te prodiguerai tant de faveurs que peut-être tu en seras émerveillé, pourvu que tes ouvrages me plaisent, ce dont je n'ai pas le moindre doute. » — Pauvre malheureux que j'étais, je me laissai entraîner par le désir de montrer à notre admirable école florentine que durant mon absence j'avais cultivé un nouvel art.

Je dis donc au duc que je m'empresserais volontiers d'exécuter pour sa belle place une grande statue en marbre ou en bronze. — Il me dit qu'il voulait que mon premier ouvrage fût un Persée, qu'il désirait depuis longtemps ; et il me pria de lui en faire un petit modèle. — Je le commençai aussitôt, et au bout de quelques semaines il se trouva terminé. Il avait environ une brasse de hauteur, et était en cire jaune, très-convenablement fini et très-étudié.

Le duc vint à Florence, mais il se passa plusieurs jours avant que je pusse lui présenter mon modèle ; on aurait juré qu'il ne m'avait jamais ni vu ni connu : j'en tirai un mauvais augure pour la suite de mes relations avec lui. — Enfin, un jour, après dîner, je portai mon modèle dans la galerie, et il vint le voir avec la duchesse et quelques seigneurs. Dès qu'il l'aperçut, il en témoigna une vive satisfaction, ce qui me donna lieu d'espérer qu'il était un peu connaisseur ; plus il le considérait, plus il en était ravi, aussi s'écria-t-il : — « Ah ! Benvenuto mio, si cette statue exécutée en grand était aussi bien que ce petit modèle, ce serait la plus belle de la place. » — « Excellentissime sei-

gneur, répondis-je alors, il y a sur la place les œuvres de l'illustre Donatello et du merveilleux Michel-Ange, les deux plus grands hommes qui aient existé depuis les anciens jusqu'à nous. Mais puisque Votre Excellence illustrissime approuve cette figure, je me sens le courage de la mettre en œuvre trois fois mieux que n'est le modèle. » — Ces paroles soulevèrent une chaude discussion. Le duc ne cessait de répéter qu'il s'y entendait parfaitement et qu'il savait d'avance quels résultats on pourrait obtenir. Je lui répliquai que ma statue déciderait la question et détruirait toutes les craintes de Son Excellence. J'ajoutai que je tiendrais plus que je n'annonçais si l'on me donnait les facilités qu'exigeait cette entreprise et sans lesquelles il me serait impossible de réaliser ma promesse. Aussitôt Son Excellence me dit de lui exposer dans une supplique tout ce dont j'avais besoin, et elle m'assura qu'elle y pourvoirait amplement. — Certes, si j'avais eu la prudence de stipuler par contrat qu'on me fournirait tout ce qui me serait nécessaire, je n'aurais pas subi toutes les tribulations qui me sont venues par ma faute. Mais ce seigneur semblait avoir une si ferme volonté d'entreprendre de grands travaux et de ne rien épargner pour les mener à bonne fin, que, ne pouvant le soupçonner d'avoir une âme de marchand plutôt que de prince, j'agissais avec lui courtoisement comme avec un duc, et non comme avec un marchand. — Je formulai donc ma supplique en conséquence, et il y répondit libéralement. A ce propos je lui dis : — « La solidité de notre pacte, ô mon très-excellent patron, ne tient ni à nos paroles, ni à nos écrits, l'important est que je remplisse tous nos engagements ; si j'y réussis, je suis sûr que Votre Excellence illustrissime n'oubliera aucune de ses promesses. » — Le duc, enchanté de ma conduite, me prodigua, ainsi que la duchesse, tous les compliments imaginables. — Impatient de me mettre à l'œuvre, je dis à Son Excellence que j'avais besoin d'une maison où je pusse construire mes fourneaux et établir plusieurs ateliers pour travailler la terre, le bronze, l'or et l'argent : — « Car, ajoutai-je, si Votre Excellence

n'ignore pas que je suis capable d'exécuter pour elle toutes sortes d'ouvrages dans les différentes branches de l'art, elle sait aussi que pour cela il me faut une installation commode. Du reste, pour la convaincre de mon vif désir de la servir, je lui avouerai que j'ai déjà trouvé une maison convenable dans un endroit qui me plaît beaucoup. Mais, comme je ne veux demander ni argent, ni quoi que ce soit à Votre Excellence avant qu'elle n'ait vu mes œuvres, voici deux bijoux que j'ai rapportés de France et que je la prie de consacrer à l'acquisition de cette maison, ou de garder jusqu'à ce que je les aie rachetés par mes travaux. » — Ces bijoux avaient été parfaitement exécutés par mes ouvriers, d'après mes propres dessins. Le duc les examina longtemps, puis me dit ces encourageantes paroles, qui me remplirent de fausses espérances : — « Reprends tes bijoux, Benvenuto ; c'est toi seulement que je veux ; tu auras la maison sans qu'elle te coûte rien. » — Il traça ensuite au bas de ma supplique, que j'ai toujours conservée, un rescrit ainsi conçu : — « Que l'on voie ladite maison, qui a droit de la vendre, et quel prix on en demande ; car nous voulons en gratifier Benvenuto. » — Je crus qu'avec ce rescrit la maison ne m'échapperait pas, car je me promettais que mes ouvrages plairaient infiniment plus que je ne l'avais annoncé.

Son Excellence avait confié l'exécution de ses ordres à un de ses majordomes que l'on appelait ser Pier-Francesco Riccio de Prato, et qui jadis avait été son pédagogue. Je m'adressai à cet animal, et je lui demandai tout ce dont j'avais besoin pour transformer en atelier le jardin de la maison. — Il chargea de cette affaire un certain payeur, maigre et grêle personnage nommé Lattanzio Gorini. Ce petit bout d'homme, avec ses petites mains d'araignée, sa petite voix de moucheron et sa vivacité de petit limaçon, me fit amener des pierres, du sable et de la chaux en si grande quantité, qu'il y en aurait eu assez pour construire à grand'peine une toute petite cage à pigeons. — Quand je vis que les choses allaient si froidement, je commençai à trembler. Cependant je me disais : — « Les petits commen-

cements ont parfois de grands résultats. » — Je concevais aussi quelque peu d'espérance en considérant combien de milliers de ducats le duc avait gaspillés pour les hideuses sculptures de cet animal de Buaccio Bandinelli. — M'étant donc armé de courage, je soufflai au cul de Lattanzio Gorini pour le forcer à marcher, et je me mis à crier après mes ânes boiteux et le petit aveugle qui les conduisait. En dépit de tous les obstacles que je rencontrai, je parvins, grâce à mon argent, à préparer l'emplacement de l'atelier. J'arrachai les arbres, les vignes, et, en un mot, je procédai avec cette résolution et cette petite dose de fureur qui ne me quittaient guère.

D'un autre côté j'étais entre les mains du charpentier Tasso, mon intime ami, que j'avais prié de faire les armatures en bois qui m'étaient nécessaires pour commencer ma grande statue de Persée. Ce Tasso était un excellent ouvrier. Je ne crois pas que l'on puisse jamais trouver son égal. De plus, il avait un caractère extrêmement gai et plaisant. Chaque fois que j'allais chez lui, il m'accueillait avec le rire sur les lèvres et avec une chansonnette qu'il chantait en fausset. Les fâcheuses nouvelles que je commençais à recevoir de France et la mauvaise tournure que prenaient mes affaires à Florence avaient beau me réduire presque au désespoir, il savait toujours me forcer à écouter au moins la moitié de ses couplets ; si bien que je finissais par m'égayer avec lui et par tâcher de chasser, autant que je le pouvais, les noires pensées qui m'obsédaient.

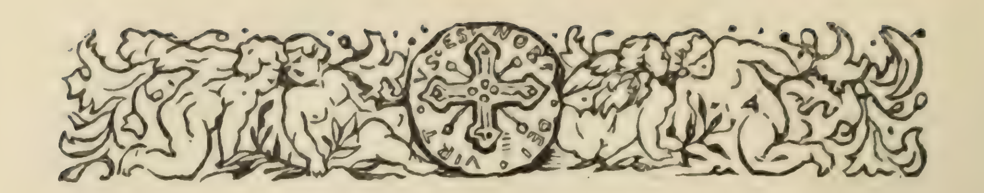
Dans mon désir de me mettre à l'œuvre au plus tôt, je m'occupais activement de mes préparatifs ; déjà même j'avais employé une partie de la chaux, lorsque tout à coup le majordome m'envoya chercher. Je me rendis à son appel. Je le trouvai, après le dîner de Son Excellence, dans la salle de l'Horloge. Je m'approchai de lui en le saluant très-profondément. Il me demanda aussitôt, avec une roideur extraordinaire, qui m'avait installé dans cette maison et en vertu de quel droit j'avais commencé à y bâtir ; puis il ajouta qu'il était fort émerveillé de mon audace et de ma

présomption. — « C'est à Son Excellence, lui répondis-je, que je dois la maison et j'en ai été mis en possession au nom de Son Excellence par votre seigneurie elle-même qui a transmis ses ordres à Lattanzio Gorini, lequel m'a fourni la pierre, le sable, la chaux et tous les matériaux que j'avais demandés ; et ce Lattanzio prétend qu'il n'a agi que d'après les instructions de Votre Seigneurie. » — A peine eus-je parlé, que cet animal m'apostropha avec encore plus d'aigreur et me dit qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela. — « Majordome, m'écriai-je alors enflammé de colère, majordome, tant que Votre Seigneurie se servira d'expressions en harmonie avec la noble charge dont elle est revêtue, je la respecterai et lui parlerai avec la même soumission qu'au duc ; mais, si elle choisit une autre gamme, je lui parlerai comme au sieur Pier-Francesco Riccio ! » — Mon homme entra dans une telle fureur, que je crus qu'il allait devenir fou sur-le-champ : il aurait ainsi devancé l'époque que le ciel lui avait assignée. Après m'avoir débité quelques injures, il me dit qu'il était fort étonné de m'avoir jugé digne de parler à une personne telle que lui. — Là-dessus je m'échauffai et lui répliquai : — « Or çà, écoutez-moi, sieur Pier-Francesco Riccio, car je vais vous dire quels sont les hommes tels que moi et quels sont les gens tels que vous, pédagogue dont le métier est d'apprendre à lire aux petits enfants. » — A ces mots, il se renfrogna de plus belle, éleva la voix et répéta avec encore plus d'insolence les mêmes paroles. — De mon côté je fronçai le sourcil, je pris un air quelque peu arrogant et je lui ripostai : — « Les hommes tels que moi sont dignes de parler et aux papes et aux empereurs et aux grands rois. On n'en trouverait peut-être pas deux de ma taille dans le monde entier ; mais les gens comme vous on les rencontre par dizaines à chaque porte. » — Quand il eut entendu cela, il monta sur un banc qui était dans l'embrasure d'une fenêtre de cette salle et il me défia de répéter ce que j'avais dit. — Je le satisfis en adoptant un ton encore plus hautain ; et, en outre, je lui déclarai que je ne me souciais plus

de servir le duc et que je repartirais pour la France, où je pouvais retourner librement.

Cet animal demeura stupéfait et devint d'une couleur terreuse pendant que je me retirais furieux, bien décidé à abandonner Florence. — Plût à Dieu que j'eusse mis ce dessein à exécution ! Il faut que Son Excellence n'ait point eu de suite connaissance de cette scène diabolique. Durant plusieurs jours, je laissai Florence tout à fait de côté, et je ne m'occupai que de ma sœur et de mes deux jeunes nièces. Je voulais les établir de mon mieux avec le peu d'argent que j'avais apporté, puis regagner la France pour ne plus revoir l'Italie.

J'étais donc résolu à partir le plus tôt possible sans prendre congé du duc ni de qui que ce fût, lorsqu'un matin le majordome m'appela lui-même très-humblement et entama un discours de pédant, qui n'avait ni mode, ni grâce, ni force, ni queue, ni tête. J'y compris seulement qu'il se disait bon chrétien ; qu'il assurait ne vouloir nourrir de haine contre personne, et qu'il me demandait de la part du duc quels appointements je désirais. — A ces mots, je me mis un peu sur la défensive, et je m'abstins de répondre pour ne point m'engager. Voyant que je gardais le silence, il se hasarda à me dire : — « Mais, ô Benvenuto, on répond aux ducs ; c'est de la part de Son Excellence que je te parle. » — Alors je lui dis que, puisqu'il en était ainsi, je lui répondrais très-volontiers ; puis je le chargeai de déclarer à Son Excellence, que j'entendais n'être pas traité moins bien qu'aucun des artistes qui étaient à son service. — « Le Bandinelli, reprit le majordome, a deux cents écus d'appointements ; si tu te contentes de cette somme, la chose est conclue. » — Je répondis que j'acceptais et qu'on me donnerait ce que je mériterais de plus, lorsque Son Excellence illustrissime, au jugement éclairé de laquelle je me fiais, aurait vu mes ouvrages. — Ainsi, malgré moi, je renouai ma chaîne, et je me mis à travailler pour le duc, qui, du reste, ne cessait de me prodiguer toutes les faveurs imaginables.



## CHAPITRE II

(1545.)

Nouvelles de France. — Trahison d'Ascanio et de Pagolo. — La Méduse. — Perfidies de Baccio Bandinelli. — Mort du beau-frère de Cellini. — Bernardino Manellino de Mugello. — Les Poggini. — Travaux d'orfèvrerie. — Le modèle du buste du duc Cosme. — Réclamations de François Ier. — Reddition de comptes. — Le courtier Bernardino Baldini et le diamant de vingt-cinq mille écus. — Ignoble complot du majordome Riccio et de la Gambetta. — Fuite de Cellini à Venise.

Je recevais souvent des lettres de France, de mon fidèle ami messer Guido Guidi : elles ne m'annonçaient rien de fâcheux. — Mon ouvrier Ascanio m'écrivait aussi de son côté. Il m'engageait à me donner du bon temps, et m'assurait que, s'il arrivait quelque chose de nouveau, il m'en avertirait.

Le roi François Ier apprit que je m'étais mis à travailler pour le duc de Florence. Comme il était le meilleur homme du monde, il dit plusieurs fois : — « Pourquoi Benvenuto ne revient-il donc pas ? » — Il questionna particulièrement mes jeunes ouvriers, qui tous deux lui répondirent que je leur écrivais que j'étais très-bien ; et ils ajoutèrent qu'ils pensaient que je n'avais plus envie de rentrer au service de Sa Majesté. — Le roi, irrité de ces irrévérencieuses paroles dont j'étais innocent, s'écria : — « Puisqu'il nous a quitté sans aucun motif, je ne le rappellerai jamais ; ainsi qu'il reste où il est. » — Ces infâmes bandits avaient amené les choses au terme qu'ils désiraient ; car, si j'eusse reparu en France, ils seraient redevenus ouvriers comme auparavant, tandis que, si je n'y reparaissais pas, ils demeuraient les

maîtres et prenaient ma place : aussi n'épargnèrent-ils rien pour que je ne revinsse point.

Pendant que je faisais construire l'atelier où je voulais commencer le Persée, je préparais, dans une chambre au rez-de-chaussée, un modèle en plâtre, exactement de la grandeur que devait avoir la statue. J'avais l'intention de m'en servir pour exécuter mon moule ; mais bientôt je reconnus que ce procédé serait trop long et j'adoptai une autre méthode, d'autant que déjà on voyait un peu sortir de terre les murailles de briques de cette mauvaise petite baraque, dont le seul souvenir me fait mal tant on la bâtissait misérablement. — Je fabriquai une ossature en fer pour la figure de Méduse, que je modelai ensuite en terre et que je fis cuire dès qu'elle fut terminée.

Je n'avais pour m'aider que quelques petits apprentis, parmi lesquels il y en avait un d'une rare beauté ; c'était le fils d'une prostituée nommée la Gambetta. Cet enfant me servait de modèle, car la nature est le seul livre qui nous enseigne l'art. — Comme il m'était impossible de tout faire par moi-même, je cherchai des ouvriers pour expédier lestement ma statue ; je ne pus en trouver. — Il y en avait bien cependant à Florence qui seraient venus volontiers chez moi, mais le Bandinelli les en empêchait. Non content de me forcer à traîner mes travaux en longueur, il dit au duc que je cherchais à lui enlever ses ouvriers, parce que sans auxiliaires j'étais incapable de mettre d'ensemble une grande figure. — Je me plaignis au duc des tribulations que cet animal me causait, et je le priai de me procurer quelques ouvriers de la cathédrale. Cette demande fut cause que le duc ajouta foi aux calomnies de Bandinelli. M'en étant aperçu, je résolus d'opérer tout seul, et je me mis à la besogne sans reculer devant les fatigues les plus extrêmes que l'on puisse imaginer.

Tandis que je travaillais sans relâche, mon beau-frère fut attaqué d'une maladie qui l'emporta au bout de peu de jours. Il me laissa sur les bras ma sœur, qui était jeune encore, et six filles, tant petites que grandes. Rester père et

conducteur de cette pauvre famille, telle fut la première des déplorables calamités qui m'assaillirent à Florence. — Cependant je voulais que rien ne marchât mal. — J'avais envoyé chercher à Ponte-Vecchio deux manœuvres pour nettoyer mon jardin, qui était couvert d'immondices. L'un d'eux avait soixante ans, l'autre dix-huit. Ils étaient chez moi depuis trois jours environ, lorsque le jeune m'engagea à renvoyer le vieux, qui, disait-il, non content de ne rien faire, l'empêchait de travailler. Il m'assura qu'à lui seul il expédierait facilement le peu de besogne qu'il y avait, ce qui m'éviterait une dépense superflue. Il se nommait Bernardino Mannellini de Mugello. Quand je vis combien il était plein d'ardeur, je lui demandai s'il voulait entrer à mon service. Nous tombâmes d'accord sur-le-champ. Il pansait mon cheval, soignait mon jardin et, de plus, tâchait de m'aider dans mon atelier. Peu à peu il s'initia si bien aux secrets du métier, que jamais je n'eus de meilleur auxiliaire que lui. Je résolus de tout mener avec l'unique secours de ce jeune homme, et bientôt, en effet, je commençai à montrer au duc que le Bandinelli était un menteur et que je me tirerais très bien d'affaire sans l'assistance de ses ouvriers.

Sur ces entrefaites, je fus atteint de douleurs de reins peu violentes à la vérité, mais qui cependant m'empêchaient de travailler. Pour me distraire, j'aimais à passer mon temps dans la galerie du duc, en compagnie de deux jeunes orfèvres nommés Gianpagolo et Domenico Poggini, qui ciselaient sous ma direction un petit vase d'or couvert de figures et d'autres beaux ornements en bas-relief. Ce vase était destiné à la duchesse, qui voulait s'en servir pour boire de l'eau. — Son Excellence me commanda aussi une splendide ceinture d'or, enrichie de pierreries, de mascarons et d'une foule d'autres fantaisies de ce genre : ses ordres furent exécutés. — De temps en temps le duc venait dans cette galerie, et il prenait beaucoup de plaisir à voir travailler et à causer avec moi. — Mes douleurs de reins ayant commencé à se calmer un peu, je me fis apporter de

la terre, et pendant que le duc restait avec nous, je modelai d'après lui une tête beaucoup plus grande que nature. Ce portrait plut infiniment à Son Excellence. Elle conçut pour moi tant d'amitié, qu'elle me dit qu'elle aurait été enchantée si j'eusse installé mes ateliers dans son palais. Elle ajouta qu'il fallait y chercher un emplacement assez vaste pour établir mes fourneaux et tout ce dont j'avais besoin. Je répondis à Son Excellence que cela était impossible, parce qu'alors mes ouvrages ne seraient pas terminés avant un siècle.

La duchesse me comblait d'inappréciables démonstrations d'amitié. Elle aurait voulu que je travaillasse pour elle et qu'en conséquence je laissasse de côté et le Persée et tous mes autres ouvrages. — Mais, au milieu de ces vaines faveurs, je n'étais pas sans savoir que ma cruelle fortune ne manquerait pas de me jouer quelque nouveau mauvais tour. En effet, à chaque instant se présentait à ma mémoire la grosse sottise que j'avais commise en croyant agir sagement dans mes affaires de France. — Le roi ne pouvait avaler le violent déplaisir que lui avait causé mon départ. Il désirait cependant que je revinsse près de lui, pourvu toutefois que mon retour s'opérât de façon à contenter son amour-propre. Mais moi, convaincu que la raison était de mon côté, je me refusais à plier, car je craignais que, si je m'abaissais à écrire une humble lettre d'excuses, ces Français n'en conclussent que j'étais coupable et ne regardassent comme vraies les calomnies que l'on avait répandues contre moi. C'est pourquoi je me mettais sur mon quant à moi, et je n'écrivais que sur le ton de maître à compagnon, en homme qui a raison ; mes deux traîtres d'élèves en étaient au comble de la joie. Comme, dans les lettres que je leur adressais, je me vantais d'avoir trouvé un admirable accueil près d'un prince et d'une princesse, souverains absolus de Florence, ma patrie, ils n'avaient pas plus tôt reçu une de ces missives qu'ils couraient chez le roi et le suppliaient de leur donner mon château. Le roi, qui était merveilleusement bon, ne voulut jamais acquiescer à

la téméraire demande de ces fieffés larrons. Il avait commencé à comprendre à quel but aspirait leur malice. — Afin de les tenir en peu en haleine et en même temps de m'offrir une occasion de revenir de suite, Sa Majesté me fit écrire en termes un peu sévères par un de ses trésoriers, messer Giuliano Buonaccorsi de Florence. Dans cette lettre on lisait que, si je voulais conserver ma réputation d'honnête homme, après un départ que rien ne motivait, il fallait absolument que je rendisse compte de tout ce que j'avais fait pour Sa Majesté. Cette lettre me causa un si vif plaisir, que, si j'eusse eu à formuler un souhait, je n'aurais demandé rien de plus, rien de moins. — Aussitôt je me mis à écrire et je remplis neuf feuilles de grand papier.

Je détaillai minutieusement tous les ouvrages que j'avais exécutés, tous les accidents qu'ils avaient éprouvés et toutes les dépenses qu'ils avaient entraînées. Puis j'énumérai toutes les sommes que m'avaient remises deux notaires et un des trésoriers de Sa Majesté, et je joignis à cette note tous les reçus des fournisseurs et des ouvriers entre les mains de qui ces sommes avaient passé. J'ajoutai que pas un seul quattrino de cet argent n'était entré dans ma bourse; que, pour prix de mes travaux terminés, je n'avais eu absolument rien, et que je n'avais emporté en Italie que quelques compliments et des promesses royales vraiment dignes de Sa Majesté. — « Mes ouvrages, continuai-je, n'ont point eu d'autre rétribution que les appointements que Sa Majesté m'avait fixés pour me sustenter, et sur lesquels on me doit encore plus de sept cents écus d'or que j'ai laissés exprès en France afin qu'on me les envoie pour mon retour. Malgré tout cela, comme je ne suis point mû par un sentiment d'avarice, je n'ai qu'à me louer de Sa Majesté très-chrétienne, car j'ai appris que des méchants, poussés par l'envie, ont ourdi de noires machinations contre moi. La vérité finit toujours par l'emporter. Bien que j'aie fait pour Sa Majesté beaucoup plus que je ne m'y étais engagé, et bien qu'en retour on ne m'ait pas tenu ce qu'on m'avait promis, je n'ai cependant point d'autre soin au monde que

de conserver dans la pensée de Sa Majesté la réputation de loyauté et de probité que j'ai toujours méritée. Si Sa Majesté conservait le moindre doute sur mon intégrité, j'accourrais au moindre signe pour rendre compte de ma conduite, au risque de ma vie. Le peu de cas que l'on a fait de moi m'a seul empêché de retourner offrir mes services, et comme je sais que partout où j'irai je gagnerai toujours mon paîn, je ne répondrai que quand on m'appellera. » — Ma lettre renfermait une foule de choses dignes de ce glorieux roi et propres à venger mon honneur. Avant d'expédier cette épître, je la montrai à mon duc, qui la lut avec plaisir : puis je l'envoyai de suite en France, au cardinal de Ferrare.

A cette époque, Bernardone Baldini, le courtier de pierreries de Son Excellence, apporta de Venise un gros diamant pesant plus de trente-cinq carats. — Antonio, fils de Vittorio Landi, était, au même titre que Baldini, intéressé à ce que le duc l'achetât. — Ce diamant avait été primitivement taillé en pointe ; comme il ne jetait point des feux aussi vifs et aussi nets qu'on devait l'attendre d'une telle pierre, on l'avait étêté, mais, en vérité, il ne faisait bien ni en table, ni en pointe. Le duc, qui était grand amateur de pierres précieuses, mais pauvre connaisseur, donna à ce fieffé fripon de Bernardaccio tout lieu d'espérer qu'il le lui achèterait. Bernardaccio désirait tellement avoir seul la gloire de tromper le duc, qu'il ne soufflait mot de l'affaire à son associé Antonio Landi. Ce dernier, qui était mon ami d'enfance, ayant vu combien j'étais familier avec le duc, me tira un jour à part, vers l'heure de midi, au coin du Mercato Nuovo, pour me dire : — « Benvenuto, je suis certain que le duc vous montrera un gros diamant qu'il a envie d'acheter ; facilitez-en la vente. Je vous confie que je puis le céder pour dix-sept mille écus. Je suis convaincu que le duc demandera votre avis. Si vous voyez qu'il soit bien décidé à acheter le diamant, nous ferons en sorte de l'en accommoder. » — Cet Antonio paraissait avoir tout pouvoir nécessaire pour conclure l'affaire. Je lui promis

que, si l'on me montrait le diamant et si l'on me consultait, je dirais franchement ma pensée sans déprécier la pierre.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, le duc venait chaque jour passer quelques heures dans l'atelier d'orfèvrerie où je surveillais les travaux des Poggini. Plus d'une semaine s'était écoulée depuis qu'Antonio Landi m'avait parlé, lorsqu'un jour, après dîner, Son Excellence me montra le diamant en question. Je le reconnus de suite aux indications que Landi m'avait données sur sa forme et sur son poids. Comme ce diamant était d'une eau un peu trouble, et que sa pointe avait été abattue, je n'aurais certes jamais conseillé de l'acheter. Cependant, lorsque le duc me le montra, je lui demandai comment il voulait que je lui en parlasse, parce qu'un joaillier a deux façons d'estimer une pierre, suivant qu'elle est achetée ou à acheter. Le duc répondit qu'il avait acheté le diamant, et qu'il désirait seulement savoir ce que j'en pensais. Je ne voulus pas le lui cacher. Il me dit alors de considérer la beauté des facettes et des arêtes. Je lui répliquai que c'était loin d'être aussi beau que Son Excellence l'imaginait, attendu que ce n'était qu'une pointe étêtée. A ces mots, le duc, reconnaissant que c'était la vérité, fronça les sourcils et me recommanda d'examiner avec soin le diamant et de déclarer la valeur que je lui assignais.

En pensant qu'Antonio Landi me l'avait offert pour dix-sept mille écus, je crus que le duc l'avait eu pour quinze mille au plus; mais, comme je voyais qu'il prenait mal ma franchise, je résolus de ne pas détruire ses illusions, et je lui dis en le lui rendant : — « Il vous coûte dix-huit mille écus. » — A ces mots, le duc poussa une exclamation, en formant avec ses lèvres un O plus grand que la bouche d'un puits. — « Maintenant, s'écria-t-il, je crois que tu ne t'y connais pas. » — « A coup sûr, vous avez tort de croire cela, signor mio, répliquai-je ; tâchez de maintenir la réputation de votre diamant, et, de mon côté, je tâcherai de m'y connaître. Veuillez au moins me dire ce que vous l'avez payé, afin que j'apprenne à m'y connaître à la manière de Votre Excellence. » — « Benvenuto, je l'ai payé plus de

vingt-cinq mille écus, » me dit alors le duc en se levant et en souriant d'un air de pitié ; — et là-dessus il se retira.

Les orfèvres Gianpagolo et Domenico Poggini assistaient à cet entretien, ainsi que le brodeur Bacchiacca, qui travaillait dans une salle voisine de la nôtre, et qui était accouru au bruit. Je leur dis : — « Je n'aurais jamais conseillé au duc d'acheter ce diamant, mais je crois que je le lui aurais eu pour quinze mille écus et même moins, s'il en avait eu envie ; car, il y a huit jours, Antonio Landi me l'a proposé pour dix-sept mille écus. Probablement le duc veut faire une réputation à sa pierre. Après l'offre d'Antonio Landi, du diable si Bernardone aurait osé friponner le duc d'une manière si infâme ! » — Cela était pourtant la vérité, mais nous ne pouvions le croire, de sorte que nous nous mîmes à rire, sans nous douter de la niaiserie de ce bon duc.

J'ai déjà dit que j'avais préparé la grande figure de la Méduse avec son ossature de fer. Après l'avoir modelée en terre, je la mis au feu, puis je la recouvris de cire et je la terminai comme je l'entendais. Le duc, qui plusieurs fois était venu la voir, aurait voulu que j'appelasse un maître fondeur pour la jeter en bronze, tant il craignait que cette opération ne réussît point entre mes mains.

Le majordome Pier-Francesco Riccio, furieux de ce que Son Excellence vantait sans cesse mon habileté, profita de l'autorité qu'il exerçait sur les bargelli et tous les magistrats de cette malheureuse ville de Florence pour chercher à me tendre un piège où je me rompisse le cou. — Chose merveilleuse ! Ce paysan de Prato, notre ennemi, fils d'un tonnelier ignorant fieffé, était pourtant arrivé à posséder cette puissance parce qu'il avait été le sale pédagogue de Cosme de Médicis avant que celui-ci ne fût duc ! — Comme je viens de le dire, il était à la piste de tout ce qui pouvait tourner contre moi ; mais, ayant vu que je ne lui offrais nullement prise, cet ignoble pédant imagina d'aller trouver la mère de mon apprenti Cencio, qui se nommait la Gambetta, et d'ourdir avec cette misérable prostituée un complot capable

de m'épouvanter au point de me forcer à fuir. — Ils commencèrent par embaucher le bargello, qui était un Bolonais que le duc chassa plus tard pour avoir trempé dans diverses infamies de ce genre. — Puis, un samedi, vers la troisième heure de la nuit, la Gambetta, suivant les instructions de ce vil pédagogue aussi fou que coquin, se rendit chez moi avec son fils. Elle me dit qu'elle avait tenu cet enfant renfermé pendant plusieurs jours pour empêcher qu'il ne m'arrivât malheur. — Je lui répondis qu'elle pouvait se dispenser de le renfermer pour mon compte. Je me mis à rire de sa machination de putain, et je me tournai vers son fils, auquel je dis : — « Tu sais, Cencio, si j'ai péché avec toi ! » — Cencio s'écria en pleurant que non. Aussitôt sa mère lui dit, en secouant la tête d'un air menaçant : — « Ah ! petit ribaud, crois-tu que je ne sais pas comment cela se pratique ? » — Puis s'adressant à moi, elle me demanda de le cacher dans ma maison, parce que le bargello le cherchait et n'oserait le toucher là, tandis que partout ailleurs il l'arrêterait. — Je lui répliquai que je ne voulais recéler personne dans ma maison, attendu que ma sœur et ses six petites filles y habitaient. — Alors elle me dit que le majordome avait donné des ordres précis au bargello, et qu'à coup sûr je serais arrêté. — « Mais, ajouta-t-elle, puisque vous refusez de prendre mon fils, remettez-moi cent écus, et vous n'aurez rien à craindre, car le majordome est mon ami intime ; vous pouvez compter que je lui ferai faire tout ce qu'il me plaira, pourvu que vous me donniez cette somme. » — Cette impudence m'enflamma d'une telle fureur, que je m'écriai : — « Sors d'ici, infâme prostituée ! Si ce n'était par égard pour le monde et pour l'innocence de ce malheureux enfant, je t'aurais déjà éventrée avec ce poignard sur lequel ma main vient de se porter deux ou trois fois. » — En même temps, je lui administrai une sévère correction, et je la jetai hors de chez moi ainsi que son fils.

Après avoir réfléchi à la scélératesse et à la puissance de ce maudit pédagogue, je jugeai que le plus prudent était de

reculer devant cette diabolique machination. En conséquence, le lendemain de bonne heure, je confiai à ma sœur des pierreries et divers objets valant deux mille écus environ, puis je montai à cheval et je m'acheminai vers Venise. J'emmenai avec moi Bernardino de Mugello. — Dès que j'eus gagné Ferrare, j'écrivis au duc que, bien que j'eusse quitté Florence sans prendre congé de lui, je reviendrais sans être rappelé.





## CHAPITRE III

(1546.)

Arrivée à Venise. — Visite au Titien et au Sansovino. — Lorenzino de Médicis. — Le prieur Leone Strozzi. — Retour à Florence. — Le buste de Cosme Ier. — Fonte de la Méduse. — Manœuvres du Bandinelli. — Travaux d'orfèvrerie. — Benvenuto-Malvenuto. — Explications. — Tribulations.

En arrivant à Venise, je ne pus m'empêcher de réfléchir sérieusement à la prodigieuse variété de moyens que ma cruelle fortune employait pour me persécuter ; mais comme je me trouvais encore robuste de corps et d'esprit, je résolus de lutter avec elle comme à mon ordinaire. — Tout en songeant ainsi à mes affaires, je passais agréablement mon temps dans cette belle et opulente ville. — J'allai visiter Titien, ce merveilleux peintre, et notre compatriote Jacopo del Sansovino, vaillant sculpteur et architecte auquel la Seigneurie de Venise donnait un riche traitement et que j'avais connu dans ma jeunesse, à Rome et à Florence. Ces deux illustres artistes m'accueillirent de la manière la plus gracieuse.

Le lendemain, je rencontrai messer Lorenzino de Médicis, qui me prit aussitôt par la main et me fit toutes les amitiés imaginables. Nous nous étions connus d'abord à Florence, quand je gravais les monnaies du duc Alexandre, puis à Paris, lorsque j'étais au service du roi. Il demeurait alors chez messer Giuliano Buonaccorsi, et, comme il ne savait où aller sans courir beaucoup de danger, il passait presque tout son temps chez moi à me regarder travailler à

mes grands ouvrages. Ce fut à cause de ces anciens rapports qu'il me prit par la main et me mena chez lui où se trouvait le prieur degli Strozzi, frère du signor Pietro. Tous deux étaient enchantés de me voir ; ils me demandèrent combien de temps je comptais rester à Venise, car ils croyaient que j'avais l'intention de regagner la France. Je leur racontai les motifs qui m'avaient engagé à quitter Florence, et je leur dis que je comptais retourner dans deux ou trois jours au service de mon grand duc. A ces mots, le prieur et messer Lorenzino me lancèrent des regards si furieux que j'en fus épouvanté. — « Tu ferais bien mieux, me dirent-ils, de retourner en France, où tu es riche et considéré. Si tu vas à Florence, tu perdras tout ce que tu as gagné en France, et tu n'y rencontreras que des dégoûts et des désappointements. » — Je ne leur répondis rien, et le lendemain je partis pour Florence, le plus secrètement possible.

Pendant ce temps, le diabolique complot ourdi contre moi avait avorté, car j'avais écrit au duc ce qui m'avait forcé à me rendre à Venise. J'allai le voir sans aucune cérémonie. Il m'accueillit d'abord avec sa réserve et sa sévérité habituelles, mais bientôt il prit un air gracieux et me demanda avec bonté où j'étais allé. Je lui répondis que mon cœur ne s'était jamais éloigné de Son Excellence illustrissime, quoique de puissants motifs m'eussent forcé de promener un peu mon corps à l'aventure. La bonne humeur du duc étant alors revenue, il me questionna sur Venise, et, après une longue causerie, il me recommanda de me mettre à l'ouvrage et de terminer son Persée. Je retournai donc chez moi plein d'une joie qui fut partagée par ma famille, c'est-à-dire par ma sœur et ses six filles.

Je repris mes travaux et je les poussai avec toute l'activité possible. — Le premier morceau que je jetai en bronze fut le buste colossal de Son Excellence, que j'avais modelé en terre dans l'atelier d'orfèvrerie, pendant que j'avais mal aux reins. Ce buste obtint beaucoup de succès, je ne l'avais cependant entrepris que dans le but d'essayer les terres pour

fondre en bronze. — Je n'ignorais pas que l'admirable Donatello avait employé la terre de Florence pour exécuter ses bronzes ; mais, comme il me semblait qu'il avait rencontré d'énormes difficultés que j'attribuais à la terre, je voulus, avant de jeter mon Persée, faire les expériences nécessaires. Je trouvai que la terre était bonne, d'où je conclus, en remarquant la peine que Donatello avait eue à conduire ses bronzes à fin, qu'il n'avait pas su s'en servir. Ainsi que je l'ai noté plus haut, je préparai cette terre à l'aide d'ingénieux procédés, et elle me réussit parfaitement pour jeter mon buste colossal. — Comme je n'avais pas encore construit mon fourneau, j'eus recours à celui de maestro Zanobi di Pagno, le fabricant de cloches. — Mon buste étant venu avec une netteté admirable, je me mis de suite à bâtir un petit fourneau dans l'atelier que le duc avait fait élever, d'après mes plans et mes dessins, dans la maison qu'il m'avait donnée.

Dès que mon fourneau fut achevé, je m'occupai avec toute l'activité possible de la fonte de la Méduse, c'est-à-dire de cette femme qui se tord sous les pieds de Persée. — La fonte de cette figure était d'une difficulté extrême : aussi, afin d'éviter tout accident, eus-je soin de prendre toutes les précautions imaginables. — Le premier jet que je fis dans mon petit fourneau vint donc superlativement bien. Il était si net que mes amis me conseillaient de ne pas le réparer. Il y a en effet des Allemands et des Français qui se vantent d'avoir trouvé d'admirables secrets pour jeter des figures en bronze, sans qu'il soit nécessaire de les réparer ensuite ; mais c'est une véritable folie, car le bronze après la fonte a besoin d'être resserré avec les martelines et les ciselets, comme l'ont pratiqué les merveilleux artistes de l'antiquité et les modernes qui ont su travailler le bronze. — Ma statue plut beaucoup à Son Excellence. Elle vint plusieurs fois la voir chez moi et m'encouragea à bien faire.

Par malheur, l'envie infernale du Bandinelli assiégea avec tant d'acharnement les oreilles de Son Excellence, qu'elle

arriva à lui persuader que, si je réussissais dans la fonte de quelqu'une de ces statues, je ne serais néanmoins jamais capable de les mettre ensemble, attendu que cet art était entièrement nouveau pour moi; qu'ainsi Son Excellence devait veiller à ne point jeter ses écus au vent. Ces discours produisirent un tel effet sur les glorieuses oreilles du duc, que l'on cessa de me remettre l'argent nécessaire pour payer mes ouvriers. Je fus forcé de m'en plaindre vivement à Son Excellence. — Un matin je l'attendis dans la via de' Servi, et je lui dis : — « Signor mio, je ne reçois pas l'argent dont j'ai besoin, ce qui me donne lieu de soupçonner que Votre Excellence se méfie de moi. Je lui affirmerai donc de nouveau que je me fais fort d'exécuter mon ouvrage trois fois mieux que le modèle, ainsi que je l'ai déjà promis. » — Ayant deviné au silence que gardait le duc qu'il ne tenait aucun compte de mes paroles, j'en conçus un si violent dépit que je continuai en ces termes : — « Signor mio, cette ville-ci a vraiment toujours été l'école des plus grands talents ; mais, dès qu'un homme y a appris quelque chose, il doit aller travailler ailleurs, s'il veut augmenter la gloire de sa patrie et de son illustre prince. C'est la pure vérité, signor mio; Votre Excellence ne sait-elle pas que c'est ainsi qu'ont agi et Donatello, et le grand Léonard de Vinci, et l'admirable Michel-Ange Buonarroti, qui, par leur génie, ont tant ajouté à la gloire de Votre Excellence ? J'espère moi aussi pouvoir vous payer le même tribut ; veuillez donc, signor mio, m'accorder mon congé. Mais gardez-vous bien de laisser partir le Bandinelli, donnez-lui, au contraire, plus qu'il ne vous demandera ; car, s'il allait dans d'autres pays, sa présomptueuse ignorance est si grande, qu'il serait capable de déshonorer cette noble école. Accordez-moi mon congé, signor ; pour prix de mes travaux je ne réclame que les bonnes grâces de Votre Excellence. » — Le duc, avant vu combien je parlais sérieusement, se tourna vers moi, non sans un peu de colère, en disant : — « Benvenuto, si tu veux terminer ton ouvrage, tu ne manqueras de rien. » — Alors je le remerciai et je lui dis que

mon unique désir était de montrer à mes envieux que j'étais capable de tenir mes promesses. — Là-dessus je me séparai de son Excellence. — Je reçus quelque argent, mais en si petite quantité que je fus forcé de puiser dans ma bourse pour que mon ouvrage marchât un peu plus vite qu'au pas.

Le soir, j'allais toujours à la veillée dans le cabinet de Son Excellence, où les deux frères Domenico et Giovanpagolo Poggini exécutaient pour la duchesse un vase d'or dont j'ai parlé plus haut, et une ceinture d'or. — Son Excellence m'avait encore fait faire le modèle d'un pendant destiné à servir de monture à ce gros diamant que Bernardone et Antonio Landi lui avaient vendu. J'avais beau refuser de me charger de ce travail, le duc, par ses sollicitations, me forçait de m'en occuper jusqu'à quatre heures de la nuit. Il essaya même par toutes sortes de cajoleries de me décider à y consacrer mes journées, mais je ne voulus jamais y consentir, et j'ai lieu de croire qu'il en fut mécontent. — Un soir, entre autres, que j'arrivais plus tard que de coutume, il me dit : — « Sois le *Malvenuto.* » — « Signor mio, répliquai-je, je ne m'appelle point ainsi : mon nom est Benvenuto ; mais, comme je pense que Votre Excellence plaisante, je m'en tiendrai là. » — Le duc me répondit que loin de plaisanter, il parlait très-sérieusement, et il ajouta qu'il me conseillait de veiller à ma conduite, parce qu'il lui était venu aux oreilles que je me prévalais de sa faveur pour exploiter tantôt celui-ci, tantôt celui-là. — A ces mots, je priai Son Excellence de daigner me citer un seul homme que j'eusse exploité. Aussitôt le duc s'écria, en se tournant vers moi avec colère : « — Va-t'en et restitue à Bernardone ce que tu as à lui. En voilà un que tu as exploité ! » — « Je vous remercie, signor mio, repartis-je, maintenant soyez assez bon pour écouter quatre mots. Il est vrai que Bernardone m'a prêté une vieille paire de balances, deux enclumes et trois martelines, mais voilà plus de quinze jours que j'ai dit à son commis Giorgio de Cortona de les envoyer chercher : or, Giorgio est venu lui-

même les prendre. Si jamais Votre Excellence peut prouver que, depuis le jour de ma naissance jusqu'à cette heure, je me sois emparé à Rome ou en France d'un fétu appartenant à autrui, je me soumets d'avance au plus rude châtiment. » — Voyant l'indignation dont j'étais animé, le duc, en homme prudent, me dit avec douceur : — « Mes paroles ne s'adressent point à ceux qui ne sont point coupables ; ainsi donc, si les choses se sont passées comme tu l'assures, je te verrai toujours avec le même plaisir qu'auparavant. » — « Les scélératesses de Bernardone, repris-je, me forcent de vous prier de me dire combien vous a coûté ce gros diamant dont la pointe a été abattue. J'espère que je pourrai ensuite vous montrer pourquoi ce mauvais coquin cherche à m'attirer votre disgrâce. » — « Le diamant m'a coûté vingt-cinq mille ducats, me répondit le duc ; mais pourquoi cette question ? » — « Parce que, répliquai-je, tel jour, à telle heure, au coin du Mercato-Nuovo, Antonio, fils de Vittorio Landi, m'a chargé de vendre son diamant à Votre Excellence, et, de prime saut, ne m'a demandé que seize mille ducats : or, Votre Excellence sait quel prix elle l'a payé. Pour vérifier le fait, interrogez Domenico Poggini et Gianpagolo, son frère, à qui j'ai raconté de suite tout ce qui s'était passé. Depuis, je n'en ai jamais parlé, parce que vous m'avez signifié que je ne m'y connaissais pas, d'où j'ai conclu que vous vouliez mettre cette pierre en réputation. Sachez, signor mio, que je m'y connais, et de plus que je puis me vanter d'être homme de bien autant que qui que ce soit au monde. Je ne chercherai point à vous voler huit ou dix mille ducats à la fois, je tâcherai de les gagner par mon travail. Je suis entré au service de Votre Excellence comme sculpteur, orfèvre et graveur en monnaies, mais non comme délateur. Ce que je viens de raconter, je l'ai dit dans le seul but de me défendre. Je déclare donc que je refuse le quart et que j'ai parlé devant tous les gens d'honneur ici présents, afin que Votre Excellence n'ajoute plus foi aux calomnies de Bernardone. » — Le duc, furieux, se leva aussitôt et envoya à la recherche de Bernardone, qui

fut forcé de s'enfuir à Venise avec Antonio Landi. Ce dernier prétendit qu'il avait voulu me parler d'un diamant autre que celui du duc. — Lorsque Bernardone et Antonio furent revenus de Venise, j'allai retrouver le duc et je lui dis : — « Signor, ce que je vous ai dit est vrai, et ce que Bernardone vous a dit au sujet de ses outils est faux. Veuillez ordonner une enquête, je me rendrai chez le bargello. » — « Benvenuto, me répondit le duc, continue d'être homme de bien comme tu l'as toujours été et ne crains rien. » — Cette affaire s'en alla en fumée, et je n'en entendis plus jamais parler.

Je m'occupai du joyau de la duchesse. Quand je l'eus terminé, je le lui présentai; elle me dit qu'elle estimait autant mon travail que le diamant vendu par Bernardaccio. Elle voulut que j'attachasse de ma main le pendant sur sa poitrine, ce que je fis avec une grosse épingle qu'elle me donna elle-même. Lorsque je me retirai, j'étais complétement dans les bonnes grâces de Son Excellence. — Plus tard j'appris (je ne sais si c'est vrai) qu'on avait chargé un Allemand, ou quelque étranger, de monter autrement le diamant, parce que Bernardone avait assuré que cette pierre produirait plus d'effet dans une monture plus simple.

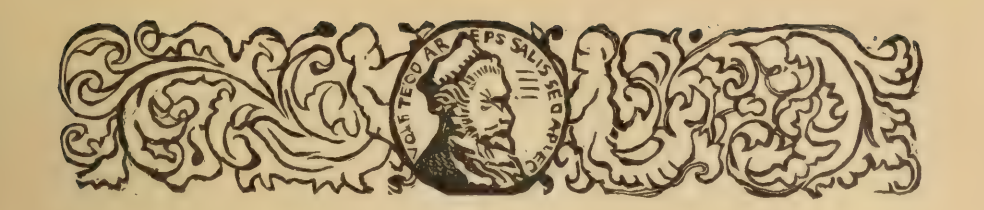
Je crois avoir déjà dit que les frères Domenico et Giovanpagolo Poggini, orfèvres, ciselaient d'après mes dessins, dans le cabinet de Son Excellence, de petits vases d'or enrichis de figurines en bas-relief et de splendides ornements. — Maintes fois je dis au duc : — « Signor mio, si vous vouliez me payer quelques ouvriers, je graverais les coins de votre monnaie et les médailles de Votre Excellence. Je rivaliserais avec les anciens, et j'aurais même espérance de les surpasser, car je me suis perfectionné dans cet art à tel point que les médailles du pape Clément, que j'ai gravées autrefois, et que les monnaies du duc Alexandre, qui cependant passent encore pour belles, seraient loin d'approcher de ce que je produirais aujourd'hui. Je vous ferais aussi de grands vases d'or et d'argent comme ceux que j'ai faits pour cet admirable roi François I^er^, grâce aux facilités qu'il me don-

nait, sans que pour cela j'aie jamais perdu de temps pour l'exécution des colosses et des statues. » — Le duc me répondait : — « Fais, et je verrai ; » — mais il ne m'accordait aucune facilité. Un jour cependant il me remit quelques livres d'argent en me disant : — « Cela provient de mes mines ; fais-moi un beau vase. » — Comme je ne voulais pas négliger mon Persée, et que d'un autre côté j'avais le plus vif désir de contenter le duc, je chargeai un coquin d'orfèvre, nommé Piero di Martino, d'exécuter un vase d'après des dessins et des modèles en cire que je lui fournis. Piero di Martino commença mal cet ouvrage, et ensuite cessa de s'en occuper, de sorte que j'y perdis plus de temps que si je l'eusse entièrement exécuté de ma main. Au bout de quelques mois, ayant vu que Piero n'y travaillait point et même n'y faisait point travailler, je le lui repris. J'eus beaucoup de peine à obtenir avec le corps du vase, qui était mal commencé, ainsi que je l'ai dit, le reste de l'argent que je lui avais confié. — Le duc, ayant été instruit de ces choses, envoya chercher le vase et les modèles, et jamais ne m'en souffla mot. Que l'on sache seulement qu'il fit faire d'après mes dessins, à Venise et ailleurs, plusieurs vases par divers artistes qui le servirent très-mal.

La duchesse me sollicitait souvent d'exécuter pour elle des ouvrages d'orfèvrerie ; plusieurs fois je lui répondis : — « On sait très-bien en Italie que je suis bon orfèvre, mais on n'y a pas encore vu de sculptures de ma main. Certains sculpteurs enragés se rient de moi et m'appellent le nouveau sculpteur. Or, j'espère leur prouver que je suis un vieux sculpteur, pour peu que Dieu m'accorde la grâce de terminer mon Persée et de l'exposer sur la place de la ville. » — Je me retirai donc chez moi, je travaillai nuit et jour, et je ne me montrai plus au palais. — Néanmoins, afin de me maintenir dans les bonnes grâces de la duchesse, je lui fis faire quelques petits vases d'argent, de la dimension d'un petit pot de deux quattrini, et ornés de beaux et précieux petits masques à l'antique. Lorsque je portai ces vases à la duchesse, elle m'accueillit de la manière la plus

gracieuse et me paya l'or et l'argent que j'avais employés. — Je profitai de cette occasion pour me recommander à Son Excellence, et la prier de dire au duc que je recevais bien peu de chose pour un ouvrage aussi important que le mien. Je la suppliai aussi de conseiller au duc de ne point autant écouter cette mauvaise langue de Bandinelli, qui m'empêchait de terminer mon Persée. A ces doléances, la duchesse courba les épaules et me répondit : — « Le duc devrait pourtant bien savoir que son Bandinelli ne vaut rien du tout. »





# CHAPITRE IV

(1546 — 1547.)

Lattanzio Gorini. — Voyage à Fiesole. — Le fils naturel. — Rencontre du Bandinelli. — Tentation de meurtre. — Le bloc de marbre. — Un anneau. — Le Ganymède. — Violente dispute de Cellini et de Bandinelli. — Suite de l'affaire du bloc de marbre. — Le groupe d'Apollon et d'Hyacinthe. — Le Narcisse. — Accident. — Guérison. — L'œil d'or.

J'allais rarement au palais et je restais chez moi, où je travaillais avec ardeur à terminer ma statue. — J'étais obligé de tirer de ma propre bourse le salaire des ouvriers; car, au bout de dix-huit mois, le duc, après avoir chargé messer Lattanzio Gorini de subvenir à cette dépense, s'ennuya de payer et enjoignit de ne plus me fournir d'argent. — Je demandai à Lattanzio pourquoi il ne me donnait plus rien. — Il me répondit avec sa petite voix de moucheron, en agitant ses petites mains d'araignée : — « Pourquoi n'achèves-tu pas ton ouvrage ? On croit que tu ne le finiras jamais. » — Aussitôt je lui répliquai en colère : — « Que la peste vous étrangle, vous et tous ceux qui croient que je ne le finirai pas ! » — Je retournai à mon malheureux Persée, avec le cœur navré et les yeux en larmes, car je songeais à la brillante position que j'avais à Paris, lorsque j'étais au service de ce merveilleux roi François Ier, qui ne me laissait rien à désirer, tandis qu'ici tout me manquait. Plusieurs fois je fus tenté d'agir en désespéré.

Un jour, je montai sur mon beau petit cheval, je mis cent écus dans ma poche, et j'allai à Fiesole, voir un fils

naturel, que j'avais en nourrice chez une de mes commères, femme d'un de mes ouvriers. Je trouvai l'enfant bien portant, et, malgré mon chagrin, je l'embrassai tendrement. Lorsque je fus pour partir, il ne voulait plus me quitter, me retenait de toutes ses forces avec ses petites mains, et témoignait par ses cris et ses larmes une désolation qui avait quelque chose d'extraordinaire ; car il n'était âgé que de deux ans environ. Mais, comme j'avais résolu dans mon désespoir de tuer, en cas de rencontre, mon ennemi Bandinelli, qui avait coutume d'aller chaque soir à une ferme qu'il possédait au-dessus de San-Domenico, j'abandonnai l'enfant à ses pleurs, et je me dirigeai vers Florence.

A l'instant même où j'arrivai à la place de San-Domenico, le Bandinelli y entrait de l'autre côté. — Je marchai vers lui, déterminé à accomplir une œuvre de sang; mais, en levant les yeux, je vis qu'il était sans armes, sur un mauvais petit mulet semblable à un âne, et qu'il avait avec lui un petit garçon d'une dizaine d'années. Dès qu'il m'aperçut il devint pâle comme un mort et se mit à trembler des pieds à la tête. — Ayant reconnu que l'attaquer serait une affreuse lâcheté, je lui dis : — « N'aie pas peur, vil poltron, je ne te juge pas digne de mes coups. » — Il me regarda de la manière la plus humble et ne souffla mot. Alors je revins à de meilleurs sentiments et je remerciai Dieu, qui m'avait empêché de commettre une telle violence. — Lorsque je fus ainsi délivré de cette diabolique fureur, je recouvrai mes esprits et je me dis à moi-même : — « J'espère que mon ouvrage, si Dieu m'accorde la grâce de le terminer, suffira pour abattre tous mes infâmes ennemis : ce sera une vengeance plus grande, plus glorieuse que si je l'eusse assouvie sur un seul. » — Je regagnai mon logis avec cette bonne pensée.

Trois jours après, on m'annonça que ma commère avait étouffé mon fils unique. Cet événement me causa le plus vif chagrin que j'eusse jamais ressenti. Cependant je me jetai à genoux et, tout en pleurant, je remerciai Dieu sui-

vant mon ordinaire. — « Seigneur, m'écriai-je, tu me l'avais donné, et tu viens de me l'ôter, je rends grâces à ta divine majesté. » — Bien que la douleur m'eût presque anéanti, je fis de nécessité vertu, et je me consolai de mon mieux.

A cette époque, un jeune ouvrier nommé Francesco, qui était fils du forgeron Matteo, quitta le service du Bandinelli, et m'envoya demander si je voulais lui donner du travail. J'y consentis et je l'employai à réparer la figure de la Méduse, que j'avais déjà jetée en bronze. — Au bout de quinze jours, Francesco me dit qu'il avait parlé à son maître Bandinelli, lequel l'avait chargé de m'offrir de sa part un magnifique bloc, si je voulais faire une statue de marbre. — « Dis-lui que j'accepte, répondis-je aussitôt. Peut-être ce marbre sera-t-il pour lui un bloc de malheur ; car il me provoque et il oublie le grand danger auquel je lui ai permis d'échapper sur la place de San-Domenico. Dis-lui que maintenant j'exige ce marbre. Je ne parle jamais de cet animal, et pourtant il ne cesse de m'ennuyer. Je suis même porté à croire que tu n'es venu travailler avec moi que par ses ordres, dans le seul but de m'espionner. Ainsi donc, retourne à son service et dis-lui bien qu'à présent je veux avoir le marbre en dépit de lui. »

Depuis longtemps je n'avais point paru au palais. Un jour, j'eus la fantaisie d'y aller. — Le duc avait presque fini de dîner lorsque j'y arrivai. — Le matin, à ce qu'on me dit, il avait parlé de moi avec force éloges et beaucoup vanté mon habileté à monter les pierres fines. — Dès que la duchesse me vit, elle me fit appeler par messer Sforza et, quand je me fus approché d'elle, me pria de lui monter en anneau un petit diamant taillé en pointe. Elle ajouta qu'elle voulait le porter constamment. Elle me donna ensuite la mesure de son doigt, en même temps que le diamant, qui valait environ cent écus, et elle me recommanda d'exécuter ce bijou le plus vite possible. — Aussitôt le duc dit à la duchesse : — « A coup sûr, Benvenuto a été sans égal dans cet art ; mais, maintenant qu'il l'a abandonné, je crains que

faire une petite bague comme celle que vous demandez ne soit pour lui un trop grand ennui. Ainsi je vous supplie de ne pas le charger de ce petit ouvrage, qui lui coûterait beaucoup de peine, attendu qu'il n'a plus l'habitude de ce genre de travail. » — Je remerciai le duc, et je le priai de me permettre de rendre ce léger service à la duchesse. Je m'occupai donc sur-le-champ de cet anneau. Peu de jours me suffirent pour le terminer. Il était destiné au petit doigt. J'y représentai quatre enfants en ronde-bosse et quatre masques que j'entremêlai de fruits et d'autres ornements émaillés, de façon que la monture et le diamant se faisaient mutuellement valoir. Je portai sans retard cet anneau à la duchesse, qui me dit avec beaucoup d'amabilité qu'il était très-beau et qu'elle se souviendrait de moi. Elle envoya ce bijou au roi Philippe. — A partir de ce moment, elle me surchargea de commandes, mais elle s'y prenait si gracieusement que je n'épargnais aucun effort pour la contenter, bien que je visse arriver peu d'argent : et Dieu sait si j'en avais besoin! car je désirais terminer mon Persée, et j'avais quelques jeunes ouvriers que je payais de ma bourse.

Je commençai à me montrer à la cour plus souvent que par le passé. Un jour de fête, entre autres, je me rendis au palais après dîner. J'entrai dans la salle de l'Horloge, où je vis que la porte du garde-meuble était ouverte. M'en étant un peu approché, le duc m'appela et me dit d'un ton gracieux : — « Sois le bienvenu. Voilà une caisse que m'envoie le signor Stefano de Palestrina ; ouvre-la, et voyons ce que c'est. » — Aussitôt que je l'eus ouverte, je dis au duc : — « Signor mio, c'est une merveilleuse statue de marbre grec. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu parmi les antiques une figure d'enfant aussi belle et d'un style aussi exquis. Je m'offre à Votre Excellence pour en restaurer la tête, les bras et les pieds. J'y ajouterai un aigle pour en faire un Ganymède. Bien qu'il ne me convienne pas de raccommoder des statues, car c'est le métier de certains bousilleurs qui s'en acquittent fort mal, l'excellence

de cet ouvrage est telle, que je lui rendrai volontiers ce service. » — Le duc, ravi de ce que sa statue était si belle, m'accabla de questions. — « Benvenuto mio, me dit-il, explique-moi clairement en quoi consiste la supériorité de ce maître qui soulève chez toi une si grande admiration. » — Alors j'essayai de mon mieux de lui faire comprendre la beauté, l'intelligence, le génie et la suprême habileté qui brillaient dans ce chef-d'œuvre. Je discourus longtemps sur ce sujet, et d'autant plus volontiers que je voyais que le duc y prenait le plus grand plaisir.

Pendant cet agréable entretien, il advint qu'un page sortit du garde-meuble et que le Bandinelli profita de cette circonstance pour entrer. En le voyant le duc fronça le sourcil, et lui dit d'un ton rude : — « Que venez-vous faire ici ? » — Bandinelli, sans répondre, jeta les yeux sur la caisse où se trouvait la statue découverte, puis se tourna vers le duc, et dit en ricanant et en secouant la tête : — « Signor, voilà de ces choses dont j'ai parlé si souvent à Votre Excellence. Qu'elle sache que ces anciens n'entendaient rien à l'anatomie : aussi leurs ouvrages fourmillent-ils d'erreurs. » — Je gardais le silence et ne prêtais aucune attention aux paroles de cet imbécile, car je lui avais même tourné les épaules. Lorsqu'il fut arrivé au bout de son fastidieux caquet, le duc me dit : — « Benvenuto, ceci est tout le contraire de ce que tu viens de me démontrer par de si beaux arguments. Défends-toi donc un peu. » — A ces mots que le duc m'adressa du ton le plus affable, je répondis sur-le champ : — « Signor mio, Votre Excellence doit savoir que Bandinelli est et a toujours été un composé de mal ; de sorte que, dès qu'il regarde une chose, fût-elle la plus belle du monde, elle se métamorphose immédiatement à ses yeux en ce qu'il y a de pis. Moi, au contraire, qui ne suis porté qu'au bien, je vois plus sainement la vérité. Ainsi ce que j'ai dit de cette magnifique statue à Votre Excellence est la pure vérité, tandis que les assertions du Bandinelli émanent entièrement de la méchanceté qui forme son essence. » — Le duc m'écoutait avec beaucoup de plaisir. Quant au Ban-

dinelli, il se livrait aux plus étranges contorsions, et son visage, qui de sa nature était déjà fort laid, faisait les plus vilaines grimaces que l'on puisse imaginer. — Le duc s'étant alors dirigé vers certaines salles basses, Bandinelli le suivit. Les camériers me prirent par ma cape et m'entraînèrent derrière lui. Nous marchâmes ainsi jusqu'à ce que Son Excellence s'arrêta dans une salle, où elle s'assit. Bandinelli et moi nous nous plaçâmes l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Je ne soufflais point mot, et les gens du duc qui nous entouraient regardaient fixement Bandinelli, en riant sous cape de ce que je lui avais dit dans la chambre de l'étage supérieur. Bandinelli rompit le premier le silence. — « Signor, dit-il, quand je découvris mon groupe d'Hercule et Cacus, on m'adressa, je crois, plus de cent sonnets infâmes, où la canaille en disait tout le mal imaginable. » — « Signor, répliquai-je alors, quand notre Michel-Ange Buonarroti découvrit sa sacristie où l'on voit tant de belles statues, notre admirable et vaillante école lui adressa plus d'une centaine de sonnets qui chantaient ses louanges à qui mieux mieux. Et de même que le groupe du Bandinelli méritait les critiques dont on l'accablait, de même les statues de Michel-Ange étaient dignes des éloges qu'on leur prodiguait. » — A ces mots, le Bandinelli manqua crever de rage. — « Et toi, s'écria-t-il, qu'y saurais-tu reprendre ? » — « Je te le dirai, lui repartis-je, si tu as assez de patience pour m'écouter. » — « Allons, parle, » répondit-il. — Le duc et tous les autres assistants ouvraient une oreille attentive. Je débutai ainsi : — « Sache qu'il me serait pénible d'avoir à t'énumérer les défauts que je trouve dans ton ouvrage ; je m'en abstiendrai donc et je me contenterai de répéter ce qu'en dit notre savante école. » — Mais ce mauvais coquin, tantôt en murmurant des choses déplaisantes, tantôt en gesticulant des pieds et des mains, m'irrita tellement, que je continuai d'une façon beaucoup plus rude que je n'aurais fait s'il se fût conduit autrement. — « Voilà, poursuivis-je, ce que dit cette noble école : Si l'on rasait les cheveux de ton Hercule, il ne lui resterait plus assez de

crâne pour contenir la cervelle. On ne sait si sa face est celle d'un homme ou d'un monstre tenant à la fois du lion et du bœuf ; en outre, elle n'est pas à l'action. La tête est mal attachée au cou, avec si peu d'art et d'une manière si disgracieuse, qu'on n'imagina jamais rien de pis. Ses grosses épaules ressemblent aux deux paniers du bât d'un âne. Sa poitrine et ses muscles sont copiés non sur la nature humaine, mais d'après un mauvais sac de melons dressé le long d'un mur. Le dos paraît aussi être la reproduction d'un sac de calebasses. On ignore comment les deux jambes tiennent à ce torse difforme ; on ne sait pas plus s'il s'appuie sur une jambe ou sur l'autre, et on voit encore moins s'il repose sur toutes deux, suivant la méthode observée quelquefois par les maîtres qui possèdent un peu leur métier. On reconnaît facilement que cette statue tombe en avant de plus d'un tiers de brasse, ce qui est la plus grande et la plus impardonnable de toutes les erreurs dont se rendent coupables ces artistes sans valeur qui nous pleuvent par douzaines. Quant aux bras, ils sont tous deux étendus sans aucune grâce, et on n'y découvre pas plus d'art que si tu n'avais jamais contemplé un homme nu et vivant. La jambe droite de l'Hercule et celle du Cacus qui la touche sont agencées de telle façon que, si on les séparait, il ne resterait plus à l'endroit où elles se rencontrent, assez de mollet, non-seulement pour toutes deux, mais encore pour une seule. On dit encore qu'un des pieds de l'Hercule est enterré et que l'autre semble posé sur des charbons ardents. »

J'allais continuer, mais Bandinelli ne put avoir la patience d'entendre l'énumération des défauts de son Cacus : d'abord parce que je disais la vérité, ensuite parce que j'ouvrais les yeux au duc et à notre auditoire, qui, par ses gestes, témoignait de son étonnement et reconnaissait combien je parlais vrai. Baccio m'interrompit donc en s'écriant : — « Ah ! mauvaise langue, et mon dessin ? pourquoi l'oublies-tu ? » — « Celui qui dessine bien, répondis-je, ne peut mal exécuter ; en conséquence je dois croire que ton dessin res-

semble à tes ouvrages. » — Alors mon homme, blessé au vif par les regards et les gestes du duc et des autres assistants, se laissa emporter par son insolence et me cria en tournant vers moi sa face hideuse : — « Ah çà ! tais-toi, vil sodomite ! » — A cette affreuse injure, le duc fronça les sourcils de colère ; les autres serrèrent les lèvres et lui lancèrent des regards indignés. Quant à moi, qui me trouvais si horriblement offensé, je me sentis transporté de fureur ; mais j'eus aussitôt recours au remède et je dis : — « Insensé ! tu sors des bornes. Plût à Dieu que je fusse initié à un art aussi noble, car Jupiter et Ganymède l'ont exercé dans le ciel, et les plus grands empereurs et les plus grands rois le pratiquent sur cette terre. Par malheur, je ne suis qu'un humble et pauvre homme qui ne pourrais ni ne saurais aspirer à une chose si admirable. » — A cette réplique, personne ne fut capable de garder son sérieux ; le duc et tous les assistants poussèrent les éclats de rire les plus bruyants que l'on puisse imaginer. — Sachez pourtant, bons lecteurs, que, si mes paroles étaient plaisantes, mon cœur se brisait de rage en songeant qu'un des plus sales scélérats qui naquirent jamais avait été assez audacieux pour m'adresser une telle insulte devant un si grand prince. Mais sachez aussi qu'il injuria plutôt le duc que moi-même ; car, si je n'avais point été en présence de cet auguste seigneur, je l'aurais fait tomber mort à mes pieds. — Cet impur coquin, décontenancé par les rires des gentilshommes qui ne cessaient pas, entama un nouveau sujet pour mettre fin aux railleries dont on l'accablait. — « Benvenuto, dit-il, prétend que je lui ai promis un bloc de marbre. » — « Comment, m'écriai-je, ne m'as-tu pas fait dire par ton ouvrier Francesco, fils du forgeron Matteo, que, si je voulais travailler le marbre, tu me donnerais un bloc ? Je l'ai accepté : j'exige que tu me le livres. » — « Oh ! oh ! dit-il alors, sois certain que tu ne l'auras jamais. » — Comme je brûlais encore de la rage dont ses injures atroces m'avaient rempli, je fermai l'oreille à la raison, j'oubliai la présence du duc, et je lui dis : — « Je te déclare expressément que, si tu n'envoies

pas le marbre chez moi, tu peux chercher un autre monde: car, coûte que coûte, je te crèverai le ventre dans celui-ci. » — Mais aussitôt, m'étant souvenu que j'étais en présence d'un grand prince, je me tournai humblement vers Son Excellence et je lui dis : — « Signor mio, un fou en produit cent autres. Les extravagances de cet homme m'ont fait oublier ce que je dois à Votre Excellence et à moi-même. Daignez me pardonner. » — Le duc demanda alors au Bandinelli s'il était vrai qu'il m'eût promis un bloc de marbre. Le Bandinelli ayant répondu que c'était vrai, le duc me dit: — « Va à l'œuvre de la cathédrale et prends celui qui te plaira. » — Je répondis que Bandinelli s'était engagé à l'envoyer chez moi. Nous échangeâmes des paroles terribles, et je persistai à ne point vouloir l'accepter à d'autres conditions.

Le lendemain matin on m'apporta un bloc. Je demandai qui me l'envoyait; on me répondit que c'était Bandinelli, et que ce marbre était celui qu'il m'avait promis. Je le fis immédiatement placer dans mon atelier et je commençai à le dégrossir. Je m'occupai aussi du modèle. J'avais une telle envie d'aborder le marbre que je n'avais pas la patience nécessaire pour exécuter un modèle avec le soin que l'art exige. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le marbre sonnait le fêlé sous le ciseau : de sorte que plusieurs fois j'eus regret d'avoir entrepris cet ouvrage. Cependant j'en tirai ce que je pus, c'est-à-dire le groupe d'Apollon et Hyacinthe, qui est encore aujourd'hui inachevé dans mon atelier. Le duc, qui souvent venait chez moi, me dit plus d'une fois : — « Laisse un peu le bronze de côté, que je voie comment tu travailles le marbre. » — Alors je prenais mes outils, et j'attaquais mon bloc résolument. Le duc m'ayant demandé où était mon modèle, je lui répondis : — « Signore, ce marbre est tout brisé; néanmoins j'en ferai quelque chose; car, bien que je n'aie pu me résoudre à terminer un modèle, je continuerai à travailler de mon mieux. »

Le duc me fit alors venir de Rome un bloc de marbre

grec pour restaurer son Ganymède antique qui avait été cause de ma querelle avec le Bandinelli. Quand ce marbre fut arrivé, je pensai que ce serait vraiment dommage de le mettre en morceaux pour rétablir la tête, les bras et les diverses parties qui manquaient au Ganymède. Je me procurai un autre bloc. — Afin d'utiliser le marbre grec, j'exécutai un petit modèle en cire auquel je donnai le nom de Narcisse. Je fus forcé de le représenter dans l'attitude qu'on lui voit aujourd'hui pour éviter deux trous de plus d'un quart de brasse de profondeur et de deux bons doigts de largeur dont le bloc était percé. Pendant nombre d'années, ce marbre avait été exposé à la pluie, de sorte que l'eau en séjournant dans les trous l'avait pénétré au point de le décomposer. C'est ce dont je pus me convaincre lorsqu'eut lieu le grand débordement de l'Arno. L'eau ayant monté dans mon atelier à plus d'une brasse et demie de hauteur et renversé le Narcisse, qui était placé sur un piédestal de bois carré, ma statue se rompit à l'endroit de la poitrine. Je la rajustai et je cachai la fente sous une guirlande de fleurs. Je consacrais à cet ouvrage quelques heures avant le lever du soleil et les jours de fête, afin de ne pas empiéter sur le temps destiné à mon Persée.

Un matin que j'arrangeais des petits ciseaux pour travailler au Narcisse, il me sauta dans l'œil droit une paillette d'acier extrêmement fine. Elle était entrée si avant dans la pupille qu'on ne pouvait par aucun moyen l'en retirer. J'étais persuadé que j'en perdrais l'œil. — Quelques jours après j'envoyai chercher le chirurgien Raffaello de' Pilli. Il me fit coucher sur une table, prit deux pigeonneaux vivants, et à l'aide d'un petit couteau leur ouvrit sous l'aile une veine, de façon que le sang me coulât dans l'œil. Je me sentis aussitôt soulagé. Au bout de deux jours, la paillette d'acier sortit; je me trouvai guéri et avec une meilleure vue qu'auparavant. — La fête de sainte Lucie devant avoir lieu trois jours plus tard, je me mis, pour remercier Dieu de cette bienheureuse guérison, à exécuter avec un écu de France un œil d'or, que je fis présenter à l'autel par une de mes

petites nièces, âgée de dix ans environ, et fille de ma sœur Liperata.

Je restai ensuite longtemps sans vouloir travailler au Narcisse, mais j'avançais toujours mon Persée, malgré les difficultés dont j'ai parlé plus haut, car j'avais résolu de le finir pour quitter Florence.





## CHAPITRE V

(1548 — 1549.)

Tracasseries. — Discussion scientifique. — Préparatifs pour la fonte du Persée. — Accidents. — Fièvre. — Tribulations. — Réussite. — Voyage à Pise.

Après avoir jeté avec succès la Méduse, je travaillai à terminer en cire mon Persée. J'espérais et je me flattais qu'il viendrait aussi bien en bronze que la Méduse. Quand le modèle en cire fut achevé, il parut si beau, que le duc se laissa persuader ou s'imagina lui-même qu'il ne pourrait aussi bien réussir en bronze. — Dans une de ses visites, qui étaient plus fréquentes que d'ordinaire, il me dit : — « Benvenuto, cette figure ne peut être jetée en bronze, les règles de l'art s'y opposent. » — Ces paroles me blessèrent si vivement, que je répliquai : — « Signor, Votre Excellence a très-peu de confiance en moi, et je crois vraiment que cela vient ou de ce qu'elle prête trop l'oreille à ceux qui parlent mal de moi, ou de ce qu'elle ne s'y connaît pas. » — A peine le duc m'eut-il laissé achever ces mots qu'il s'écria : — « Je prétends m'y connaître et je m'y connais très-bien. » — « Oui, lui répondis-je aussitôt, oui, comme un prince, mais non comme un artiste ; car si vous vous y connaissiez, ainsi que vous le prétendez, vous auriez confiance en moi. N'ai-je pas exécuté en bronze le beau buste colossal de Votre Excellence que l'on a envoyé à l'île d'Elbe ? N'ai-je pas restauré le Ganymède, cette belle statue de marbre, qui m'a coûté plus de peine que si je l'eusse sculptée entière-

ment? Enfin, lorsque j'ai jeté en bronze la Méduse qui est devant vos yeux, n'ai-je pas surmonté d'immenses difficultés et opéré ce que personne n'avait encore jamais fait dans cet art diabolique? Voyez, signor mio, j'ai reconstruit mon fourneau d'après une méthode nouvelle; car, sans parler de divers perfectionnements qu'on y remarque, j'y ai pratiqué deux issues pour le bronze, seul procédé qui pût mener à bien cette figure contournée. Sa réussite, à laquelle tous les maîtres de l'art refusaient de croire, n'est donc due qu'à mon habileté. Tenez pour certain, signor mio, que tous les grands et difficiles travaux que j'ai exécutés en France pour ce merveilleux roi François Ier sont tous arrivés à bonne fin, uniquement parce que ce bon prince avait soin de m'encourager en me donnant un riche traitement et en m'accordant tous les ouvriers que je lui demandais, si bien que parfois j'en avais plus de quarante, tous choisis par moi. Voilà pourquoi j'ai fait tant d'ouvrages en si peu de temps. Ainsi donc, signor mio, ayez confiance en moi, accordez-moi ce dont j'ai besoin, et je vous terminerai, j'espère, un ouvrage qui vous plaira. Si, au contraire, Votre Excellence me décourage et ne me fournit point ce qui m'est nécessaire, elle ne saurait attendre de moi ou de tout autre quelque chose de bien. » — Le duc m'écoutait avec impatience : il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quant à moi, pauvre malheureux, j'étais au désespoir en songeant à la magnifique position que j'avais en France. — Tout à coup le duc s'écria : — « Or çà, Benvenuto, dis-moi un peu comment pourra jamais réussir à la fonte cette belle tête de Méduse que Persée tient dans sa main et qui est si élevée ! » — « Si Votre Excellence, répliquai-je aussitôt, s'y connaissait comme elle le prétend, elle ne craindrait rien pour cette tête, mais s'inquièterait bien plutôt de ce pied droit, qui est là, en bas. » — A ces mots, le duc, presque en colère, se tourna vers les seigneurs qui l'accompagnaient et leur dit : — « En vérité, je crois que ce Benvenuto se plaît à tout contredire insolemment. » — Puis il ajouta, en se tournant vers moi avec un air de dérision qu'imitèrent

tous les gens de sa suite : — « Allons, je veux avoir assez de patience pour écouter les raisons que tu imagineras de me donner à l'appui de ce que tu avances. » — « Je vous donnerai une si bonne raison, lui répliquai-je alors, que la conviction entrera dans l'esprit de Votre Excellence. Sachez, signor, que le feu tend naturellement à s'élever, c'est pourquoi je vous promets que cette tête de Méduse viendra parfaitement. Maintenant, comme il est contre la nature du feu de descendre, et qu'il faut ici le forcer par des moyens artificiels à aller à six brasses de profondeur, j'affirme à Votre Excellence qu'il est impossible que ce pied réussisse ; mais il me sera facile de le refaire. » — « Pourquoi, reprit le duc, ne t'es-tu pas arrangé de façon que ce pied vînt aussi bien que la tête ? » — « Il aurait fallu, répondis-je, construire un fourneau beaucoup plus grand, où j'eusse placé un canal de la grosseur de ma jambe. Le métal en fusion aurait été alors forcément entraîné par sa pesanteur, ce qui ne peut avoir lieu dans le canal qui, pour arriver aux pieds, parcourt un espace de six brasses, attendu qu'il n'a pas plus de deux doigts de largeur. Peu importe, cependant, car tout se réparera aisément. Enfin, quand mon moule sera plus d'à-moitié plein, j'espère qu'en vertu des propriétés ascendantes du feu, la tête du Persée et celle de la Méduse réussiront parfaitement, soyez-en très-certain. » — Lorsque j'eus exposé ces excellentes raisons, et beaucoup d'autres que, pour être bref, je passe sous silence, le duc partit en secouant la tête.

Je m'armai de courage, et je chassai les idées qui à chaque instant m'assaillaient et me faisaient amèrement repentir d'avoir quitté la France. Je n'étais cependant venu à Florence, ma douce patrie, que pour secourir mes six petites nièces ; mais je voyais bien que cette bonne action allait être la source d'une foule de maux. Néanmoins, je me flattais qu'aussitôt que j'aurais achevé mon Persée, tous mes tourments se convertiraient en joie et me vaudraient une glorieuse récompense. Ainsi, animé d'une nouvelle ardeur, je rassemblai mes forces, et, avec le peu d'argent qui restait

dans ma bourse, j'achetai quelques piles de bois de pin de la forêt de Serristori, près de Monte-Lupo. En les attendant, je couvrais mon Persée avec des terres que j'avais préparées plusieurs mois à l'avance, afin qu'elles fussent convenablement à point. Dès que j'eus achevé ma chape de terre (chape est le terme technique), que je l'eus soigneusement garnie d'une bonne armature de fer, je commençai, à l'aide d'un petit feu, à la dépouiller de la cire qui sortait par une foule d'évents; car, plus il y en a, mieux s'emplit le moule. Après avoir extrait la cire, je construisis autour de mon Persée, c'est-à-dire autour du moule, un fourneau à capsules, en briques, disposées les unes sur les autres de manière à laisser entre elles une foule d'espaces vides, propres à faciliter la circulation du feu ; puis, durant deux jours et deux nuits, je le chauffai continuellement jusqu'à ce que toute la cire fût sortie et le moule parfaitement cuit. Alors je commençai à creuser une fosse pour y enterrer mon moule, suivant les règles de l'art. Quand ma fosse fut prête, je pris mon moule, et, à l'aide de cabestans et de solides cordages, je le redressai avec soin et le suspendis à une brasse au-dessus du plan de mon fourneau, en le dirigeant de façon qu'il gravitât précisément vers le centre de la fosse. Je le fis alors descendre tout doucement au fond du fourneau, où on le déposa avec toutes les précautions imaginables. Dès que j'eus accompli ce beau travail, je le rechaussai avec la terre que j'avais enlevée de la fosse, et, à mesure qu'elle s'amoncelait, j'y plaçais, en guise d'évents, de ces petits tuyaux de terre cuite dont on se sert pour les éviers et autres choses de même nature. Lorsque je vis que j'avais bien consolidé le moule, que ce mode de le chausser, en y mettant ces tuyaux bien à leur place, était excellent, et que je pouvais me fier à mes ouvriers, qui comprenaient parfaitement ma méthode, si différente de celle des autres maîtres, je tournai mes pensées vers mon fourneau. Je l'avais fait emplir d'un nombre considérable de lingots de cuivre et de bronze, amoncelés les uns sur les autres, suivant les règles de l'art, c'est-à-dire en ayant soin de ménager entre eux un passage

aux flammes, afin que le métal s'échauffât et se liquéfiât plus promptement. Alors, j'ordonnai résolument à mes ouvriers d'allumer le fourneau et d'y jeter des bûches de pin. Grâce à la résine qui découlait de ce bois et à l'admirable construction de mon fourneau, le feu fonctionnait si vigoureusement que je fus forcé de porter secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui me fatiguait à un point intolérable; cependant je redoublai d'efforts. Pour combler la mesure, le feu prit à l'atelier et nous donna lieu de craindre que le toit ne s'abîmât sur nous. En outre, il me venait du côté du jardin un si grand vent et une pluie si furieuse, que mon fourneau se refroidissait. Après avoir lutté, pendant quelques heures, contre ces déplorables accidents, je me harassai tellement, que, malgré la vigueur de ma constitution, je ne pus y résister. Une fièvre éphémère, la plus violente que j'aie jamais ressentie, s'empara de moi. Je fus donc forcé d'aller me jeter sur mon lit. — Au moment où je fus contraint de prendre ce parti désolant, je me tournai vers mes auxiliaires qui étaient au nombre de plus de dix, en comptant les maîtres fondeurs, les manœuvres et les ouvriers attachés à ma boutique, je me recommandai à eux tous; puis je m'adressai à un certain Bernardino Manellini de Mugello, qui depuis plusieurs années était chez moi, et je lui dis : — « Mon cher Bernardino, suis ponctuellement le plan que je t'ai expliqué, et va aussi vite que possible, car le métal sera bientôt à point. Tu ne peux te tromper, ces braves gens feront promptement les canaux. Avec ces deux pierriers, vous frapperez les tampons du fourneau, et je suis certain que mon moule s'emplira très-bien. Quant à moi, je me trouve plus malade que je ne l'ai jamais été depuis le jour où je suis né, et, en vérité, je crois qu'avant peu d'heures je ne serai plus de ce monde. » — Là-dessus je les quittai, le cœur bien triste, et j'allai me coucher.

Dès que je fus au lit, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tous ceux qui étaient dans mon atelier, et je leur disais : — « Hélas! demain matin je ne

serai plus en vie! » — Elles cherchèrent à m'encourager, en m'assurant que ce grand mal étant venu par trop de fatigue, il ne tarderait pas à se dissiper. La fièvre alla toujours en augmentant de violence durant deux heures consécutives, pendant lesquelles je ne cessais de répéter que je me sentais mourir. — Ma servante, qui gouvernait toute la maison et qui se nommait Mona Fiore da Castel del Rio, la femme la plus vaillante et la plus dévouée qui ait jamais existé, me prodiguait les soins les plus empressés et ne cessait de me crier que j'étais fou de me décourager ainsi. Cependant mes souffrances et mon accablement brisaient son brave cœur, et elle ne pouvait empêcher que ses yeux ne laissassent tomber des larmes qu'elle essayait de me cacher.

Tandis que j'étais en proie à ces affreuses tribulations, je vis entrer dans ma chambre un homme tortu comme un S majuscule, qui se mit à me dire d'une voix aussi piteuse et aussi lamentable que celle des gens qui annoncent aux condamnés leur dernière heure : — « Hélas! Benvenuto, votre travail est perdu, et il n'y a plus de remède au monde ! » — Aux paroles de ce malheureux, je poussai un si terrible cri, qu'on l'aurait entendu du septième ciel. Je me jetai à bas du lit, je pris mes habits et commençai à me vêtir en distribuant une grêle de coups de pied et de coups de poing à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux qui venaient pour m'aider. — « Ah ! traîtres ! ah ! envieux! leur criais-je en me lamentant, c'est une trahison préméditée ; mais je jure Dieu que je saurai à quoi m'en tenir et qu'avant de mourir je prouverai qui je suis, et de telle façon, que plus d'un en sera épouvanté. »

Lorsque j'eus achevé de m'habiller, je me rendis, l'esprit bouleversé, dans mon atelier, où je trouvai stupéfaits et comme abrutis tous ces gens que j'avais laissés si joyeux et si pleins de courage. — « Or çà, leur criai-je, écoutez-moi, et, puisque vous n'avez pas su ou voulu suivre les instructions que je vous avais données, obéissez-moi, maintenant que me voilà pour présider à mon œuvre. Que pas un ne raisonne, car, dans de telles circonstances, il faut des bras

et non des conseils. » — Un certain maestro Alessandro Lastricati me répondit : — « Voyez, Benvenuto, vous voulez aborder une entreprise contre toutes les règles de l'art et dont la réussite est impossible. » — A ces mots, je me retournai vers lui avec tant de fureur et avec un air qui indiquait si bien que j'étais résolu à faire un mauvais coup qu'Alessandro et tous les autres s'écrièrent à la fois : — « Là ! là ! commandez ; nous obéirons à tous vos ordres tant qu'il nous restera un souffle de vie. » — Je crois qu'ils me dirent ces bonnes paroles parce qu'ils pensaient que j'allais bientôt tomber mort.

Je courus sur-le-champ à mon fourneau, et je vis que le métal s'était tout coagulé et, pour me servir d'un terme de fonderie, avait formé un gâteau. — J'envoyai deux manœuvres chercher en face, dans la maison du boucher Capretta, une pile de bois de jeunes chênes qui étaient sciés depuis plus d'un an et que madonna Ginevra, femme dudit Capretta, m'avait offerts. Aussitôt que les premières brassées m'eurent été apportées, j'en remplis la fournaise. — Comme le chêne produit un feu plus violent que toute autre espèce de bois (on emploie le peuplier et le pin pour couler l'artillerie, qui réclame une chaleur plus douce), il arriva que mon gâteau commença à se liquéfier et à étinceler dès qu'il eut commencé à sentir ce feu infernal. — En même temps je fis ouvrir les canaux et j'envoyai sur le toit quelques-uns de mes gens pour éteindre le feu que les flammes du fourneau y avaient allumé de plus belle. Du côté du jardin j'avais fait placer des planches et tendre des tapis et des toiles qui me garantissaient de la pluie. — J'eus bientôt remédié à tous ces accidents. — De ma plus grosse voix je criais à mes hommes : — « Apportez-moi ceci, ôtez-moi cela ; » — et toute cette brigade, voyant que le gâteau commençait à se liquéfier, m'obéissait de si bon cœur que chaque ouvrier faisait la besogne de trois. — Alors je fis prendre un demi-pain d'étain qui pesait environ soixante livres, et je le jetai dans le fourneau sur le gâteau, qui, grâce au chêne qui le chauffait en dessous et aux leviers

avec lesquels nous l'attaquions en dessus, ne tarda pas à devenir liquide. Quand je vis que, contre l'attente de tous ces ignorants, j'avais ressuscité un mort, je repris tant de force qu'il me semblait n'avoir plus ni fièvre ni crainte de la mort. — Tout à coup une détonation frappa nos oreilles, et une flamme semblable à un éclair brilla à nos yeux. Une indicible terreur s'empara de chacun et de moi plus que des autres. Dès que ce fracas fut passé et cette clarté éteinte, nous nous regardâmes les uns les autres. Bientôt nous nous aperçûmes que le couvercle de la fournaise avait éclaté et que le bronze débordait. J'ordonnai d'ouvrir de suite la bouche de mon moule et en même temps de frapper sur les deux tampons.

Ayant remarqué que le métal ne courait pas avec la rapidité qui lui est habituelle, je pensai qu'il fallait peut-être attribuer sa lenteur à ce que la violence du feu auquel je l'avais soumis avait consumé l'alliage. Je fis alors prendre tous mes plats, mes écuelles et mes assiettes d'étain, qui étaient au nombre d'environ deux cents ; j'en mis une partie dans mes canaux et je jetai l'autre dans le fourneau. Mes ouvriers, voyant que le bronze était devenu parfaitement liquide et que le moule s'emplissait, m'aidaient et m'obéissaient avec autant de joie que de courage. — Tout en leur commandant tantôt une chose, tantôt une autre, je disais : — « Béni sois-tu, ô mon Dieu ! qui par ta toute-puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glorieusement au ciel ! » — A l'instant mon moule s'emplit. Je tombai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme. — Puis, ayant aperçu un plat de salade qui était là sur un mauvais petit banc, j'en mangeai de grand appétit et je bus avec tous mes hommes. Ensuite, comme il était deux heures avant le jour, j'allai joyeux et bien mieux portant me fourrer dans mon lit, où je me reposai aussi tranquillement que si je n'eusse jamais été le moins du monde indisposé. — Pendant ce temps, ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un petit chapon bien gras ; de sorte que, quand je me levai vers l'heure du dîner, elle

accourut gaiement près de moi en me disant : — « Est-ce donc là cet homme qui se sentait mourir ? En vérité, je crois que ces coups de poing et ces coups de pied que, dans votre fureur diabolique, vous nous avez administrés la nuit passée, auront épouvanté la fièvre, qui se sera enfuie de peur d'en recevoir autant. » — Tous mes braves gens, qui étaient remis de leur frayeur et de leurs fatigues, coururent alors acheter, en remplacement de ma vaisselle d'étain, des plats et des assiettes de terre dans lesquels nous dînâmes joyeusement. Je ne me souviens pas d'avoir de ma vie mangé avec plus d'appétit et de gaieté.

Après le dîner, tous ceux qui m'avaient aidé vinrent me trouver. Ils se félicitaient et remerciaient Dieu de ce qui était arrivé. Ils disaient qu'ils avaient appris et vu faire des choses que tous les autres maîtres tenaient pour impossibles. De mon côté, je n'étais pas sans être un peu fier de l'habileté que j'avais déployée. Enfin, je mis la main à la poche et je payai et contentai tout mon monde.

Mon mortel ennemi, le maudit messer Pier Francesco Riccio, le majordome du duc, avait le plus vif désir de savoir comment l'affaire s'était passée. Les deux traîtres que je soupçonnais d'avoir amené mon métal à l'état de gâteau lui dirent que je n'étais pas un homme, mais plutôt le grand diable en personne, attendu que j'avais obtenu des résultats que l'art seul ne pouvait produire, et que j'avais accompli une foule de choses trop difficiles pour un simple démon. Comme ils avaient beaucoup amplifié ce qui était arrivé, sans doute afin de s'excuser de leur insuccès, le majordome, en écrivant au duc, qui était alors à Pise, se jeta de son côté dans des exagérations encore plus terribles et plus merveilleuses.

Après avoir laissé refroidir le bronze pendant deux jours, je commençai à le découvrir peu à peu. Je trouvai d'abord que la tête de la Méduse était parfaitement venue, grâce aux évents, et, comme je l'avais annoncé au duc, parce que

le feu de sa nature tend à s'élever. En continuant de fouiller, je rencontrai l'autre tête, c'est-à-dire celle du Persée, qui était également réussie : j'en fus beaucoup plus étonné ; car, on le sait, elle est infiniment plus basse que celle de la Méduse. La bouche du moule s'ouvrait sur la tête et les épaules du Persée. Par un bonheur inouï, le bronze qui était dans mon fourneau se trouva exactement suffisant pour terminer la tête : chose surprenante ! il n'en resta pas un grain dans les canaux, et rien ne manqua à la mesure qui m'était nécessaire. Cela me parut un véritable miracle opéré par Dieu. Je poursuivis mon exhumation avec le même succès. Tout se présentait aussi heureusement. Lorsque j'arrivai au pied de la jambe droite qui pose à terre, je m'aperçus que le talon était venu, puisqu'il était entier. J'en fus très-content d'un côté, mais d'un autre côté j'en fus contrarié, parce que j'avais dit au duc que le pied ne pourrait réussir. En finissant de le découvrir, je vis qu'il manquait non-seulement les doigts, mais encore près de la moitié du pied. Bien que cet accident dût me donner un peu plus de travail, j'en fus enchanté, car il devait prouver au duc que je savais mon métier. Du reste, si le métal avait formé une plus grande partie du pied que je ne l'avais cru, cela tenait simplement à ce que le bronze avait été chauffé plus que les règles ne le prescrivent et à ces plats d'étain que j'y avais mêlés pour le liquéfier, procédé qu'aucun maître n'a jamais employé.

Dès que je vis mon œuvre si bien venue, j'allai à Pise trouver le duc et la duchesse, qui me firent l'accueil le plus aimable que l'on puisse imaginer. Bien que le majordome ne leur eût rien laissé ignorer, la chose leur parut encore plus étonnante quand ils me l'entendirent raconter. Enfin, lorsque je me mis à parler de ce pied qui n'avait pas réussi comme je l'avais annoncé, le duc fut émerveillé et répéta à la duchesse ce que je lui avais dit à ce sujet. — Leurs Seigneuries se montrèrent alors si favorablement disposées à mon égard, que je priai le duc de me permettre d'aller jusqu'à Rome. Il y consentit gracieusement en m'en-

joignant de revenir au plus vite pour terminer son Persée ; de plus, il me donna des lettres de recommandation pour Averardo Serristori, son ambassadeur. — Cela se passait dans les premières années du pontificat de Jules de Monti.





# LIVRE HUITIÈME

## CHAPITRE PREMIER

(1552.)

Le buste de Bindo Altoviti. — Lettre du Buonarroti. — Arrivée à Rome. — Placement d'argent. — Entrevue de Cellini et de Michel-Ange. — Urbino. — Retour à Florence. — Affaire du collier de perles. — Le courtier Bernardino. — Ce qu'on gagne à être honnête homme.

Avant de partir, je recommandai à mes ouvriers d'avoir bien soin de procéder suivant le mode que je leur avais indiqué. — Voici pourquoi j'entrepris ce voyage. — J'avais fait en bronze, et grand comme nature, le buste de Bindo, fils d'Antonio Altoviti, et je le lui avais envoyé à Rome. Bindo avait placé ce buste dans un cabinet splendidement orné d'antiquités et d'une foule d'autres objets précieux, mais nullement disposé pour recevoir des sculptures, et encore moins des peintures, car les fenêtres se trouvaient au-dessous de ces chefs-d'œuvre, de sorte que, la lumière leur arrivant d'en bas, ils ne pouvaient se voir à leur avantage, comme cela aurait eu lieu, s'ils eussent été bien éclairés.

Un jour, Michel-Ange Buonarroti étant venu à passer au moment où Bindo se tenait sur le pas de sa porte, celui-ci le pria de vouloir bien entrer chez lui pour voir son cabinet. Michel-Ange, y ayant consenti, s'écria en pénétrant dans le cabinet : — « Quel est le maître qui vous a fait ce magnifique portrait ? Cette tête me plaît autant et même plus que ces antiques, qui, pourtant, sont d'une rare beauté. Si ces fenêtres, au lieu d'être en bas, se trouvaient en haut, tout cela y gagnerait infiniment, et votre buste se montrerait à son honneur au milieu de tant de chefs-d'œuvre. » — Dès que Michel-Ange eut pris congé de Bindo, il m'écrivit une lettre fort gracieuse, qui était ainsi conçue : — « Benvenuto mio, depuis nombre d'années je vous connais pour le plus grand orfèvre qui ait jamais existé : maintenant je sais que vous êtes un sculpteur non moins habile. Apprenez que messer Bindo Altoviti m'a montré son buste en bronze, et m'a dit qu'il était de votre main. Il m'a fait un plaisir extrême ; mais je suis désolé qu'il soit sous un mauvais jour ; car, s'il était éclairé comme il faut, il paraîtrait aussi beau qu'il l'est en effet. » — Cette lettre était remplie des expressions les plus affectueuses et les plus honorables pour moi. Avant de partir pour Rome, je la montrai au duc qui, après l'avoir lue avec beaucoup d'intérêt, me dit : — « Benvenuto, retiens-le, et si tu peux le déterminer à revenir à Florence, je le ferai sénateur. » — J'écrivis donc à Michel-Ange dans les termes les plus flatteurs, et je lui promis de la part du duc cent fois plus que je n'y avais été autorisé. Mais, pour n'être pas ensuite désavoué, avant de cacheter mon épître, je la présentai au duc en lui disant : — « Signor, peut-être ai-je trop promis. » — « Non, me répondit-il, c'est encore au-dessous de ce qu'il mérite, et je lui donnerai davantage. » — Michel-Ange laissa cette lettre sans réponse, ce qui irrita vivement le duc.

A mon arrivée à Rome, j'allai loger chez Bindo Altoviti. Il me dit de suite qu'il avait montré son buste en bronze à Michel-Ange qui l'avait beaucoup admiré : nous en cau-

sâmes fort au long. — Bindo me devait douze cents écus d'or qu'il avait prêtés en son nom au duc avec environ quatre mille écus de son argent : il m'en payait l'intérêt. Cette affaire fut cause que je fis son buste. Quand il en eut vu le modèle en cire, il chargea le notaire Giuliano Paccalli, qui demeurait chez lui, de me remettre cinquante écus d'or. Je ne voulus pas les prendre, et je les lui renvoyai par messer Giuliano. Plus tard, je dis à Bindo lui-même : — « Il me suffit que vous fassiez valoir mon argent et qu'il me rapporte quelque chose. » — Mais, quand nous en vînmes au règlement de nos comptes, je ne tardai pas à m'apercevoir de ses mauvaises intentions à mon égard ; car, au lieu de me traiter avec amitié comme auparavant, il me témoigna beaucoup de froideur, et, bien que je logeasse chez lui, me montra constamment une mine renfrognée. Cependant nous terminâmes notre affaire en peu de mots. Je perdis la main-d'œuvre de son buste ainsi que le bronze, et il fut convenu qu'il garderait mon argent en m'en payant l'intérêt pendant toute ma vie, à raison de quinze pour cent.

Une des premières choses que je fis en arrivant à Rome fut d'aller baiser les pieds du pape. Pendant que je causais avec Sa Sainteté, survint messer Averardo Serristori, ambassadeur de notre duc. Ma conversation avec le pape avait pris une telle tournure, qu'il m'aurait été facile, je crois, de m'entendre avec lui pour entrer à son service. Dégoûté de Florence par les cruelles vexations que j'y avais éprouvées, je me serais avec plaisir fixé de nouveau à Rome, mais je m'aperçus que l'ambassadeur avait déjà manœuvré de façon à empêcher que cela n'eût lieu.

Je me rendis chez Michel-Ange et je lui répétai tout ce que je lui avais écrit de Florence de la part du duc. Il me répondit qu'il travaillait à la construction de Saint-Pierre, et qu'en conséquence il ne pouvait partir. Je lui répliquai que, puisqu'il avait arrêté le plan de cet édifice, il n'avait qu'à le laisser à son Urbino, qui exécuterait ponctuellement tous ses ordres. En même temps je lui fis mille promesses au nom du duc. Il me regarda alors fixement, et me dit avec

un malin sourire : — « Et vous, êtes-vous content de lui ? » — J'eus beau lui assurer que j'étais très-content et parfaitement traité, il me témoigna qu'il connaissait la plus grande partie de mes déboires. Sa réponse fut donc qu'il lui serait difficile de partir. Je lui remontrai qu'il agirait sagement en retournant dans sa patrie, qui était gouvernée par le prince le plus juste du monde et le plus ardent protecteur de l'art. Ainsi que je l'ai noté plus haut, Michel-Ange avait un élève, natif d'Urbin, qui depuis nombre d'années remplissait près de lui plutôt le rôle d'un valet et d'une servante que celui d'auxiliaire dans ses travaux, car il était resté sans rien apprendre. Lorsque, par une foule de bonnes raisons, j'eus réduit Michel-Ange à ne plus savoir que dire, il se tourna vers son Urbino en ayant l'air de lui demander son avis. Aussitôt cet homme s'écria d'un ton rustique, en enflant sa voix : — « Je ne me séparerai jamais de mon cher messer Michel-Ange, jusqu'à ce qu'il me laisse sa peau ou que je lui laisse la mienne. » — A cette stupide réponse, je ne pus m'empêcher de rire, et, sans dire adieu, je me retirai en haussant les épaules.

Après la mauvaise réussite de mon affaire avec Bindo Altoviti, qui me força de perdre mon bronze et de lui laisser mon argent en viager, je sus à quoi m'en tenir sur la bonne foi des marchands, et je regagnai Florence fort mécontent. — Je me rendis de suite au palais pour voir le duc, mais il était à Castello, près de Ponte-a-Rifredi. — Je rencontrai au palais le majordome messer Pierfrancesco Ricci. Au moment où je m'approchai de lui pour lui faire les politesses d'usage, il s'écria du ton de la plus profonde surprise : — « Comment, te voilà de retour ? » — Puis, sans sortir de sa stupéfaction, il me dit en se frappant les mains l'une contre l'autre : — « Le duc est à Castello ! » — Et là-dessus il me tourna les épaules et partit. — Ne pouvant savoir ni imaginer ce que signifiait la conduite de cet animal, je courus sur-le-champ à Castello. J'entrai dans le jardin : le duc y était, je le reconnus de loin. Dès qu'il m'aperçut, il fit un geste de surprise et me dit de me retirer.

Moi, qui me flattais que Son Excellence me verrait avec plus de plaisir qu'auparavant, je fus vivement blessé de ces bizarres procédés. — Je retournai très-chagrin à Florence, où je m'occupai sans relâche à terminer ma statue. — Dans l'impossibilité où j'étais d'assigner une cause à cette étrange réception, je me mis à observer la manière dont m'accueillaient le signor Sforza et les autres intimes du duc. Je ne pus même m'empêcher de demander au signor Sforza ce que tout cela voulait dire. Il se contenta de me répondre en souriant : — « Benvenuto, appliquez-vous à être honnête homme et ne vous inquiétez de rien. » — Peu de jours après, on me fournit l'occasion de parler au duc. Il m'adressa quelques compliments assez louches, puis me questionna sur ce qui se faisait à Rome. Je soutins la conversation de mon mieux, et je lui parlai du buste de Bindo Altoviti et de ce qui s'en était suivi. M'étant aperçu qu'il m'écoutait avec beaucoup d'attention, je lui contai également tout ce qui s'était passé entre Michel-Ange et moi. Il en éprouva quelque dépit, mais il rit à gorge déployée lorsque je lui rapportai les paroles d'Urbino: — « Tant pis pour Michel-Ange ! » — s'écria-t-il ensuite. Là-dessus je le quittai.

A coup sûr, le majordome Pierfrancesco m'avait secrètement desservi auprès du duc ; mais ses menées n'obtinrent point de succès, car Dieu, qui aime la vérité, me protégea comme il l'a fait jusqu'à ce jour dans tous les dangers que j'ai courus. J'espère qu'il continuera de me prêter son appui jusqu'à la fin de ma vie agitée. Appuyé sur lui, je marche courageusement en avant, sans me laisser épouvanter par la fureur du destin ou de ma cruelle étoile ; mon unique souci est de me maintenir en grâce auprès de Dieu.

Maintenant, bon lecteur, écoute le récit d'un terrible événement. Je mettais tout le soin et toute la célérité possibles à terminer ma statue. — Le soir, j'allais dans le garde-meuble du duc aider les orfèvres que Son Excellence employait, car la plupart de leurs ouvrages s'exécutaient

d'après mes dessins. Je m'y rendais quelquefois dans la journée, car j'avais remarqué que le duc prenait beaucoup de plaisir à voir travailler les ouvriers et à converser avec moi. Un jour entre autres, le duc y vint suivant son habitude, et cette fois-là d'autant plus volontiers qu'il avait appris que je m'y trouvais. Dès qu'il fut arrivé, il se mit à me parler d'une foule de choses intéressantes. De mon côté, je sus si bien animer la conversation, qu'il se montra d'une gaieté que je ne lui avais encore jamais soupçonnée. Sur ces entrefaites, un de ses secrétaires entra et lui parla à l'oreille, probablement de quelque affaire fort importante, car Son Excellence se leva sur-le-champ et passa avec lui dans une autre salle. — Un instant auparavant, la duchesse avait envoyé voir ce que faisait Son Excellence. Le page lui apprit que le duc causait et riait avec moi, et qu'il était de la meilleure humeur du monde. Elle accourut aussitôt dans le garde-meuble, mais elle n'y trouva plus le duc. Elle s'assit alors près de nous, nous regarda travailler pendant quelque temps, puis se tourna gracieusement vers moi et me montra un collier de grosses perles, vraiment très-rares, en me demandant ce que j'en pensais. Je lui dis qu'il était fort beau. — « Je veux, reprit-elle, que le duc me l'achète : ainsi, Benvenuto mio, vante-le-lui autant que possible. » — A ces mots, je voulus être franc, et je dis à la duchesse avec tout le respect imaginable : — « Signora mia, je croyais qu'il appartenait à Votre Excellence. Maintenant que je sais qu'il en est autrement, je suis forcé de vous révéler de ces choses que les lois de la bienséance m'avaient commandé de vous taire. Je dirai donc que l'expérience que m'a donnée ma profession me montre dans ces perles de si nombreux défauts, que je ne conseillerai jamais à Votre Excellence de les acheter. » — « Le marchand, répliqua-t-elle, me le cède pour six mille écus ; elles en vaudraient plus de douze mille, si elles n'avaient point ces petits défauts. » — « Quand même ce collier serait parfait, lui répondis-je, je n'engagerais jamais personne à le payer cinq mille écus ; car les perles ne sont pas des pierres fines; ces perles ne

sont que des os de poisson qui s'usent au bout d'un certain temps. Les diamants, les rubis, les émeraudes et les saphirs au contraire ne vieillissent jamais, voilà les quatre véritables pierres fines. C'est là ce qu'il faut acheter. » — La duchesse me dit alors, non sans quelque dépit : — « J'ai envie de ces perles, et je te prie de les porter au duc et de les lui vanter autant que tu pourras, et, s'il est nécessaire que tu fasses quelques petits mensonges, ne les épargne pas pour me rendre service, tu t'en trouveras bien. » — J'ai toujours eu la vérité en amour et le mensonge en haine, mais force me fut d'accepter cette mission pour ne point perdre les bonnes grâces d'une si grande princesse. — Je pris donc ces maudites perles, bien à contre-cœur, et j'entrai dans la salle où le duc s'était retiré. Dès qu'il m'aperçut, il me dit : — « Quel sujet t'amène ici, Benvenuto? » — « Signor, répondis-je en lui présentant les perles, je viens vous montrer un magnifique collier vraiment digne de Votre Excellence. Je ne crois pas qu'on puisse jamais rassembler quatre-vingts perles qui produisent plus d'effet; ainsi, achetez-les, signor, car elles sont admirables. » — « Je n'en veux pas, s'écria le duc aussitôt, elles sont loin d'être aussi belles que tu le prétends; je les ai vues, elles ne me plaisent pas. » — « Pardonnez-moi, signor, repris-je alors ; ces perles surpassent toutes celles qui furent jamais employées à former un collier. » — La duchesse s'était levée et placée derrière une porte d'où elle entendait tout ce que je disais. — Lorsque j'eus insisté mille fois plus que je ne l'indique ici, le duc me dit avec douceur : — « Benvenuto, je sais que tu es un excellent connaisseur; si ces perles étaient aussi rares que tu l'affirmes, je n'hésiterais pas à les acheter pour plaire à la duchesse, et en outre parce que j'en ai besoin pour mes fils et mes filles. » — Comme j'avais tant fait que de commencer à débiter ce mensonge, je m'engageai dans cette voie avec encore plus d'audace, en ayant soin de donner à mes assertions le plus de vraisemblance possible, afin que le duc y ajoutât foi et dans l'espoir que la duchesse me protégerait en temps et lieu. Elle m'avait averti que j'aurais

deux cents ducats si le marché se concluait; mais j'étais résolu à ne pas accepter un sou, pour ne point autoriser le duc à penser que j'avais agi par cupidité. — « Je sais que tu t'y connais parfaitement, me répéta-t-il du ton le plus affable ; il faut donc que tu me dises la vérité, si tu es honnête homme, ainsi que je l'ai toujours pensé. » — A ces mots je rougis et mes yeux s'humectèrent de larmes. — « Signor mio, m'écriai-je, si je dis la vérité à Votre Excellence, la duchesse me vouera une haine mortelle, et je serai forcé de quitter Florence et d'abandonner mon Persée que j'ai promis à cette noble école. Mes ennemis ne manqueront pas de me bafouer. Je me recommande donc à Votre Excellence. » — Le duc ayant alors reconnu que j'avais été contraint de parler comme je l'avais fait, me répondit : — « Si tu as confiance en moi, ne crains rien au monde. » — « Hélas! signor mio, lui répliquai-je, comment sera-t-il possible que la duchesse ne le sache point? » — Aussitôt le duc me dit en levant solennellement la main : « Tu peux compter que le secret sera aussi bien gardé que s'il était renfermé dans une cassette de diamant. » — Fort de cette promesse, je lui confessai de suite tout ce que je pensais de ces perles, et je lui déclarai qu'elles ne valaient guère plus de deux mille écus. La duchesse, ne nous entendant plus parler, car nous avions baissé la voix autant que possible, entra en disant : — « Signor mio, je supplie Votre Excellence de m'acheter ce collier, j'en ai la plus grande envie, et votre Benvenuto m'a assuré qu'il n'en avait jamais vu de plus beau. » — « Je ne veux pas l'acheter, » répondit le duc. — « Et pourquoi Votre Excellence se refuse-t-elle à me faire ce plaisir? » — « Parce qu'il ne me convient pas de jeter l'argent au vent. » — « Comment, jeter l'argent au vent! reprit la duchesse; mais votre Benvenuto, en qui vous avez à bon droit tant de confiance, m'a dit qu'il était de trois mille écus trop bon marché. » — « Signora, répliqua le duc, mon Benvenuto m'a dit à moi que, si je l'achetais, ce serait autant d'argent perdu. En effet, ces perles ne sont ni rondes ni pareilles, il y en a

même beaucoup de vieilles; pour vous en convaincre, voyez celle-ci, voyez celle-là, regardez cette autre. Bref, ce n'est pas ce qu'il me faut. » — A ces mots, la duchesse me lança un regard terrible et se retira en me faisant avec la tête un geste menaçant.

Je fus grandement tenté de m'en aller à la grâce de Dieu et de quitter l'Italie; mais, comme mon Persée était presque terminé, je ne voulus pas m'exposer à le perdre. — Que l'on juge de la cruelle position où je me trouvais ! Le duc avait ordonné devant moi à ses huissiers de me laisser toujours pénétrer jusqu'à lui dans ses appartements; et, d'un autre côté, la duchesse leur avait enjoint de me renvoyer chaque fois que je me présenterais au palais. Aussi, dès que j'arrivais, ils quittaient les portes confiées à leur garde et m'éconduisaient en tâchant que le duc ne s'aperçût de rien; car, lorsqu'il me voyait avant ces misérables, il m'appelait ou me faisait signe d'entrer.

La duchesse envoya chercher le courtier Bernardone. Bien qu'elle se fût plainte énergiquement à moi-même de la bassesse et de la scélératesse de cet homme, elle lui recommanda de mener à fin l'affaire des perles. — « Fiez-vous à moi, signora mia, » — lui dit ce ribaud, et il se rendit chez le duc avec le collier en main. Dès que le duc le vit, il lui enjoignit de se retirer. Alors ce mauvais drôle, avec sa vilaine voix, qui sortait de son gros nez d'âne, se mit à dire : — « Ah! signor mio, achetez ce collier pour cette pauvre signora qui en meurt d'envie. » — Il ajouta une foule de sots propos et finit par fatiguer le duc qui lui dit : — « Allons, va-t'en, ou bien fais le bouffi. » — L'infâme gredin n'eut garde d'hésiter, car il savait que si, en se gonflant les joues et en chantant *La Bella Franceschina*, il pouvait déterminer le duc à conclure le marché, il y gagnerait les bonnes grâces de la duchesse et en outre un courtage de quelques centaines d'écus. Il se gonfla donc les joues, et le duc lui appliqua sur son vilain moufle quelques bons soufflets un peu plus rudes que de coutume, afin qu'il décampât. Ces vigoureuses gourmades rendirent écarlates

les grosses joues de Bernardone et lui tirèrent les larmes des yeux, mais cela ne l'empêcha pas de s'écrier : — « Vous le voyez, signor ! votre fidèle serviteur ne recule devant rien, et s'estime heureux de tout souffrir, pourvu que cette pauvre duchesse soit contente. » — Alors le duc, pour se débarrasser de ce gueux fieffé ou pour le récompenser de ses soufflets, ou par amour de la duchesse, à laquelle il chercha toujours à complaire, lui dit : — « Que le diable t'emporte ! va-t'en et achète le collier; je consens à tout ce que désire la duchesse. » — La mauvaise fortune s'acharna-t-elle jamais avec plus de rage à persécuter un pauvre homme ? Favorisa-t-elle jamais d'une manière plus honteuse un infâme misérable ? — Je perdis les bonnes grâces de la duchesse, qui contribua grandement à m'enlever celles du duc. Le Bernardone, au contraire, gagna un énorme courtage et les faveurs de Leurs Excellences. — Il ne suffit donc pas d'être homme de bien et de talent !





# CHAPITRE II

(1552 — 1554.)

Les portes de Florence. — Cellini, ingénieur. — Le capitaine lombard. — La chimère. — Restauration de figurines antiques. — La duchesse Leonora. — Vexations. — Les fils du duc. — Le piédestal du Persée. — Les quatre pets de Bernardino. — Quatrain. — Exposition du Persée. — Immense succès.

Vers cette époque commença la guerre de Sienne. Le duc, voulant fortifier Florence, distribua les portes de la ville entre ses sculpteurs et ses architectes. Je fus chargé de la porte al Prato et de la petite porte d'Arno qui conduit aux moulins. La porte de San-Friano échut au chevalier Bandinelli; celle de San-Pier-Gattolini, à Pasqualino d'Ancona; celle de San-Giorgio, au sculpteur en bois Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo; celle de San-Niccolô, au Particino également sculpteur en bois. Francesco de San-Gallo, sculpteur surnommé le Margolla, eut la porte alla Croce, et Giovanbattista Tasso, la porte Pinti. Enfin, les autres bastions et les autres portes furent confiés à différents ingénieurs dont j'ai oublié les noms, ce qui est peu important.

Le duc, qui était un homme vraiment capable, fit lui-même le tour de la ville. Quand il eut tout bien examiné, il s'adjoignit le payeur Lattanzio Gorini, qui s'occupait un peu d'architecture militaire, et il le chargea de dessiner les plans qu'il avait imaginés pour fortifier les portes. Chacun de nous reçut donc le dessin de sa porte. Celui qui me fut remis m'ayant paru très-défectueux, je courus aussitôt chez

Son Excellence pour lui montrer par où il péchait. Mais à peine eus-je commencé à parler, que le duc, furieux, me dit : — « Benvenuto, quand il s'agira de statues, je t'accorderai que tu t'y entends parfaitement, mais ici je veux que tu me cèdes, conforme-toi donc au dessin que je t'ai donné. » — A cette sèche admonition je répondis le plus modestement possible : — « Signore mio, Votre Excellence n'a pas été sans m'apprendre bien des choses dans le bel art de faire les statues, car nous avons eu ensemble de fréquentes conférences sur ce sujet. Je supplie Votre Excellence de me permettre de lui parler aussi des fortifications de la ville, ce qui est une affaire autrement importante qu'une statue. En conversant avec Votre Excellence, je comprendrai bien mieux la manière dont je dois la servir. » — Grâce à ces paroles adroites, le duc se laissa aller à discuter tranquillement avec moi. Par des raisonnements aussi clairs que solides, je lui démontrai que son projet était vicieux. — « Eh bien, me dit-il, fais-moi un dessin, et je verrai s'il me convient. » — J'exécutai pour mes deux portes deux dessins suivant les véritables règles de l'art. Je les présentai à Son Excellence, qui, reconnaissant alors que j'avais raison, me dit d'un ton affable : — « Va et fais comme bon te semblera, j'y consens. » — Je me mis aussitôt à l'œuvre avec ardeur.

Le capitaine de garde à la porte al Prato était un Lombard à la mine terrible, aux formes robustes, au langage grossier, et dont la présomption n'était égalée que par son ignorance. Cet homme commença par me demander ce que je voulais faire. — Je lui montrai obligeamment mes dessins, et je me donnai beaucoup de peine pour lui expliquer la méthode que je voulais suivre. — Ce stupide animal secouait la tête, se démenait de côté et d'autre, se balançait tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, et ne cessait de répéter, en tortillant ses énormes moustaches et en tirant sur ses yeux le pli de sa barrette : — « Mais, peste du diable ! je n'y entends rien à ton affaire. » — Fatigué à la fin des importunités de cet imbécile, je lui dis : — « Eh bien, moi je m'y

entends, laissez-moi donc faire. » — En même temps je lui tournai les épaules. Alors il se mit à me menacer de la tête et dressa en l'air la pointe de son épée en appuyant la main gauche sur le pommeau. — « Holà ! maestro, me cria-t-il, tu veux donc que je te tire du sang ? » — Il m'avait tellement exaspéré que je lui répliquai d'un ton furieux : — « J'aurai moins de peine à t'en tirer qu'à construire le bastion de cette porte. » — Aussitôt nous mîmes tous deux l'épée à la main, mais une foule de braves gens tant Florentins qu'étrangers se jetèrent entre nous et nous empêchèrent de dégainer. La plupart donnèrent tort à mon adversaire et lui dirent que j'étais homme à lui tenir tête, et que, si le duc connaissait sa conduite, il lui en arriverait malheur. Sur ce, il s'en alla à ses affaires, et je commençai mon bastion.

Dès que j'eus mis cet ouvrage en train, je me rendis à la petite porte d'Arno, où je trouvai un capitaine de Cesena, le plus galant homme que j'aie jamais connu. Il avait toute la gentillesse d'une jeune fille, mais dans l'occasion c'était le soldat le plus brave et le plus audacieux du monde. Il m'observait avec une telle attention que parfois il m'intimidait. Ayant remarqué qu'il avait envie de s'instruire, je m'empressai de lui fournir tous les renseignements qu'il pouvait désirer. En un mot, nous échangeâmes toutes les politesses imaginables. Aussi exécutai-je ce bastion beaucoup mieux que l'autre.

Mes constructions étaient presque terminées, lorsque les partisans de Piero Strozzi firent dans le territoire de Prato une incursion qui épouvanta les habitants au point qu'ils abandonnèrent en masse le pays, et se dirigèrent vers la ville avec tous leurs chariots chargés de leurs effets. Ces voitures étaient si nombreuses qu'elles s'embarrassaient mutuellement. Lorsque je vis ce désordre, je dis aux gardes de veiller à ce qu'il n'arrivât pas une aventure semblable à celle de la porte de Turin, car il y avait à craindre que, si l'on avait besoin de se servir de la herse, elle ne restât suspendue sur une voiture, et ne pût par conséquent remplir

son office. Ce butor de capitaine, ayant entendu cette recommandation, m'assaillit d'injures que je lui rendis à beaux deniers comptants, de sorte que les choses prirent une tournure encore plus sérieuse que la première fois, mais on nous sépara derechef. — Lorsque j'eus achevé mes bastions, je touchai quelques ducats auxquels je ne m'attendais pas, et qui m'aidèrent à finir mon Persée.

Vers cette époque, on trouva près d'Arezzo des antiquités parmi lesquelles étaient la Chimère de bronze que l'on voit dans une des chambres voisines de la grande salle du palais, et une quantité de statuettes également en bronze, couvertes de terre et de rouille. Les unes étaient privées de la tête, les autres des mains ou des pieds. — Le duc s'amusait à les nettoyer lui-même à l'aide de petits ciseaux d'orfèvre. Un jour que j'étais en train de parler avec lui, il me donna un petit marteau pour frapper les ciseaux qu'il tenait, et débarrasser ainsi les figures de la terre et de la rouille dont elles étaient chargées. — Après avoir consacré plusieurs soirées à cette occupation, le duc m'employa à refaire les membres qui leur manquaient. Il prenait un tel plaisir à ces bagatelles, qu'il me forçait d'y travailler même pendant la journée ; il m'envoyait même chercher, si je tardais à me rendre près de lui. Plusieurs fois je lui déclarai que si je négligeais ainsi mon Persée, cela entraînerait de fâcheuses conséquences. — « Ce que je redoute le plus, lui dis-je, c'est que le temps si long que réclame ma statue ne finisse par ennuyer Votre Excellence (cette prévision se réalisa). Ensuite j'ai plusieurs ouvriers qui, lorsque je suis absent, gâtent mon ouvrage et travaillent aussi peu que possible. » — Ces raisons déterminèrent le duc à me permettre de n'aller chez lui qu'après le coucher du soleil. — Je m'étais concilié ses bonnes grâces, au point que chaque soir il redoublait de caresses lorsque j'arrivais.

A cette époque, on construisait les salles neuves qui sont du côté des Lions. Le duc, afin de pouvoir se tenir à l'écart quand bon lui semblerait, s'était fait arranger, dans ces nouvelles bâtisses, un petit cabinet. Il m'avait recommandé

de m'y rendre secrètement par son garde-meuble et certains corridors dérobés. Mais, au bout de quelques jours, la duchesse me priva de cette faveur en faisant fermer tous ces passages : de sorte que, chaque fois que j'allais au palais, j'étais obligé de perdre beaucoup de temps, car la duchesse, pour satisfaire à ses besoins, se tenait dans les cabinets que je devais traverser, et comme elle était fort indisposée, je ne me présentais jamais sans la gêner. Or, soit pour ce motif, soit pour tout autre, elle m'avait pris tellement en aversion qu'elle ne pouvait souffrir ma vue sous aucun prétexte. Malgré tous ces déboires, je continuai patiemment d'aller au palais. — Le duc avait donné des ordres si exprès, que l'on m'ouvrait dès que je frappais, et qu'on me laissait entrer partout sans souffler mot : aussi, parfois advint-il qu'en pénétrant ainsi à l'improviste dans les pièces secrètes, je surpris la duchesse en train de satisfaire à ses nécessités. Alors, elle se mettait contre moi dans de telles rages, que j'en étais épouvanté. Elle ne manquait jamais de me dire : — « Ah çà, quand auras-tu donc fini de rapiécer ces petites figurines ? Sais-tu que tes allées et venues m'ennuient par trop à la fin ? » — « Signora, mon illustre maîtresse, lui répondais-je d'un ton humble, mon unique désir est de vous servir avec la fidélité et l'obéissance la plus parfaite. Comme l'ouvrage dont le duc m'a chargé exige plusieurs mois, que Votre Excellence me dise qu'elle ne veut plus que je vienne ici, et jamais je n'y reparaîtrai ; le duc m'appellerait-il lui-même, je prétendrais que je suis malade, et rien ne serait capable de me décider à bouger. » — A ces mots, la duchesse s'écriait : — « Je ne désire pas que tu ne reviennes plus et que tu désobéisses au duc, seulement il me semble que ton travail est sans fin. » — Soit que le duc eût été instruit de ce qui venait de se passer, soit pour toute autre chose, il recommença à m'envoyer chercher dès que la nuit approchait. Son messager ne manquait jamais de me répéter : — « N'oublie pas de venir, car le duc t'attend. » — Plusieurs soirées encore ne m'amenèrent qu'une série de nouveaux désagréments. Une fois, entre autres, au moment où

j'entrais, le duc, qui probablement causait avec la duchesse de choses fort secrètes, m'interpella avec tant de fureur, que j'en fus effrayé. Bientôt, à la vérité, lorsqu'il vit que je voulais partir, il me dit : — « Entre, Benvenuto mio, et va à ta besogne, je ne tarderai pas à te rejoindre. » — Alors, le signor don Garzia, qui était un tout petit enfant, me prit par ma cape et se mit à me faire de si charmantes agaceries que le duc s'écria : — « C'est vraiment étonnant quelle amitié mes fils ont pour toi ! »

Pendant que je travaillais à ces bagatelles, le prince don Francesco, don Giovanni, don Ernando et don Garzia, restaient toute la soirée autour de moi, et s'amusaient à me taquiner en cachette du duc. Je finis par les prier en grâce de se tenir tranquilles. — « Nous ne le pouvons pas, » me répondirent-ils. — « Et bien alors, continuez donc, leur dis-je, on ne saurait exiger l'impossible. » — Le duc et la duchesse se divertirent beaucoup de cette petite scène.

Lorsque j'eus achevé les quatre figurines de bronze qui ornent le piédestal de ma statue, et qui représentent Jupiter, Mercure, Minerve et Danaé avec le jeune Persée assis à ses pieds, je les fis porter, un soir, dans la salle où je travaillais. Je les rangeai à la suite l'une de l'autre, et j'eus soin de les placer un peu plus haut que l'œil du spectateur, de sorte qu'elles produisaient un effet superbe. Le duc, en ayant été averti, vint plus tôt que d'ordinaire. Comme la personne qui était allée le chercher avait vanté mes statuettes outre mesure (car elle avait affirmé qu'elles étaient mieux que l'antique), le duc arriva de bonne humeur, en causant avec la duchesse de mes ouvrages. Je me levai immédiatement, et je m'avançai à leur rencontre. — Le duc, avec une grâce vraiment royale, me présenta une poire d'une grosseur et d'une beauté extraordinaires, en me disant : — « Tiens, Benvenuto mio, plante cette poire dans le jardin de ta maison. » — « Ah ! signor mio, m'écriai-je, est-ce sérieusement que Votre Excellence me dit de planter cette poire dans le jardin de ma maison ? » — « Oui, me répéta-t-il, dans le jardin de la maison qui t'appartient; me

comprends-tu? » — Alors, j'adressai au duc et à la duchesse les remercîments les plus vifs et les plus respectueux que je pus trouver. Leurs Excellences s'assirent ensuite vis-à-vis de mes figurines qui, pendant plus de deux heures, furent le sujet de leur conversation. — La duchesse éprouva un tel désir de les avoir en sa possession, qu'elle me dit : — « Je n'entends pas que ces belles figurines aillent se perdre sur le piédestal qui est là en bas sur la place : elles courraient risque d'y être gâtées. Je veux que tu les mettes dans un de mes appartements, où elles seront conservées avec tout l'honneur que mérite leur rare beauté. » — J'opposai à ce projet une foule d'arguments, mais je reconnus que la duchesse était décidée à ne pas me laisser placer mes figurines sur le piédestal où elles se trouvent actuellement. J'attendis donc au lendemain. M'étant alors rendu au palais vers la vingt-deuxième heure, et ayant vu que le duc et la duchesse étaient allés se promener à cheval, je me fis apporter mes statuettes sur mon piédestal qui était tout prêt, et je les y scellai avec du plomb, comme elles devaient l'être. Quand la duchesse le sut, elle entra dans une telle fureur, que les choses auraient fort mal tourné, si le duc n'eût pris chaudement ma défense. — Après cette dernière affaire et celle du collier de perles, la duchesse manœuvra si bien contre moi que le duc cessa de prendre plaisir à me voir travailler, et que j'éprouvai les mêmes difficultés qu'auparavant pour pénétrer dans le palais.

Je consacrai de nouveau tous mes soins à mon Persée, que j'avais fait transporter dans la loggia de la place, et je le poussai vers son achèvement, malgré toutes les difficultés que j'ai déjà énumérées, c'est-à-dire le manque d'argent et mille accidents dont la moitié aurait suffi pour décourager l'homme le plus intrépide.

Un matin que j'avais assisté à la messe à San-Piero-Scheraggio, Bernardone, ce courtier, ce mauvais orfèvre que le duc avait daigné nommer fournisseur de la Monnaie, vint à sortir de l'église en passant devant moi. A peine ce sale goret avait-il franchi le seuil du temple, qu'il lâcha quatre

pets que l'on dut entendre de San-Miniato. — « Ah ! pourceau ! m'écriai-je, manant ! bourrique ! c'est donc là le seul bruit que ton talent sache faire ? » — Et, en même temps, je sautai sur un bâton, mais il se réfugia en toute hâte dans la Monnaie. Je le guettai, caché derrière la porte de ma maison, et je postai dans la rue un petit apprenti à qui j'avais recommandé de m'avertir aussitôt que ce dégoûtant animal sortirait de la Monnaie. Après avoir longtemps attendu, je m'ennuyai ; ma colère se dissipa, et je réfléchis que, les coups ne pouvant se mesurer, il valait mieux, pour éviter de fâcheux résultats, avoir recours à une vengeance d'un autre genre. — Comme cela s'était passé un ou deux jours avant la fête de saint Jean, notre patron, je profitai de cette solennité pour composer et afficher au coin de l'église, à l'endroit où chacun faisait ses excréments, les quatre vers suivants :

Qui giace Bernardone, asin, porcaccio,
Spia, ladro, sensal, sopra cui pose
Pandora i maggior mali, e poi fraspose
Di lui quel pecoron mastro Buaccio.

L'aventure et le quatrain pénétrèrent au palais et divertirent beaucoup le duc et la duchesse. Quantité de gens s'étaient arrêtés devant mon placard avant que Bernardone n'eût eu l'éveil, et ils en riaient à gorge déployée. Comme ils regardaient du côté de la Monnaie pour voir Bernardone, son fils, maestro Baccio, aperçut mes vers. Il courut, furieux, les déchirer, et se mordit les doigts, en faisant toutes sortes de menaces et de bravades avec sa vilaine voix nasillarde.

Le duc, ayant appris que mon Persée pouvait passer pour fini, vint un jour le voir. Après avoir clairement témoigné combien il en était satisfait, il dit en se tournant vers les seigneurs qui l'accompagnaient : — « Cet ouvrage me semble très-beau, mais il faut aussi qu'il plaise à la multitude : ainsi donc, Benvenuto mio, avant de lui donner le dernier coup de lime, je voudrais que, par amour de moi,

tu le découvrisses un peu du côté de la place, pendant une demi-journée, afin que nous sachions ce que la foule en pense. Il est certain que, dans cet espace resserré, il produira un effet tout différent de celui qu'il fera lorsqu'il se trouvera exposé en plein air. » — « Sachez, signor mio, répondis-je, que, dans ce dernier cas, il paraîtra de moitié plus beau. Comment ! Votre Excellence ne se souvient-elle pas de l'avoir vu dans le jardin de ma maison qui était si spacieux ? Le Bandinelli est venu le voir du jardin degl' Innocenti, et, malgré son malicieux et exécrable caractère, il a été forcé d'en parler avec éloges, lui qui, jamais de sa vie, ne dit du bien de personne. Je m'aperçois que Votre Excellence lui prête trop l'oreille. » — A ces mots, le duc montra un peu de dépit, cependant il me dit avec douceur : — « Eh bien, Benvenuto mio, fais-le seulement pour me plaire. » — Lorsqu'il fut parti, j'ordonnai donc de découvrir ma statue ; mais, comme elle manquait d'un peu d'or, de vernis et de diverses petites choses nécessaires à son achèvement, je ne pouvais m'empêcher de murmurer et de charger d'imprécations le jour maudit où j'étais revenu à Florence. — En effet, je voyais clairement combien j'avais perdu en quittant la France, et j'en étais encore à soupçonner ce que je pouvais espérer du duc ; car, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout ce que j'avais fait avait tourné contre moi.

Le lendemain donc, quoi qu'il m'en coûtât, je découvris mon Persée. Cependant, dès qu'on le vit, il s'éleva en sa faveur, grâce à Dieu, un tel concert de louanges, que cela me consola un peu. La foule se pressa aux côtés de la porte que j'avais garnie d'une tenture, et le jour même où je la laissai ouverte pendant quelques heures, on y attacha plus de vingt sonnets qui tous renfermaient les plus grands éloges. Lorsque j'eus de nouveau caché ma statue aux regards du public, il ne se passa pas de jour sans que les doctes professeurs des écoles de Pise et les étudiants qui étaient alors en vacances y affichassent quantité de sonnets et de vers grecs et latins. — Mais ce qui me flatta le plus et

me donna lieu d'espérer que le duc me rendrait plus de justice, fut de voir les gens de l'art, c'est-à-dire les peintres et les sculpteurs, lutter entre eux à qui me vanterait le plus. J'étais vraiment fier des éloges du vaillant peintre Jacopo de Pontormo, et encore plus de ceux du Bronzino, son illustre disciple. Ce dernier non-seulement fit afficher plusieurs sonnets, mais encore chargea son neveu Sandrino de m'en présenter quelques-uns, qui, dans un style admirable, disaient tant de bien de mon Persée que je me trouvai un peu dédommagé de mes déboires. — Dès que j'eus recouvert ma statue, je travaillai activement à la finir.

L'extrême faveur avec laquelle m'avait traité notre illustre école, qui cependant n'avait fait qu'apercevoir mon ouvrage, n'empêcha pas le duc de dire : — « Je suis charmé que Benvenuto ait eu cette petite satisfaction, qui l'excitera à terminer avec plus de soin et de célérité sa statue ; mais qu'il se garde de penser qu'elle obtiendra le même succès lorsqu'elle sera tout à fait découverte et qu'on pourra l'examiner de tous côtés. On ne laissera alors échapper aucune des fautes et même on saura lui en trouver plus qu'elle n'en a. Ainsi, que Benvenuto fasse provision de patience. » — Le duc répétait là ce qu'il avait entendu dire par le Bandinelli, qui, à l'appui de ses assertions, mit en avant les ouvrages d'Andrea del Verocchio, l'auteur de ce beau Christ et de ce Saint-Thomas en bronze qui ornent la façade d'Orsanmichele. Bandinelli lui cita encore beaucoup d'autres statues et même l'admirable David du divin Michel-Ange, qu'il accusa de n'être beau que de face. Il parla ensuite de son groupe d'Hercule et Cacus, en maudissant les gens qui l'avaient couvert de sonnets honteux pour lui. — Le duc, dont la confiance en Bandinelli était extrême, l'avait encouragé à parler ainsi et il pensait que les choses tourneraient comme le prétendait ce lâche envieux, qui ne cessait de baver des méchancetés. — En outre, ce gueux de Bernardino le courtier, se trouvant un jour avec le duc, lui dit, pour appuyer les paroles du Bandinelli : — « Sachez, signor, que les grandes figures sont bien autrement difficiles

que les petites. Je n'entends pas dire par là que Benvenuto sache très-bien faire ces dernières, mais vous verrez que la grande ne réussira pas. » — A ces odieux propos Bernardino en ajouta encore beaucoup d'autres auxquels il mêla une montagne de mensonges, en vil mouchard qu'il était.

Enfin, grâce à Dieu, mon glorieux et immortel Seigneur, je terminai complétement ma statue, et, un jeudi matin, je la livrai définitivement aux regards du public. Il n'était pas encore grand jour que déjà un nombre incroyable de curieux s'étaient rassemblés autour du Persée, qu'ils louaient d'une voix unanime et à qui mieux mieux. — Le duc, à moitié caché derrière une fenêtre basse, placée au-dessus de la porte du palais, entendait tout ce qui se disait. Après avoir écouté pendant quelques heures, il se retira si fier et si content qu'il dit à messer Sforza : — « Va trouver Benvenuto et assure-le de ma part qu'il m'a satisfait beaucoup plus que je ne l'espérais. Tu ajouteras que, moi, je lui réserve une récompense qui l'émerveillera; qu'ainsi il peut avoir l'esprit tranquille. » — Messer Sforza s'acquitta aussitôt de ce glorieux message, qui ranima toute mon ardeur : aussi passai-je joyeusement cette journée, pendant laquelle chacun me montrait comme un prodige.

Parmi mes admirateurs il se trouvait deux gentilshommes que le vice-roi de Sicile avait envoyés auprès de notre duc pour régler quelques affaires. Je fus signalé à leur attention au moment où je traversais la place. Ils coururent aussitôt vers moi et m'abordèrent, la barette en main et en me débitant une harangue trop flatteuse même pour un pape. J'eus beau redoubler de modestie, ils continuèrent à m'accabler tellement de compliments, que je finis par les supplier en grâce de s'éloigner avec moi de la place, car le peuple commençait à me regarder avec plus de curiosité que mon Persée. Au milieu de toutes leurs cérémonies, ils osèrent me proposer de les suivre en Sicile. Ils me dirent que j'aurais lieu d'être content de leurs conditions, et qu'ils avaient déjà enrichi Fra Giovanagnolo, de l'ordre des Servites, qui pourtant ne leur avait fait qu'une fontaine ornée de figures,

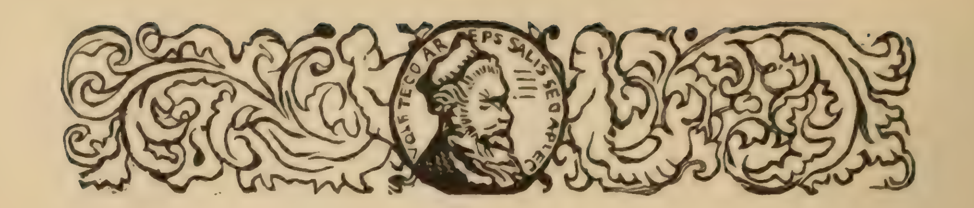
assurément moins belle que mon Persée. — Je les arrêtai en leur disant : — « Je suis très-étonné qu'au sein de ma patrie. cette école de tous les talents, vous me proposiez de quitter le service du plus ardent protecteur des arts qui ait jamais existé. Si je me laissais guider par l'amour du gain, je serais resté en France à la cour du grand roi François Ier, qui me donnait un traitement de mille écus d'or et de plus me payait la façon de tous mes ouvrages, en sorte que je gagnais plus de quatre mille écus par an. Or sachez que j'ai laissé à Paris les fruits de plus de quatre années de travaux. »

Après avoir ainsi coupé court à leurs instances, je les remerciai des louanges excessives qu'ils m'avaient prodiguées ; j'ajoutai qu'un artiste ne pouvait ambitionner une plus glorieuse récompense, et qu'ils avaient tellement augmenté mon désir de bien faire, que j'espérais montrer avant peu d'années un ouvrage qui plairait encore plus que le Persée à l'admirable école florentine. — Mes deux gentilshommes auraient bien voulu renouer le fil de leurs compliments, mais avec un coup de barette et une profonde révérence, je leur dis adieu.

Deux jours après, ayant vu que les éloges allaient toujours en croissant, je me décidai à me présenter chez le duc. — « Benvenuto mio, me dit-il avec une gracieuseté infinie, je suis content de toi ; mais à mon tour je m'engage à te satisfaire de façon à t'émerveiller : je veux même que la journée de demain ne se passe point sans cela. » — A ces magnifiques promesses, je tournai toutes les facultés de mon âme vers Dieu, et je lui adressai de vives et sincères actions de grâce. En même temps je m'approchai du duc, je baisai le pan de son habit, et je lui dis avec des larmes de joie dans les yeux : — « O mon illustre seigneur! généreux protecteur des arts et des artistes, je supplie Votre Excellence illustrissime de m'accorder avant tout huit jours, que je consacrerai à remercier Dieu, car c'est lui qui m'a soutenu dans mes rudes travaux. Reconnaissant de cette miraculeuse protection, je veux, par un pèlerinage

de huit jours, témoigner ma gratitude à ce Dieu immortel qui n'abandonne jamais ceux qui l'implorent avec ferveur. » — Le duc me demanda alors où j'avais l'intention d'aller. — « Je partirai demain matin, lui répondis-je, et j'irai à Vallombrosa, puis à Camaldoli et à l'Ermo, d'où je me rendrai à Bagno-di-Santa-Maria, et peut-être à Sestile, car j'ai appris qu'il y a là de belles antiquités. Je reviendrai ensuite joyeusement par San-Francesco-della-Vernia reprendre le service de Votre Excellence. » — « Eh bien! va, j'y consens, me dit le duc d'un ton de bonne humeur; mais auparavant, adresse-moi un placet, et fie-toi à moi pour le reste. » — J'écrivis aussitôt quatre lignes, et je les donnai à messer Sforza qui les remit au duc. Son Excellence, après les avoir lues, les rendit à messer Sforza en lui disant : — « Aie soin de me les mettre chaque jour sous les yeux, car si Benvenuto revenait sans que j'eusse expédié son affaire, je crois qu'il me tuerait. » — C'est en plaisantant ainsi que le duc recommanda qu'on me rappelât à son souvenir. Ses propres paroles me furent rapportées le soir même par messer Sforza, qui, surpris de la grande faveur que me témoignait le duc, me dit en riant : — « Va, Benvenuto, mais reviens promptement; car, je t'en avertis, je suis jaloux de toi. »





# CHAPITRE III

(1554 — 1556.)

Pèlerinage. — Le passage de Camaldoli. — Estimation du Persée. — — Intervention de la duchesse Leonora. — Arbitrage de Girolamo degli Albizi. — Cruel désappointement. — Antonio de' Nobili. — Querelle du duc Cosme et de Cellini. — Projets de travaux : le chœur, la porte et les chaires de Santa-Maria-del-Fiore.

Je partis de Florence en chantant des psaumes et des hymnes en l'honneur et la gloire de Dieu, ce que je continuai de faire pendant tout le voyage, qui me récréa beaucoup, car nous avions un magnifique temps d'été, et, de plus, le pays, que je ne connaissais point encore, était d'une beauté ravissante.

J'avais pris pour guide un de mes ouvriers, nommé Cesare. Ce jeune homme était de Bagno. Son père et toute sa famille m'accueillirent de la manière la plus cordiale. — Il avait pour oncle un bon vieillard âgé de plus de soixante-dix ans, qui était médecin et chirurgien, et qui même s'occupait un peu d'alchimie. Ce brave homme me montra qu'il y avait des mines d'or et d'argent dans les environs de Bagno, et il me mena voir une foule de choses remarquables que renferme le pays ; de sorte que le temps s'écoula pour moi fort agréablement. — Lorsque ce vieillard se fut familiarisé avec moi, il me dit un jour : — « Je veux vous communiquer une observation que j'ai faite, et qui, je crois, ne sera pas sans utilité, si Son Excellence veut nous prêter l'oreille. Voici ce que c'est : près de Camaldoli il y a un passage si peu défendu, que Piero Strozzi pourrait

non-seulement le traverser sans péril, mais encore s'emparer de Poppi sans coup férir. » — Le bon vieillard ne se borna pas à prouver la vérité de ses assertions par de simples paroles, il tira de son escarcelle une feuille de papier sur laquelle il avait tracé le plan du pays de telle façon que l'on reconnaissait de la manière la plus évidente le péril qu'il signalait. — Je pris ce dessin ; je partis immédiatement de Bagno, et je retournai à Florence avec toute la célérité imaginable par la route du pré Magno et par San-Francesco-della-Vernia. A mon arrivée, je me contentai d'ôter mes bottes, et je me dirigeai aussitôt vers le palais. — Quand je fus près de l'abbaye, je rencontrai le duc qui venait du côté du palais du podestat. A ma vue, il montra beaucoup de satisfaction mêlée d'un peu d'étonnement. — « Eh ! me dit-il, je ne t'attendais pas avant huit jours ; pourquoi es-tu revenu si tôt ? » — « Uniquement pour le service de Votre Excellence, lui répondis-je, car je serais resté volontiers encore quelques jours dans ce beau pays. » — « Eh bien ! quelles bonnes nouvelles m'apportes-tu ? » — reprit-il. — « Signore, lui dis-je, j'ai à vous communiquer des choses de la plus haute importance. » — Là-dessus il m'emmena avec lui au palais, et il m'introduisit secrètement dans une chambre où nous nous enfermâmes seuls. Alors je m'expliquai et je lui montrai le petit dessin que j'avais apporté. Il sembla l'examiner avec beaucoup d'intérêt. Je lui dis qu'il fallait promptement remédier au danger. — Après un moment d'hésitation, il me répondit : — « Sache qu'il a été convenu entre le duc d'Urbin et moi qu'il veillerait sur ce passage ; mais garde le silence là-dessus. » — Il m'accabla ensuite de démonstrations d'amitié, et je retournai chez moi.

Le jour suivant je me présentai au duc. Après une courte conversation, il me dit d'un ton gai : — « Demain, sans faute, j'expédierai ton affaire ; ainsi, sois tranquille. » — Moi, qui comptais sur sa parole, j'attendis le lendemain avec grande impatience. Enfin ce jour si désiré arriva. Je me rendis au palais. — Comme les mauvaises nouvelles

s'apprennent toujours plus vite que les bonnes, messer Jacopo Guidi, secrétaire de Son Excellence, m'appela avec sa bouche de travers, et me dit en se bouffissant et en se tenant aussi roide qu'un pieu : — « Le duc veut savoir ce que tu demandes pour ton Persée. » — Je restai stupéfait et confondu ; cependant je répliquai sur-le-champ que je n'avais point l'habitude de fixer le prix de mes travaux, et que ce n'était point là ce que m'avait promis Son Excellence deux jours auparavant. — Alors cet homme, élevant encore plus la voix, me commanda expressément, de la part du duc, sous peine d'encourir la disgrâce complète de Son Excellence, de lui dire ce que je réclamais pour ma statue. — Après les caresses dont le duc m'avait accablé, je m'étais flatté non-seulement qu'il rétribuerait généreusement mes travaux, mais encore qu'il m'accorderait ses bonnes grâces, seule rémunération que je lui eusse jamais demandée ; aussi, quand je me vis traité de cette manière inattendue par ce crapaud venimeux, entrai-je dans une telle fureur que je lui dis : — « Quand même le duc me donnerait dix mille écus, il ne me payerait pas assez, et, si j'avais su que telle devait être ma récompense, je ne me serais jamais attaché au service de Son Excellence. » — A ces mots, messer Jacopo Guidi me débita, de son ton arrogant, une foule d'insolences que je lui renvoyai avec usure.

Le lendemain, m'étant rendu au palais, le duc me fit signe d'approcher. Je lui obéis. — « Sais-tu, me dit-il en colère, qu'avec dix mille écus on construit des villes et des palais? » — « Votre Excellence, répliquai-je aussitôt, trouvera une infinité de gens capables de lui bâtir des villes et des palais; mais, pour faire un Persée comme le mien, elle ne trouvera peut-être pas un seul homme au monde. » — Là-dessus je partis sans ajouter un mot.

Quelques jours après, la duchesse m'envoya chercher et me dit que, si je voulais m'en remettre à elle, j'aurais lieu d'en être content. A ces paroles bienveillantes, je répondis que, pour récompense de mes travaux, je n'avais demandé

que les bonnes grâces du duc, et que Son Excellence me les avait promises ; qu'ainsi il était inutile de m'en rapporter de nouveau à Leurs Excellences, puisque je l'avais fait dès les premiers jours que j'étais entré à leur service. J'ajoutai que, lors même que le duc ne me donnerait, pour prix de mes ouvrages, qu'une crazia de la valeur de cinq quattrini, je m'estimerais heureux, pourvu que Son Excellence me conservât ses bonnes grâces. — « Benvenuto, reprit la duchesse avec un léger sourire, tu ferais mieux d'accepter mon offre. » — Puis elle me tourna le dos et se retira. — Je croyais qu'en m'exprimant d'une manière aussi humble, j'avais agi pour le mieux, mais l'événement prouva le contraire ; car la duchesse avait du bon dans le caractère, et, malgré le ressentiment qu'elle nourrissait contre moi, elle aurait généreusement traité mon affaire.

A cette époque, j'étais très-intimement lié avec Girolamo degli Albizi, commissaire des milices de Son Excellence. — « Benvenuto, me dit-il un jour, il serait pourtant convenable d'arranger le différend que tu as avec le duc. Si tu avais confiance en moi, je me ferais fort de le mener à bonne fin, et je sais ce que je dis. Le duc commence à se fâcher sérieusement : tu t'en trouveras très-mal. Que cela te suffise : je ne puis m'expliquer davantage. » — Peu de temps après mon entretien avec la duchesse, quelqu'un m'avait assuré, peut-être par malice, que le duc avait dit : — « Pour moins de deux quattrini, j'enverrai le Persée au diable, ce qui terminera toutes ces contestations. » — Dans la crainte que cela n'arrivât, je déclarai à Girolamo degli Albizi que je me remettais entre ses mains et que j'approuvais tout ce qu'il ferait, pourvu que je ne perdisse point les bonnes grâces du duc. Ce galant homme s'entendait parfaitement à conduire les soldats et surtout les milices; mais il n'avait aucun goût pour la sculpture, et par conséquent ne s'y connaissait pas le moins du monde. — « Signore, dit-il au duc, Benvenuto m'a abandonné le soin de son affaire et m'a prié de le recommander à Votre Excellence. » — « Et moi aussi, lui répondit le duc, je vous accepte comme

arbitre et je me soumets d'avance à votre décision. » — En conséquence, Girolamo composa un mémoire fort adroit où, tout en exaltant mon mérite, il décidait que le duc me donnerait seulement trois mille cinq cents écus d'or, qu'il considérait non comme le prix de mon beau travail, mais comme une faible récompense. Il ajouta que, du reste, je me contentais de cette somme, et beaucoup d'autres choses qui toutes arrivèrent à la même conclusion. Le duc souscrivit ce compromis avec autant de plaisir que j'en éprouvai de mécontentement. Lorsque la duchesse apprit cela, elle s'écria : — « Il aurait bien mieux valu pour lui qu'il s'en fût rapporté à moi ; je lui aurais fait donner cinq mille écus d'or. » — Un jour que je me trouvais au palais, elle répéta ces mêmes paroles devant moi et en présence de messer Alamanno Salviati. Puis elle se moqua de moi et me dit que je méritais bien tout le mal qui m'était arrivé. — Le duc enjoignit que l'on me remît cent écus d'or par mois, jusqu'à complet acquittement de la somme qui m'avait été attribuée. — Messer Antonio de' Nobili, qui avait été chargé de cette commission, me paya exactement pendant quelques mois ; mais ensuite il ne me donna plus que cinquante écus, puis vingt-cinq, et enfin rien du tout. — Quand je vis qu'on me traînait ainsi en longueur, je priai poliment messer Antonio de m'apprendre pourquoi on ne finissait point de me payer. Il me répondit avec douceur, en montrant toutefois un peu trop ce qu'il était. — On va en juger. — Il m'assura d'abord qu'il avait discontinué de me payer à cause de la pénurie d'argent où se trouvait le palais, et qu'aussitôt qu'il en recevrait, il songerait à moi ; puis il ajouta : — « O ciel ! si je ne te payais pas, je serais un grand fripon. » — Ces paroles ne laissèrent pas de m'étonner ; j'en augurai cependant qu'il me payerait dès qu'il le pourrait ; mais il n'en fut point ainsi. Ayant enfin découvert qu'il se jouait de moi, j'entrai en colère, je le traitai rudement et je lui rappelai ce qu'il m'avait dit lui-même qu'il serait, s'il ne me payait pas. Sur ces entrefaites, il vint à mourir, et aujourd'hui, que l'année 1566 est près de

finir, je suis encore créancier de cinq cents écus d'or. — On me devait, en outre, une partie de mes appointements, sur laquelle je ne comptais plus, car elle était arriérée depuis trois ans environ ; mais le duc ayant été attaqué d'une grave maladie qui, pendant quarante-huit heures, l'empêcha d'uriner, et, ayant vu que les médecins n'y pouvaient rien, eut recours à Dieu et voulut que l'on payât tous les appointements échus. Je fus donc payé comme les autres, mais je ne reçus point le reste de ce qui m'était dû pour le Persée.

J'étais presque décidé à ne plus rien dire ici de cette malheureuse statue ; mais une particularité des plus remarquables que je tiens à ne point passer sous silence me force à y revenir ; et pour ce faire il faut que je retourne un peu en arrière. — On se souvient que je pensais agir pour le mieux quand je dis à la duchesse que je ne pouvais mettre en compromis ce qui ne m'appartenait plus, puisque je m'étais engagé vis-à-vis du duc à me contenter de ce qu'il me donnerait. J'espérais qu'en parlant ainsi je reconquerrais les bonnes grâces du duc, et que par cette humilité j'apaiserais la grande colère qu'il m'avait témoignée quelques jours avant l'arbitrage d'Albizi, parce que je m'étais plaint de quelques affreux brigandages dont me rendaient victime messer Alfonso Quistello, le fiscal messer Jacopo Polverino et surtout ser Giovanbattista Bandini, de Volterra. La vivacité avec laquelle je m'étais exprimé l'avait irrité à un point inimaginable. — « Cette affaire, s'était-il écrié en fureur, est comme celle de ton Persée, dont tu as demandé dix mille écus. Tu te laisses aveugler par l'intérêt. Je ferai donc estimer la statue et je te la payerai ce qu'elle vaut. » — Je lui répliquai avec une hardiesse et une roideur qui ne sont point de mise avec les grands seigneurs. — « Comment sera-t-il possible, lui dis-je, que mon ouvrage soit estimé ce qu'il vaut, quand aujourd'hui il n'y a pas à Florence un seul homme en état d'en faire autant ! » — A ces mots, sa fureur redoubla, et, entre autres choses que lui dicta sa colère, il me dit : — « Eh bien ! moi je connais à Florence un homme capable d'en faire autant, et qui par

conséquent saura très-bien estimer ton travail. » — Il voulait parler du Bandinelli, chevalier de Saint-Jacques. — « Signore, lui ripostai-je alors, Votre Excellence m'a mis à même d'exécuter un grand et difficile travail qui a été admiré plus qu'aucun autre ne l'a jamais été dans notre divine école. Ce qui me rend fier surtout, ce sont les éloges de ces gens d'élite qui s'y connaissent et qui appartiennent à l'art comme le peintre Bronzino. Ce vaillant homme a composé en mon honneur quatre sonnets qui renferment les choses les plus glorieuses pour moi. Peut-être même est-ce à l'exemple de cet admirable artiste que toute la ville s'est si vivement émue. J'avouerai que, si le Bronzino se fût appliqué à la sculpture de même qu'à la peinture, il se serait peut-être acquitté de ma tâche avec un égal succès. Je dirai de plus à Votre Excellence que Michel-Ange Buonarroti, mon maître, aurait à coup sûr pu faire dans sa jeunesse une statue semblable à la mienne, mais non sans qu'il lui en eût coûté moins de mal qu'à moi. Et j'ajouterai que maintenant qu'il plie sous le poids des années, il n'en viendrait certainement pas à bout. Je suis donc autorisé à croire qu'aujourd'hui on ne trouverait pas un seul homme au monde capable de mener à fin une telle entreprise. Du reste, mon travail m'a valu les plus précieuses récompenses que je puisse ambitionner, car non-seulement Votre Excellence a déclaré qu'elle en était contente, mais encore elle l'a vanté plus que personne. Quelle plus grande et plus glorieuse rémunération serait-il possible de désirer? Certes, Votre Excellence ne pourrait me payer d'une monnaie plus glorieuse ni m'offrir un trésor plus précieux. Ainsi donc, je suis déjà trop payé et je remercie de tout mon cœur Votre Excellence. » — « Peut-être même, s'écria le duc, penses-tu que je n'ai pas de quoi payer ta statue. Eh bien! moi, je te dis que je te la payerai beaucoup plus qu'elle ne vaut. » — « Voilà bien, ripostai-je, la récompense que j'attendais de Votre Excellence! Mais comme je me trouve amplement payé par les éloges que notre école m'a prodigués, je suis résolu à partir sur-le-champ et à ne jamais remettre les

pieds dans la maison que Votre Excellence m'a donnée, sans plus jamais me soucier de revoir Florence. » — Nous nous trouvions alors près de Santa-Felicità, et le duc retournait à son palais. — « Ne pars pas, garde-toi bien de partir ! » — me dit Son Excellence d'un ton si furieux que j'en fus presque épouvanté et que je l'accompagnai au palais. — Dès que nous y fûmes arrivés, le duc appela l'archevêque de Pise, Bartolini et messer Pandolfo della Stufa. Il les chargea de dire de sa part à Baccio Bandinelli qu'il eût à bien examiner mon Persée et à l'estimer, attendu qu'il voulait le payer à sa juste valeur. Ces deux braves seigneurs allèrent de suite trouver le Bandinelli. — Lorsqu'ils se furent acquittés de leur commission, Baccio leur répondit qu'il connaissait parfaitement mon ouvrage, qu'il savait fort bien ce qu'il valait ; mais qu'ayant eu déjà des démêlés avec moi, il ne voulait en aucune façon se mêler de mes affaires. Alors nos deux gentilshommes insistèrent et dirent : — « Le duc vous ordonne, sous peine d'encourir sa disgrâce, de fixer le prix de cet ouvrage. Si vous désirez deux ou trois jours pour l'examiner attentivement, prenez-les, et dites-nous ensuite ce que vous l'estimez. » — Baccio répondit qu'il n'avait pas besoin d'un plus ample examen, qu'il ne pouvait désobéir aux ordres du duc, et enfin que, mon travail étant très-riche et très-beau, il lui semblait mériter seize mille écus d'or et même davantage. — Les bons gentilshommes informèrent aussitôt le duc de cette décision : il en fut très-irrité. Quant à moi, lorsque je fus instruit de la réponse du Bandinelli, je déclarai que je n'entendais nullement accepter les éloges de Baccio : — « Attendu, ajoutai-je, que ce méchant homme dit du mal de tout le monde. » — C'est lorsque ces paroles eurent été rapportées au duc que la duchesse voulut que je remisse l'affaire entre ses mains. Tout cela est la pure vérité. Le meilleur parti que j'avais à prendre était de laisser la duchesse trancher la question. J'aurais été mieux et plus promptement payé.

Le duc chargea messer Lelio Torello, son maître de requêtes, de me dire qu'il désirait que j'ornasse de bas-

reliefs en bronze le tour du chœur de Santa-Maria-del-Fiore. Mais, comme ce chœur était du Bandinelli, je ne voulus point travailler à embellir ce mauvais ouvrage, dont le plan ne lui appartenait même pas, car il n'entendait absolument rien à l'architecture. Ses dessins lui avaient été fournis par Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo, ce sculpteur en bois qui gâta la coupole. Enfin ce chœur étant dépourvu de toute espèce de qualités, j'étais bien décidé à ne pas y prendre la moindre part. Néanmoins je ne laissai pas de dire humblement au duc que je ferais tout ce qu'il me commanderait. — Aussi le duc enjoignit-il aux marguilliers de Santa-Maria-del-Fiore de s'arranger avec moi. Il leur dit qu'il me donnerait seulement deux cents écus par an et que l'œuvre de l'église aurait à subvenir à tous les frais que nécessiterait l'entreprise. — Je comparus donc devant les marguilliers. Ils m'informèrent des volontés du duc. — Pensant qu'avec eux je pouvais librement m'expliquer, je leur montrai que tant de bas-reliefs en bronze entraîneraient une énorme dépense qui serait en pure perte, et je leur en donnai plusieurs raisons qu'ils comprirent fort bien. Je leur exposai d'abord que le chœur était à la fois incorrect, disgracieux, de mauvais goût, incommode et mal dessiné. Je leur dis ensuite que les bronzes seraient placés si bas qu'on ne les verrait point, qu'ils serviraient de pissotière aux chiens et qu'ils seraient continuellement couverts de toutes sortes d'ordures ; qu'en conséquence je me refusais absolument à les entreprendre. — « Mais, ajoutai-je, pour ne point laisser passer le reste de mes meilleures années sans servir notre duc, auquel j'ai un si vif désir de plaire, il peut me permettre, s'il veut m'utiliser, d'exécuter la porte du milieu de Santa-Maria-del-Fiore. Cet ouvrage au moins se verra, et il lui fera beaucoup plus d'honneur. D'ailleurs je m'obligerai par contrat à ne recevoir aucune rétribution s'il n'est pas supérieur à la plus belle des portes de San-Giovanni. Puis, si je tiens ce que je promets, je consens que mon travail soit estimé et qu'on me le paye mille écus de moins qu'il n'aura été évalué par les gens de l'art. »

Cette proposition plut extrêmement aux marguilliers. Ils allèrent la transmettre au duc et chargèrent Piero Salviati de parler en leur nom. Ils croyaient que Son Excellence serait charmée de ce projet, mais il en fut tout autrement. Le duc se contenta de répondre que je voulais toujours faire le contraire de ce qu'il désirait, de sorte que Piero Salviati fut obligé de se retirer sans qu'il y eût rien de conclu. — Dès que j'appris cela, je me rendis chez le duc, qui me reçut avec assez de mauvaise humeur. Cependant je le priai de daigner m'écouter. Il y consentit. Aussitôt je lui déroulai toute l'affaire et je me servis de si bonnes raisons pour la lui montrer sous son véritable jour, que je lui prouvai qu'il aurait dépensé en pure perte des sommes énormes. Enfin je réussis à le calmer en lui disant que, s'il ne lui convenait point que je fisse la porte de Santa-Maria-del-Fiore, il était de toute nécessité d'élever deux chaires dans le chœur de cette église ; que ce serait deux monuments importants dont il pourrait tirer honneur. J'ajoutai que je les couvrirais de bas-reliefs en bronze et de nombreux ornements. Alors le duc se rasséréna complétement et m'ordonna de m'occuper sur-le-champ des modèles. J'en fis plusieurs qui me coûtèrent beaucoup de peine et entre autres un à huit pans auquel je consacrai un soin tout particulier. Ce dernier me semblait être celui qui répondait le mieux à sa destination. A diverses reprises je portai au palais tous mes modèles sans obtenir audience ; enfin le duc chargea le maître de sa garde-robe, messer Cesari, de me dire de les laisser. Puis, après les avoir examinés, il choisit le moins beau. Un jour qu'il m'avait envoyé chercher, je lui dis et je lui démontrai par une foule d'arguments que le modèle à huit pans était le plus commode et le plus beau. Il me répondit qu'il aimait mieux qu'il fût quadrangulaire. La conversation ayant continué sur un ton paisible, je ne manquai pas de dire, dans l'intérêt de l'art, tout ce que je pus trouver ; mais, bien que le duc eût reconnu que j'avais raison, comme il voulait n'agir qu'à sa tête, il resta longtemps sans aborder de nouveau ce sujet.



## CHAPITRE IV

(1559 — 1560.)

Le bloc de marbre. — Diplomatie. — Le crucifix. — Les modèles du Neptune. — Concours. — Le Sbietta. — Le domaine della Fonte. — Le souper du prêtre Filippo. — Empoisonnement.

C'est vers cette époque que le gros bloc de marbre duquel on tira le Neptune de la place fut embarqué sur l'Arno. On le mena ensuite par la Grieve jusqu'à la route de Poggio-a-Caiano, qui offrait le plus de facilité pour le transporter à Florence.

Dès que je l'eus examiné, je le mesurai dans tous les sens, puis je retournai à Florence, où j'exécutai plusieurs petits modèles, bien que je susse que, grâce à la protection de la duchesse, il était destiné au chevalier Bandinelli. J'agis ainsi non par envie contre cet homme, mais par compassion pour ce malheureux et admirable marbre. Notons ici, en passant, que les efforts que l'on fait pour arracher une chose à un mauvais destin qui la menace n'aboutissent presque toujours qu'à empirer son sort. C'est ce qui advint à ce bloc, qui n'échappa aux mains de Baccio que pour tomber entre celles de Bartolommeo Ammannato, comme nous le raconterons en son lieu.

Lorsque j'eus achevé mes petits modèles, je me rendis à Poggio-a-Caiano, où étaient alors le duc, la duchesse et le prince, leur fils. Je les trouvai tous à table. Le duc et la duchesse mangeaient à part, de sorte que je pus parler tête à tête avec le prince. Nous causions depuis longtemps quand

le duc, qui était dans une salle voisine d'où il m'entendait, daigna m'envoyer chercher.

Dès que je fus en présence de Leurs Excellences, la duchesse m'adressa la parole avec beaucoup d'affabilité. — Peu à peu j'amenai la conversation sur le magnifique marbre que j'avais vu. Je dis que nos ancêtres n'étaient parvenus à rendre notre école aussi illustre qu'en faisant concourir les artistes entre eux. — « C'est à cette noble coutume, ajoutai-je, que nous devons notre admirable coupole, les superbes portes de San-Giovanni, et tant de statues et de temples splendides qui entourent notre ville d'une telle auréole de gloire, que depuis les anciens elle n'a jamais eu de rivale au monde. » — La duchesse me répondit aussitôt, d'un ton irrité, qu'elle comprenait parfaitement où je voulais en venir et qu'elle me défendait de jamais parler en sa présence du bloc de marbre, sous peine de lui déplaire. — « Ainsi donc, répliquai-je, je déplais à Vos Excellences en prenant à cœur leurs intérêts et en ne négligeant rien pour qu'elles soient mieux servies! Quoique vous ayez résolu à l'avance d'adjuger le bloc au Bandinelli, si vous permettez à tout artiste d'exécuter un modèle pour le Neptune, n'en résultera-t-il pas que Baccio, par amour-propre, voudra produire une œuvre remarquable, et se livrera à des efforts devant lesquels il reculerait s'il n'avait point de concurrents? De cette façon vous serez mieux servis, vous ne découragerez pas cette noble école ; vous verrez qui possède le plus beau style, et vous me montrerez que vous aimez l'art et que vous vous y connaissez. » — La duchesse me répondit avec colère que je l'ennuyais et qu'elle voulait que le Bandinelli eût le marbre. — « Demande plutôt au duc, ajouta-t-elle, si Son Excellence n'est pas aussi de cet avis ? » — Le duc, qui jusqu'alors avait gardé le silence, s'écria : — « Voilà vingt ans que j'ai fait extraire de la carrière ce bloc pour le Bandinelli, j'entends donc qu'il lui appartienne. » — « Signor mio, repartis-je aussitôt, je supplie Votre Excellence de me permettre de lui dire quatre mots dans son intérêt. » — « Dis tout ce que

tu voudras, me répondit le duc, je t'écouterai. » — Alors je m'exprimai ainsi : — « Sachez, signor mio, que le bloc de marbre dont le Bandinelli s'est servi pour sculpter Hercule et Cacus était d'abord destiné à l'admirable Michel-Ange Buonarroti, qui avait exécuté tout exprès un modèle représentant Samson et quatre autres personnages. Ce groupe assurément aurait été le plus beau du monde. Au lieu de cela, votre Bandinelli n'a produit que deux figures mal bâties et toutes rapetassées, si bien qu'encore aujourd'hui notre école déplore l'injure qui a été faite à ce beau marbre. Plus de mille sonnets, je crois, ont été affichés à la honte de ce détestable ouvrage ; je suis sûr que Votre Excellence s'en souvient ; mais, s'il s'est rencontré des gens assez ignares pour enlever ce beau marbre à Michel-Ange et le donner au Bandinelli, qui l'a gâté, comme on le voit, vous, mon illustre seigneur, souffrirez-vous jamais que ce nouveau bloc, qui est encore plus beau que le premier, soit également déshonoré par lui, tandis que vous pourriez l'allouer à un homme de talent qui en tirerait bon parti ? Ordonnez, signor mio, que tout artiste soit libre de concourir et que tous les modèles soient ensuite mis sous les yeux de l'école. Vous connaîtrez ce qu'elle en pense et l'esprit judicieux de Votre Excellence saura bien discerner le meilleur morceau. Ainsi vous ne jetterez pas votre argent par les fenêtres, et vous ne détruirez point la noble émulation de notre admirable école, qui aujourd'hui est unique au monde et sur qui repose toute la gloire de Votre Excellence. » — Après m'avoir écouté avec bonté, le duc se leva de table en me disant : — « Va, Benvenuto mio, fais-moi un modèle et gagne ce beau marbre : je reconnais que tu m'as dit la vérité. » — La duchesse, outrée de dépit, me menaça de la tête en murmurant je ne sais quoi. — Là-dessus, je tirai ma révérence et je retournai à Florence en toute hâte, car je brûlais du désir de commencer le modèle.

Quand le duc revint à Florence, il se rendit chez moi, sans m'avoir prévenu. Je lui montrai deux petits modèles complétement différents l'un et l'autre. Il les loua tous les

deux, en ajoutant néanmoins qu'il y en avait un qu'il préférait, et que, si je le finissais avec soin, j'aurais lieu de m'en féliciter. — Son Excellence, qui avait vu les modèles du Bandinelli et de mes autres concurrents, trouva les miens beaucoup plus beaux, si je dois en croire plusieurs de ses courtisans qui m'assurèrent le lui avoir entendu dire. — Mais voici une circonstance qui me semble mériter de n'être point passée sous silence. Le cardinal Santa-Fiore, étant venu de Rome à Florence et ayant rencontré sur la route de Poggio-a-Caiana, où son Excellence le conduisait, le bloc de marbre en question, l'admira beaucoup et demanda à qui on le destinait. — « A mon Benvenuto, qui m'a fait un magnifique modèle, » — lui répondit le duc.

Cela me fut rapporté par des personnes dignes de foi et m'enhardit à aller trouver la duchesse. Je lui offris quelques petites bagatelles de ma façon qui lui plurent extrêmement. Elle me demanda ensuite de quoi j'étais occupé. — «Signora, lui répondis-je, j'ai entrepris pour mon amusement un des ouvrages les plus difficiles qu'il y ait au monde. C'est un Christ, grand comme nature, en marbre blanc, posé sur une croix de marbre noir. » — La duchesse ayant désiré savoir ce que je voulais en faire, je lui dis : — « Sachez, duchesse, que je ne le donnerais pas pour deux mille ducats d'or, car jamais travail n'a coûté tant de peine à un homme, et je ne me serais jamais engagé à l'entreprendre pour quelque prince que ce fût, de peur de ne pas m'en tirer à mon honneur. J'ai acheté les marbres de mon propre argent, j'ai eu à mes gages pendant deux ans environ un ouvrier pour m'aider, de sorte que, tant en marbre qu'en outils et en frais de main-d'œuvre, ce crucifix me coûte plus de trois cents écus : aussi, je le répète, ne le cèderais-je pas pour deux mille ducats d'or. Mais j'en ferai volontiers présent à Votre Excellence, si elle daigne m'accorder une grâce, très-licite, du reste, car je me borne à supplier Votre Excellence de vouloir bien rester neutre dans le concours que le duc a ouvert pour le grand bloc de marbre de Neptune. — «Ainsi donc, répliqua la duchesse indignée, tu ne fais aucun cas

de ma faveur ou de ma défaveur? » — « Bien loin de là, signora, m'écriai-je, si cela était, pourquoi vous offrirais-je une chose que j'estime deux mille ducats? Seulement, les pénibles et sévères études auxquelles je me suis livré me donnent tant de confiance, que je me flatte de remporter le prix, lors même que j'aurais à le disputer au grand Michel-Ange Buonarroti, à qui je suis redevable de tout ce que je sais. Combien ne serais-je pas plus heureux si, au lieu de tous ces ignorants, je voyais entrer dans la lice cet homme dont la science est universelle! Avec un si grand maître il n'y a qu'à gagner, tandis qu'avec les autres il n'y a qu'à perdre. » — Quand j'eus achevé ces mots, la duchesse se leva sans que sa colère fût calmée, et je m'en retournai à mon modèle, auquel je travaillai avec toute l'activité possible.

Dès que je l'eus terminé, le duc vint le voir. Deux ambassadeurs, celui du duc de Florence et celui de la seigneurie de Lucques, l'accompagnaient. — Mon modèle plut tellement à Son Excellence, qu'elle s'écria : — « En vérité, Benvenuto mérite bien le marbre! » — Alors les éloges ne me furent point épargnés par les deux ambassadeurs, surtout par celui de Lucques, qui était un savant docteur. — Je me tins un peu à l'écart, afin qu'ils pussent parler en toute liberté; mais, lorsque j'entendis leurs compliments, je m'avançai et je dis au duc : — « Signor mio, vous devriez adopter une mesure encore meilleure que la première. Elle consisterait à ordonner à chaque concurrent d'exécuter en terre un modèle exactement de la dimension du bloc de marbre; par ce moyen vous seriez bien mieux à même de reconnaître celui qui est digne de l'avoir, et vous ne courriez point risque de commettre une erreur qui, en définitive, serait préjudiciable non à l'artiste qui aurait mérité le marbre, mais à vous-même, car vous y perdriez et votre argent et votre réputation. Si, au contraire, votre choix tombe sur celui qui aura déployé le plus de talent, votre nom acquerra un nouvel éclat, votre argent sera bien employé, et l'on croira que vous aimez les arts et que vous

vous y connaissez. » — A ces mots, le duc plia les épaules et partit. — « Signore, lui dit en chemin l'ambassadeur de Lucques, c'est un terrible homme que votre Benvenuto ! » — « *Bien plus terrible que vous ne pensez*, répondit le duc, *et il aurait mieux valu pour lui qu'il l'eût été moins*, *car il aurait à présent des choses qu'il n'a pas.* » — Je tiens ces propres paroles de l'ambassadeur lui-même, qui me les répéta un jour qu'il m'adressait presque des reproches sur ma manière d'agir. Je lui répondis que je prenais les intérêts du duc en bon et fidèle serviteur, mais que je ne savais pas jouer le rôle de flatteur.

Quelques semaines après, le Bandinelli mourut. On attribua sa mort à ses excès et surtout au chagrin qu'il éprouva en voyant qu'il allait perdre son bloc de marbre. — Telle fut sa jalousie, que, dès qu'il eut appris que j'avais fait le crucifix dont j'ai parlé plus haut, il s'empressa de sculpter en marbre le Christ mort qui se trouve aujourd'hui à la Nunziata. J'avais offert mon crucifix à Santa-Maria-Novella, et déjà même j'avais mis en place les crampons pour le recevoir, lorsque, pour unique récompense, je demandai la permission de disposer au-dessous un petit tombeau destiné à renfermer mes restes mortels. — Les religieux m'ayant répondu qu'ils ne pouvaient m'accorder cette faveur sans y avoir été autorisés par les marguilliers, je leur dis : — « Pourquoi donc, frères, ne les avez-vous pas consultés quand vous m'avez laissé poser mes crampons et laissé faire mes autres préparatifs ? » — Cela fut cause que je ne voulus plus gratifier l'église de Santa-Maria-Novella du fruit de mes rudes travaux. — Les marguilliers eurent beau venir ensuite chez moi me supplier, je restai sourd à leurs instances. — Je songeai aussitôt à l'église della Nunziata. Dès que j'eus manifesté aux religieux qui la desservaient l'intention de lui donner mon crucifix aux mêmes conditions qu'à Santa-Maria-Novella, ils furent unanimes pour m'exhorter à le placer dans leur église et à y construire un tombeau comme bon me semblerait. — Le Bandinelli, ayant prévu cela, travailla avec toute l'activité imaginable à terminer son Christ,

et pria la duchesse de lui faire concéder la chapelle qui appartenait aux Pazzi. Dès qu'il l'eut obtenue, ce qui n'eut point lieu sans difficultés, il y plaça en toute hâte son ouvrage, qui n'était pas encore entièrement achevé lorsqu'il vint à mourir.

La duchesse avait dit que, si elle avait protégé le Bandinelli pendant sa vie, elle le protégerait également après sa mort, et qu'en conséquence, bien qu'il ne fût plus de ce monde, je pouvais être certain que je n'aurais jamais le bloc de marbre. Aussi, Bernardone le courtier, que je rencontrai un jour à la campagne, m'apprit-il que la duchesse avait disposé de ce bloc. — « Oh ! malheureux marbre, m'écriai-je, assurément entre les mains de Bandinelli tu étais mal tombé, mais entre celles de l'Ammannato tu es cent fois pis encore ! »

Cependant le duc m'avait ordonné d'exécuter en terre un modèle d'une dimension égale à celle que sa statue en marbre devait avoir. Il m'avait même fait fournir le bois et la terre qui m'étaient nécessaires, et construire une enceinte sous la loggia où est mon Persée ; de plus, il payait un ouvrier. Je me mis à l'œuvre avec ardeur, et je menai à heureuse fin mon armature en bois, d'après mes bons principes, sans songer au bloc de marbre, car je savais que la duchesse avait résolu que je ne l'obtiendrais pas. — Si j'entrepris ce travail, ce fut donc seulement parce que je me flattais qu'aussitôt que la duchesse, qui était une personne de goût, l'aurait vu terminé, elle se repentirait vivement d'avoir causé un si grand tort à ce malheureux bloc et à elle-même. — Pendant ce temps, Jean Flamand et Vincenzio Danti de Pérouse exécutaient chacun un modèle ; le premier dans les cloîtres de Santa-Croce, le second, dans le palais de messer Ottaviano de Médicis. — Le fils du Moschino en avait commencé un autre à Pise ; enfin, Bartolommeo Ammannato travaillait au sien dans la loggia que l'on avait partagée entre lui et moi.

Mon ébauche était achevée, et même j'avais déjà un peu modelé la tête, lorsqu'un jour le duc descendit du palais,

accompagné du peintre Giorgetto, qui le mena dans l'atelier de l'Ammannato pour lui montrer le Neptune. Giorgetto avait travaillé de sa propre main pendant plusieurs jours à cette figure avec l'Ammannato et tous ses ouvriers. On me raconta que le duc se montra peu satisfait de ce modèle, malgré les efforts de Giorgetto qui cherchait à l'étourdir par son caquetage. Son Excellence l'écouta en secouant la tête, et dit ensuite à messer Gianstefano : — « Va demander à Benvenuto si son colosse est assez avancé pour qu'il veuille me le laisser voir un peu. » — Messer Gianstefano s'acquitta gracieusement de la commission du duc, et de plus ajouta que, si mon ouvrage ne me semblait pas encore en état d'être montré, je pouvais le déclarer franchement, attendu que le duc savait fort bien que j'avais été très-peu aidé pour une entreprise de cette importance. Je répondis que je suppliais le duc de venir, et que, si mon travail était à la vérité peu avancé, Son Excellence était assez expérimentée pour se rendre compte de ce qu'il serait une fois terminé. — Messer Gianstefano répéta mes paroles au duc, qui vint avec plaisir. Dès qu'il fut entré dans mon atelier et eut jeté les yeux sur mon modèle, il en parut enchanté. Il se promena ensuite tout autour, en s'arrêtant aux quatre points principaux, exactement comme l'aurait fait un praticien consommé. Son air et ses gestes témoignaient de sa profonde satisfaction. — « Benvenuto, me dit-il, tu n'as plus qu'à lui donner un petit coup. » — Puis il se tourna vers les gens de sa suite en disant : — « Le petit modèle que j'ai vu chez lui me plaisait extrêmement, mais celui-ci le surpasse de beaucoup. »

Vers cette époque, Dieu, qui fait toutes choses pour notre bien, et ne manque jamais de nous protéger lorsque nous pensons à lui, permit qu'un certain bandit de Vicchio appelé Piermaria d'Anterigoli et surnommé le Sbietta, vînt me trouver. Cet homme était berger de profession. Grâce à l'étroite parenté qui l'unissait à messer Guido le médecin, aujourd'hui prévôt de Pescia, je consentis à l'écouter. Il me proposa de lui acheter, pour en jouir ma vie durant, une

ferme qui lui appartenait. Je ne voulus point la visiter, attendu que je désirais terminer promptement mon modèle de Neptune. D'ailleurs cette démarche était inutile, car le Sbietta ne me vendait que l'usufruit de sa terre, et il m'avait donné la note de ce qu'elle produisait en blé, en vin, en huile, en avoine, en marrons et autres denrées. Ayant calculé que tout cela valait, au taux d'alors, beaucoup plus de cent écus d'or, je conclus le marché moyennant six cent cinquante écus que je lui comptai, et dans lesquels étaient compris les droits du fisc. En échange de cette somme, il me remit un écrit de sa main par lequel il s'obligeait à me garantir pendant toute ma vie un revenu de cent écus. Je ne jugeai donc point à propos d'aller voir son domaine. Je me contentai de m'informer avec soin si le Sbietta et ser Filippo, son frère, étaient assez solvables pour que je n'eusse rien à craindre. Plusieurs personnes qui les connaissaient m'assurèrent que je pouvais être parfaitement tranquille. Nous appelâmes ser Pierfrancesco Bertoldi, notaire de la Mercantazia. Je débutai par lui mettre entre les mains l'écrit du Sbietta, pensant que cet engagement devait être exprimé dans le contrat. Mais, en rédigeant son acte, le notaire prêta si bien l'oreille aux bavardages du Sbietta, qu'il oublia de mentionner la garantie que mon vendeur m'avait faite. La besogne du notaire dura quelques heures, pendant lesquelles je modelai une bonne partie de la tête de mon Neptune. Lorsque nous eûmes signé le contrat, le Sbietta m'accabla de toutes sortes d'amitiés, que je lui rendis à mon tour. Il me fit maints présents de chevreaux, de fromages, de chapons, de gâteaux et de fruits, en telle quantité que je finis par en être presque confus.

En revanche, quand il venait à Florence, je ne souffrais point qu'il descendît à l'auberge. Souvent même, je logeai chez moi plusieurs de ses parents qui l'accompagnaient. Une fois, il me dit en plaisantant qu'il était vraiment honteux qu'après avoir acheté un domaine, je ne me décidasse point à confier trois jours mes affaires à mes ouvriers pour

aller inspecter mon acquisition. Enfin, il me cajola si bien que, pour mon malheur, je lui rendis visite. Il me reçut avec plus d'empressement que si j'eusse été un duc, et sa femme me témoigna encore plus d'amitié. Ces bonnes relations durèrent jusqu'à ce que le Sbietta et ser Filippo son frère eurent tout disposé pour la réussite du complot qu'ils avaient tramé contre moi. — Pendant ce temps, je ne cessais de travailler à mon Neptune, et déjà, comme je l'ai dit, je l'avais entièrement ébauché, d'après une excellente méthode qui, avant moi, n'était connue et pratiquée par personne. Quoique je fusse certain de ne point obtenir le marbre, par les motifs que j'ai mentionnés plus haut, j'espérais pouvoir achever promptement mon modèle et l'exposer sur la place, uniquement pour ma propre satisfaction. — Les choses en étaient là, lorsqu'un mercredi, la beauté de la saison et les obsessions de mes deux coquins me déterminèrent à partir de la villa que je possédais à Trespiano pour me rendre à Vicchio. Comme j'avais préalablement bien déjeuné, je n'arrivai qu'à plus de vingt heures à la porte de Vicchio. J'y trouvai ser Filippo, qui semblait avoir été instruit de ma venue. Il m'accabla de caresses et me conduisit chez le Sbietta. Ce dernier était absent, mais sa femme impudique me fit toutes sortes d'amitiés. Je lui donnai un chapeau de paille d'une telle finesse, qu'elle m'assura que jamais elle n'en avait vu de plus beau. Vers le soir, nous soupâmes tous ensemble fort gaiement ; puis on me mena dans une chambre superbe, où je dormis dans un excellent lit. Mes deux serviteurs furent également bien traités suivant leur rang. Le lendemain matin, le même accueil m'attendait à mon lever. J'allai ensuite visiter mon domaine, dont je fus très-content. Lorsqu'on m'eut remis une certaine quantité de blé et d'autres grains, le prêtre, ser Filippo, me dit en retournant à Vicchio : — « Benvenuto, soyez sans inquiétude ; si vous n'avez pas trouvé tout ce qui vous a été promis, vous pouvez être certain que l'on vous en dédommagera amplement, car vous avez affaire à d'honnêtes gens. Le métayer est un coquin, mais nous

l'avons renvoyé. » — D'un autre côté, ce métayer, qui se nommait Mariano Rosegli, me répéta plusieurs fois : — « Prenez bien garde à vous. A la fin, vous verrez qui de nous est le plus grand coquin. » — En me parlant ainsi, ce paysan souriait malicieusement et secouait la tête d'un air qui paraissait vouloir dire : — « Va toujours, tu sauras bientôt à quoi t'en tenir. » — J'en tirai un assez fâcheux augure, mais j'étais loin d'imaginer ce qui devait m'arriver. En revenant de mon domaine, qui est situé à deux milles de Vicchio, du côté des Alpes, je rencontrai le prêtre, qui m'attendait avec ses caresses accoutumées. Nous fîmes ensemble un bon déjeuner. — J'allai ensuite me promener dans Vicchio. Le marché était alors commencé. — Bientôt je m'aperçus que j'étais regardé avec une vive curiosité par tous les gens du pays, et surtout par un brave homme qui habite le village depuis maintes années et dont la femme est boulangère. Il possède, à un mille de là environ, de bonnes propriétés, mais il préfère vivre à Vicchio, où il demeure dans une maison qui m'appartient et dépend de mon domaine, que l'on désigne sous le nom della Fonte. — « J'occupe votre maison, me dit-il, et je vous payerai votre loyer à l'échéance du terme. Si même vous le désirez plus tôt, vous n'avez qu'à parler ; car vous serez toujours d'accord avec moi. » — Tout en causant ainsi, il continua de me regarder avec une telle fixité, qu'à la fin je ne pus m'empêcher de m'écrier : — « Ah çà, mon cher Giovanni, dites-moi un peu pourquoi vous m'avez regardé plusieurs fois d'une manière si étrange ? » — « Je vous l'avouerai volontiers, me répondit-il, si vous me promettez sur votre parole d'honnête homme de me garder le secret. » — Je m'y engageai. — « Eh bien, reprit-il, sachez qu'il y a peu de temps, ser Filippo, ce scélérat de prêtre, ne cessait de vanter l'habileté de son frère qui, disait-il, avait vendu en viager son domaine à un vieillard qui ne passerait pas l'année. Vous avez affaire à des coquins ; tâchez donc de vivre le plus que vous pourrez, et tenez l'œil bien ouvert ; cette précaution n'est point à négliger. Je n'ajouterai rien de plus. »

En me promenant dans le marché, je rencontrai Giovan-Battista Santini. Nous fûmes tous deux invités à souper par le prêtre. Ainsi que je l'ai noté plus haut, il était vingt heures environ. On soupa si tôt à cause de moi, parce que j'avais annoncé que je voulais retourner le soir à Trespiano. On prépara donc le repas en toute hâte ; la femme de Sbietta et surtout un certain Cecchino Buti, le bravo de la maison, déployèrent une activité singulière. Dès que les salades furent prêtes, on se disposa à se mettre à table. Le maudit prêtre nous dit alors avec un sourire sinistre : — « Il faut que vous m'excusiez ; je ne puis souper avec vous, parce qu'il m'est survenu une affaire de haute importance qui concerne mon frère Sbietta. Comme il est absent, je suis forcé de le suppléer. » — Toutes nos instances pour le décider à rester furent infructueuses. Il partit et nous commençâmes à souper. Lorsque nous eûmes mangé les salades dans de grandes assiettes communes, on apporta à chacun de nous un petit plat rempli de viande bouillie. Le Santini, qui était en face de moi, me dit : — « Les pièces de vaisselle dans lesquelles on vous sert ne ressemblent aucunement aux autres ; en avez-vous jamais vu de plus belles ! » — Je lui répondis que je n'y avais point fait attention. — Pendant ce temps, la femme du Sbietta et Cecchino Buti couraient de çà et de là et avaient l'air extraordinairement affairé. Santini m'ayant poussé à engager cette femme à prendre place à table, je l'en priai si vivement qu'elle y consentit. — « Vous mangez bien peu, me dit-elle d'un ton chagrin, mon souper ne vous plaît donc pas? » — Je lui assurai que jamais je n'avais eu meilleur appétit ni meilleure chère, mais que je ne pouvais manger davantage. — De ma vie je n'aurais deviné pourquoi cette femme m'excitait ainsi à manger. Il était plus de vingt et une heures quand le souper se termina. Comme je voulais retourner le soir à Trespiano afin de pouvoir aller le lendemain travailler à la loggia, je dis adieu à tous les convives, et je partis après avoir remercié la femme du Sbietta.

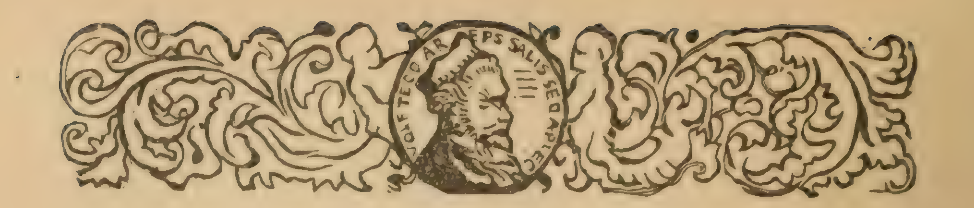
A peine eus-je fait trois milles que je me sentis l'estomac

en feu. J'étais en proie à de si poignantes douleurs, que, dans mon impatience d'arriver à Trespiano, les minutes me semblaient des siècles. Enfin, grâce à Dieu, je parvins, malgré mes souffrances, à gagner mon logis. Je me couchai immédiatement, mais je ne pus fermer l'œil de la nuit. En outre, je fus tourmenté de coliques qui me forcèrent d'aller plusieurs fois à la garde-robe. Au point du jour, j'éprouvai au rectum une ardeur dévorante, et en examinant quelle en était la cause, je découvris que j'étais plein de sang. Aussitôt je pensai que j'avais mangé quelque chose d'empoisonné. Je recherchai sans relâche ce que ce pouvait être. Alors je me rappelai que la femme de Sbietta m'avait servi dans des assiettes et des plats différents de ceux des autres convives, et que le frère de Sbietta, après s'être donné un mal infini pour me recevoir, avait refusé de souper avec nous. Il me vint aussi en mémoire que ce maudit prêtre avait dit que le Sbietta avait fait un coup magnifique en vendant l'usufruit d'un domaine à un vieillard qui ne passerait pas l'année, paroles que je tenais de ce brave Giovanni Sardella. De tout cela je conclus que l'on m'avait administré une dose de sublimé dans une sauce fort bien accommodée et d'un goût fort agréable. En effet, le sublimé produit tous les symptômes qui se manifestèrent chez moi. Par bonheur, je mange ordinairement la viande sans sauce et sans autre assaisonnement que du sel. C'est pourquoi je ne pris que deux bouchées de cette sauce, et encore parce qu'elle avait une saveur exquise. Je ne doutai point que la petite dose de sublimé n'eût été mêlée à cette sauce, car la femme du Sbietta avait employé mille artifices pour me déterminer à en manger.

Bien que je me sentisse grièvement malade, je ne laissai pas d'aller travailler dans la loggia à mon modèle de Neptune ; mais au bout de quelques jours mes souffrances s'accrurent au point que je fus obligé de garder le lit. Aussitôt que la duchesse en fut informée, elle fit adjuger sans concours le malheureux bloc de marbre à Bartolommeo Ammannato. Celui-ci m'envoya dire *par messer...... qui*

*demeure rue du......* que j'étais libre de disposer comme bon me semblerait de mon modèle, attendu qu'il avait gagné le marbre. *Ce messer..... était un des amants de la femme de Bartolommeo Ammannato, et comme, grâce à sa bonne mine et à sa discrétion, il était le favori, Ammannato lui donnait toutes les commodités imaginables.* J'en aurais long à conter là-dessus; mais je ne veux pas imiter son maître Bandinelli, qui, à force de parler, finissait toujours par déraisonner. Qu'il me suffise d'ajouter que je répondis au messager de l'Ammannato que je m'étais toujours douté de ce qui arrivait, et qu'il eût à recommander à Bartolommeo de n'épargner aucun effort pour se montrer reconnaissant envers la fortune qui lui avait accordé une faveur si grande et si peu méritée.

Au milieu de tous ces chagrins, je continuai de garder le lit. J'étais soigné par l'habile médecin maestro Francesco de Montevarchi, lequel s'était adjoint le chirurgien maestro Raffaello de' Pilli, parce que le sublimé m'avait corrodé les intestins de telle façon que je ne pouvais plus retenir mes excréments. Lorsque le poison, qui heureusement n'était pas en assez grande quantité pour vaincre ma robuste constitution, eut fait tous les ravages que l'on devait attendre, maestro Francesco me dit : — « Benvenuto, remercie Dieu, te voilà sauvé. N'aie aucune crainte, je te guérirai complétement au désespoir des scélérats qui voulaient ta mort. » — « Cette cure, s'écria alors maestro Raffaello, sera une des plus belles et des plus difficiles dont il aura jamais été parlé ; car, sache-le, Benvenuto, tu as avalé une pilule de sublimé. » — « A ces mots, maestro Francesco s'empressa de lui couper la parole en disant : — « Peut-être n'était-ce qu'un insecte venimeux. » — Je lui répondis que je savais parfaitement quelle espèce de poison c'était, et qui me l'avait administré. — Sur ce, personne ne souffla plus mot. — Maestro Francesco et maestro Raffaello me soignèrent pendant plus de six mois et je restai plus d'un an sans me rétablir.



# CHAPITRE V

(1560 — 1562.)

Le prince don Francesco. — Encouragements. — Procès. — Injustice. — Voyage à Livourne. — A quelque chose malheur est bon. — Retour à Florence. — Friponneries. — Le duc et la duchesse de Florence dans l'atelier de Cellini. — Messer Baccio del Bene. — Projet de retour en France. — Mort du cardinal de Médicis. — Voyage à Pise.

Ce fut vers cette époque qu'eut lieu l'entrée du duc à Sienne. Plusieurs mois auparavant, l'Ammannato y était allé pour construire les arcs de triomphe. Un de ses bâtards, qui était resté dans la loggia, ayant enlevé les toiles dont je me servais pour couvrir mon Neptune, qui n'était pas encore terminé, je courus m'en plaindre au fils du duc, le signor don Francesco, lequel me portait de l'intérêt. Je lui dis que l'on avait découvert ma figure avant qu'elle ne fût achevée. Toutefois, je déclarai que je ne m'en serais point préoccupé si elle eût été finie. — « Benvenuto, me répondit le prince, soyez sans inquiétude, cela sera plutôt nuisible que profitable à vos ennemis. Cependant, si vous désirez que je fasse couvrir votre ouvrage, je vous satisferai sur-le-champ. » — Son Excellence illustrissime m'adressa ensuite beaucoup d'autres compliments en présence de plusieurs seigneurs. Alors je priai Son Excellence de m'accorder les moyens de mener à fin mon travail, et j'ajoutai que je voulais lui en faire présent ainsi que du petit modèle. Le prince me répondit qu'il acceptait l'un et l'autre avec plaisir, et qu'il me donnerait tout ce que je demanderais. — Cette légère faveur me réconforta et fut cause que je revins

à la vie. En effet, je sentais que j'allais succomber sous le poids des maux et des tribulations innombrables qui m'avaient assailli tous à la fois, lorsque la bienveillance du prince vint ranimer un peu mes forces et mes espérances.

Plus d'une année s'était écoulée depuis que j'avais acheté au Sbietta le domaine della Fonte. Après l'empoisonnement et diverses scélératesses dont je faillis être victime, ayant vu que cette terre ne me produisait pas la moitié de ce qui m'avait été promis, je m'adressai au tribunal, car, à l'appui de mes droits, j'avais non-seulement mon contrat, mais encore un écrit tracé par le Sbietta lui-même, et dans lequel il s'engageait par-devant témoins à me garantir mon revenu. — Messer Alfonso Quistelli, qui était alors procureur fiscal, siégeait avec les conseillers parmi lesquels se trouvaient Averardo Serristori, Federigo de' Ricci et un des Alessandri ; je ne me souviens pas des noms des autres, mais il suffit de dire que tous étaient gens de haute distinction. — Dès que j'eus expliqué mon affaire, ils déclarèrent que Sbietta devait me restituer mon argent. Le seul Federigo de' Ricci émit un avis contraire, parce qu'à cette époque Sbietta était à son service. — Tous ces magistrats m'exprimèrent leurs regrets de ce que Federigo de' Ricci les empêchait de rendre une sentence en ma faveur. Averardo Serristori et l'Alessandri entre autres firent grand bruit, mais Federigo traîna la chose en longueur si bien que le tribunal cessa de siéger avant d'avoir rien terminé. — Quelque temps après, Averardo Serristori m'ayant rencontré un matin sur la place della Nunziata, me dit à haute voix, sans la moindre gêne : — « L'influence de Federigo de' Ricci l'a tellement emporté sur la nôtre que tu as été volé comme dans un bois, malgré tous nos efforts. » — Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce sujet; celui qui possède le suprême pouvoir en serait trop offensé. Qu'il me suffise de dire que je fus victime d'une affreuse injustice uniquement parce que le Sbietta était au service d'un citoyen opulent.

Le duc était à Livourne, je résolus de m'y rendre seulement pour lui demander mon congé; car mes forces étaient revenues, on ne m'employait à rien et j'étais désolé de perdre ainsi mon temps. — Je mis donc mon projet à exécution et j'allai à Livourne où je trouvai Son Excellence, qui me reçut de la manière la plus gracieuse. Chaque jour je montais à cheval avec le duc, de sorte que je pouvais lui dire facilement tout ce que je voulais, d'autant plus qu'il sortait de la ville et suivait pendant quatre milles le bord de la mer, où il faisait construire quelques fortifications. Il aimait, du reste, que je causasse avec lui, parce que cela le préservait des importunités de la foule. — Un jour qu'il me témoignait encore plus d'amitié que de coutume, je profitai de ses bonnes dispositions à mon égard pour lui parler du Sbietta. — « Signor, lui dis-je, il faut que je vous raconte un événement étrange qui vous expliquera pourquoi je n'ai pu finir de modeler en terre le Neptune auquel je travaillais dans la loggia. » — Je lui appris ensuite que j'avais acheté l'usufruit d'un domaine au Sbietta et j'entrai dans tous les détails de cette affaire, sans altérer en rien la vérité. Quand j'arrivai à l'épisode du poison, je dis que, si jamais mes services avaient été agréables à Son Excellence, elle devait, au lieu de punir le Sbietta ou ceux qui m'avaient administré le sublimé, leur donner quelque bonne récompense. — « En effet, ajoutai-je, la dose n'était pas assez forte pour me tuer, et il y en avait juste assez pour me débarrasser l'estomaç et les intestins d'une viscosité qui aurait causé ma mort dans trois ou quatre ans, tandis que maintenant, grâce à la façon dont cette espèce de médecine a opéré, je crois que je vivrai plus de vingt ans encore. J'en remercie Dieu sincèrement et je reconnais combien est vrai ce dicton que j'ai entendu plus d'une fois : *A quelque chose malheur est bon.* » — Pendant une promenade de plus de deux milles, le duc m'écouta avec la plus grande attention et ne m'interrompit que pour s'écrier : — « Ah ! les infâmes coquins! » — Je conclus qu'ils m'avaient rendu un véritable service et j'entamai un nouveau sujet de conversation.

Un autre jour, ayant trouvé le duc de bonne humeur, je le priai de m'accorder mon congé, afin que je ne perdisse point les années que je pouvais employer à faire quelque chose. J'ajoutai que Son Excellence me payerait, quand elle le jugerait à propos, ce qui m'était encore dû pour mon Persée. J'accompagnai cette demande d'une foule de remercîments, mais le duc ne me répondit pas un mot, et même sembla irrité de mes paroles. — Le lendemain, messer Bartolommeo Concino, un des principaux secrétaires de Son Excellence, vint chez moi et me dit d'un ton de bravade : — « Si tu veux ton congé, le duc te le donnera ; si tu veux du travail, il t'occupera. Plaise à Dieu que tu puisses exécuter tout ce qu'il te commandera ! » — Je lui répondis que mon unique désir était de travailler, et que je préférais recevoir un sou au service de Son Excellence qu'un ducat à celui de tout autre prince, fût-il pape, empereur ou roi. — « Si telle est ta pensée, me dit alors messer Bartolommeo, vous êtes d'accord sans qu'il soit besoin d'ajouter un mot de plus. Ainsi, tu n'as qu'à retourner à Florence et à être tranquille, car le duc te veut du bien. » — Je regagnai donc Florence.

Dès que j'y fus arrivé, un fabricant de draps d'or, nommé Raffaellone Scheggia, vint me trouver et me dit qu'il voulait me mettre d'accord avec le Sbietta. — « Il n'y a que les conseillers, lui répondis-je, qui puissent arranger notre affaire. Le Sbietta ne rencontrera pas toujours parmi eux un Federigo de' Ricci, disposé, pour un présent de deux chevreaux gras, à prendre en main sa détestable cause et à injurier si cruellement la justice, sans crainte de Dieu et sans égard pour son honneur. » — Lorsque j'eus achevé ces paroles, que j'appuyai de maints raisonnements, Raffaello me remontra avec douceur qu'il valait beaucoup mieux manger une grive en paix que de disputer avec acharnement un chapon, fût-on certain de finir par l'avoir. Il me représenta ensuite que parfois les procès traînent tellement en longueur, que je ferais mieux d'employer ce temps à produire quelque chef-d'œuvre, dont je tirerais plus de gloire

et plus de profit. — Ayant reconnu qu'il disait vrai, je commençai à lui prêter l'oreille, de sorte que bientôt il fut convenu entre nous que le Sbietta prendrait mon domaine à loyer pendant toute ma vie, pour soixante-dix écus d'or par an. — Au moment de passer le contrat, qui fut dressé par ser Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, le Sbietta dit que le mode de stipulations que nous avions adopté forcerait de payer au fisc des droits considérables; qu'il valait mieux simuler un bail que nous renouvellerions tous les cinq ans, et enfin qu'il ne manquerait pas à ses engagements et ne me susciterait plus jamais de procès. Son coquin de frère m'ayant fait les mêmes serments, je consentis à laisser porter le bail au contrat.

Pour aborder d'autres sujets et ne plus avoir à revenir sur ces indignes friponneries, je vais raconter de suite ce qui advint à l'expiration des cinq années. Mes deux bandits ne tinrent aucune de leurs promesses et voulurent me rendre le domaine et ne point renouveler le bail. A mes plaintes, ils répondirent en me montrant le contrat. Ainsi, grâce à leur mauvaise foi, je me trouvais sans armes pour me défendre. — Quand je vis cela, je leur dis que le duc et le prince de Florence ne souffriraient pas que, dans leur ville, on volât les gens d'une manière aussi affreuse. Cette menace les effraya tellement, qu'ils me députèrent de nouveau ce même Raffaello Scheggia, qui avait présidé au premier accommodement. Ils m'avaient déclaré qu'ils n'entendaient plus me payer à l'avance soixante-dix écus d'or par an, comme par le passé, et je leur ai répondu que je ne voulais rien en rabattre. Nous en étions donc là lorsque Raffaello vint me trouver. — « Benvenuto mio, me dit-il, vous savez que je vous suis dévoué. Vos adversaires ont remis l'affaire entre mes mains et accepteront ma décision. » — En même temps, il me présenta, à l'appui de ce qu'il avançait, un papier signé par eux. Moi, qui ne savais pas que Raffaello était proche parent de ces fripons, je crus que tout allait pour le mieux, et je lui donnai aussi pouvoir de conclure. — Un jour du mois d'août, une demi-heure après

la chute du jour, cet honnête homme vint chez moi et dépensa tant de paroles, qu'il me força à faire dresser le contrat le soir même, car il savait très-bien que, si l'on eût attendu jusqu'au lendemain matin, la fourberie qu'il avait conçue aurait été éventée. On passa donc le contrat, et il y fut stipulé que je recevrais, en deux payements, soixante-cinq écus par an, tant que je vivrais. J'eus beau me récrier et me débattre, Raffaello exhiba ma signature, de façon que chacun me condamna. — Ce coquin répétait sans cesse que sa décision m'était favorable et qu'il avait pris la défense de mes intérêts. Le notaire et les autres, ignorant qu'il était parent du Sbietta, me donnèrent tort. Je fus donc forcé de céder, mais je ferai en sorte de vivre le plus longtemps possible.

L'année suivante, au mois de décembre 1566, je commis une autre sottise en achetant au Sbietta, pour deux cents écus, la moitié de son domaine del Poggio, qui borde mon bien della Fonte. Après avoir conclu ce marché, qui, suivant nos conventions, pouvait être annulé dans le cours des trois premières années, j'affermai au Sbietta ma nouvelle acquisition. Je crus faire pour le mieux, mais j'en aurais trop long à dire si je voulais raconter toutes les indignités que j'ai eues à souffrir. Je confie entièrement le soin de ma vengeance à Dieu, qui m'a toujours protégé contre mes ennemis.

Lorsque j'eus tout à fait terminé mon crucifix de marbre, il me sembla que, debout à quelques brasses au-dessus du sol, il produirait un bien meilleur effet que couché à terre. Dès que je l'eus mis en place, je reconnus, à ma grande satisfaction, que je ne m'étais pas trompé. Alors je commençai à le montrer à tous ceux qui m'en témoignaient le désir. — Le duc et la duchesse, qui étaient revenus de Pise, en ayant entendu parler, se rendirent un jour chez moi à l'improviste avec l'élite de leur cour, uniquement pour voir mon crucifix. Ils en furent enchantés et m'accablèrent de louanges sur lesquelles naturellement les seigneurs et les gentilshommes présents ne manquèrent pas de renchérir.

— Quand j'eus vu que leurs Excellences étaient satisfaites, je les remerciai vivement et je leur dis qu'en m'empêchant de sculpter en marbre le Neptune, on m'avait déterminé à exécuter un ouvrage que personne avant moi n'avait osé tenter. — « Il m'a coûté des peines inimaginables, ajoutai-je, mais je suis loin de les regretter, puisqu'elles me valent tant d'éloges. Comme je pense que jamais je ne trouverai rien qui soit plus digne de Vos Excellences que ce crucifix, je leur en fais présent de grand cœur, en les priant seulement de vouloir bien ne pas se retirer sans avoir visité le rez-de-chaussée de ma maison. » — Aussitôt Leurs Excellences se levèrent gracieusement, sortirent de mon atelier et entrèrent dans ma maison. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut mon petit modèle de Neptune et de la Fontaine. La duchesse, qui ne l'avait point encore vu, en fut si émerveillée qu'elle jeta un cri d'admiration. — « Sur ma vie ! dit-elle au duc, je n'aurais jamais imaginé qu'on pût voir quelque chose d'aussi beau. » — A ces mots, le duc lui répéta plusieurs fois : — « Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit, moi ? » — Ils continuèrent de parler entre eux en termes aussi flatteurs pour moi : puis la duchesse m'appela près d'elle, et me donna une foule de nouveaux éloges qui ressemblaient à des excuses. Elle dit ensuite qu'elle voulait que je choisisse moi-même un bloc de marbre et que je le misse en œuvre. A ces bienveillantes paroles, je répondis que, si Leurs Excellences m'accordaient les facilités nécessaires, j'aborderais volontiers, pour leur complaire, une si laborieuse entreprise. — « Benvenuto, s'écria aussitôt le duc, tu auras toutes les facilités que tu demanderas, je t'en donnerai même d'autres qui surpasseront tes espérances. » — Là-dessus, Leurs Excellences se retirèrent et me laissèrent très-satisfait. Mais bien des semaines se passèrent sans que l'on s'occupât de moi. Cet oubli me causa un chagrin qui approchait du désespoir.

A cette époque, la reine de France envoya à Florence messer Baccio del Bene pour emprunter de l'argent à notre duc, qui, dit-on, consentit gracieusement à lui en fournir.

Comme messer Baccio del Bene et moi nous avions été jadis intimement liés, nous nous reconnûmes à Florence, et nous nous vîmes avec beaucoup de plaisir. — Un jour qu'il me rendait compte des faveurs dont l'honorait Son Excellence illustrissime, il me demanda quels étaient les grands ouvrages dont je m'occupais. — Je lui racontai alors l'affaire du Neptune et le tort considérable que la duchesse m'avait fait. — A ces mots, il me dit de la part de la reine que Sa Majesté avait le plus vif désir de terminer le mausolée du roi Henri son époux, pour lequel Daniel de Volterra avait entrepris un cheval colossal en bronze, mais qu'il avait laissé s'écouler l'époque où il devait le livrer ; que le tombeau réclamait de riches et nombreux ornements, qu'en conséquence, si je voulais revenir en France habiter mon château, la reine, pour m'attacher à son service, m'accorderait tout ce que je pourrais désirer. — Je répondis à messer Baccio qu'il fallait en conférer avec le duc ; que, si Son Excellence illustrissime y consentait, je retournerais volontiers en France. — « Eh bien ! nous partirons ensemble, » — s'écria joyeusement messer Baccio, qui croyait l'affaire faite. Le lendemain il eut avec le duc une entrevue dont il profita pour lui parler de moi et lui dire que, si Son Excellence le permettait, la reine me prendrait à son service. — « Benvenuto est un habile homme, ainsi que tout le monde le sait, mais maintenant il ne veut plus travailler. » — Telle fut la réponse du duc, qui changea ensuite la conversation. — Tout cela me fut rapporté par messer Baccio lui-même, que j'allai voir le soir suivant. — Je ne pus me contenir plus longtemps. — « Son Excellence, m'écriai-je, ne m'a rien commandé, et cependant avec mes seules ressources j'ai exécuté un des ouvrages les plus difficiles du monde, et pour lequel, malgré ma pauvreté, j'ai dépensé plus de deux cents écus. Que n'aurais-je donc pas fait, si Son Excellence illustrissime m'eût employé ? Je vous le jure, en vérité, on m'a fait bien du tort. » — Le bon gentilhomme répéta fidèlement ces paroles au duc, mais celui-ci répondit que c'était une plai-

santerie et qu'il voulait me garder. — J'en fus tellement irrité, que plusieurs fois je fus tenté de partir à la grâce de Dieu. — La reine, de peur de déplaire au duc, ne voulut plus qu'on lui parlât de moi : de sorte qu'à mon grand regret je fus obligé de rester.

Vers cette époque, le duc quitta Florence avec sa cour et tous ses enfants, à l'exception du prince qui était en Espagne. Il se rendit à Pise en traversant les maremmes de Sienne. — Le cardinal fut le premier qui ressentit les effets de cet air empoisonné. Peu de jours après, il fut attaqué d'une fièvre pestilentielle qui l'emporta rapidement. C'était l'œil droit du duc : il fut vivement regretté, car il était beau et bon. — Je laissai s'écouler quelque temps, et, lorsque je crus que les larmes étaient essuyées, j'allai à Pise.





# APPENDICE

*Après avoir mentionné son voyage à Pise, qui eut lieu vers la fin du mois de novembre 1562, Cellini ferme brusquement ses mémoires. — Avons-nous besoin d'exprimer combien il est regrettable qu'il ne nous ait point déroulé jusqu'au bout le drame de sa vie ? — Hâtons-nous plutôt de dire qu'il a laissé de nombreuses notes autographes dont quelques-unes peuvent servir à combler au moins une partie de la fâcheuse lacune que nous déplorons.*

*Parmi ces notes, que les Florentins ont recueillies avec un soin religieux, nous avons pris, pour les reproduire ici, celles qui ont rapport aux huit dernières années de notre auteur, et de plus celles où il raconte des faits qui appartiennent à une époque moins avancée de sa vie, mais dont il ne parle pas dans son histoire avec ou sans intention. — Enfin, nous avons pensé qu'il ne serait point hors de propos de joindre à ces précieux documents différentes pièces inédites d'une authenticité incontestable, telles que les lettres de naturalisation accordées par François Ier à Benvenuto, l'acte de donation du château du Petit-Nesle, le testament de Cellini, l'inventaire des objets d'art trouvés chez lui après sa mort, la relation de ses obsèques, etc., etc.* [1].

1. Note de Leclanché.

I

JUILLET 1542.

François par la grace de Dieu Roy de France, à tous presens et advenir salut. Nous avons reçu l'humble supplication de nôtre cher et bien amé Bienvenu Celiny nôtre Orfaivre, natif du pays de Florence, contenant que combien qu'il se soit arresté et habitué en cestuy Nostre Royaulme en intencion et firme propos de Nous y servir et finir le reste de ses jours. Mais il doubte que après son trespas Nos autres Officiers voulsissent dire et alleguer qu'il ne soit natif et originaire de Nostre dit Royaulme, et par ce moyen pretendre les Biens qu'il delaisseroit par son trespas Nous estre advenus et escheus par droict d'Aulbeine, s'il n'avoit sur ce Nos Lettres de Naturalité et congé de tester. Humblement requirant icelles, pour ce est il que Nous ce considéré, que desirons bien et favorablement traicter le dit suppliant en faveur et recongnoissance des bons et agreables services, qu'il Nous a par cy devant faicts, faict et continue chaque jour, et esperons qu'il Nous fera cy après, et autres bonnes considerations à ce Nous mouvans. A icelluy avons permis, octroyé et accordé, permittons, accordons, octroyons, voullons et Nous plaist de grace especiale, plaine puissance et auctorité Royale, qu'il puisse et lui loise tenir et posseder en cestuy Nostre Royaulme, pays, terres et seigneuryes de Nostre obeissance toutes et chacunes les terres, seigneuryes et biens tans meubles que immeubles, qu'il y a et pourra avoir cy après, et d'iceulx tester et disposer par testament et ordonnances de dernière volunté, faicte entre vifs donation ou autrement, à son bon plaisir, et que ses Heritiers, Successeurs et Ayans cause lui puissent succeder, prendre et apprehendre les Biens de sa dicte Succession, don et legitimation pourveu qu'ils soient Regnicoles tout ainsi que s'ils estoient originairement natifs de Nostre Royaulme, dont Nous les avons habilités et dispensés, habilitons et dispençons par ces dites

presentes, sans ce que Nos Officiers ne autre quelconque luy puisse ne à ses dits Heritiers, Successeurs et Ayans cause mettre ou donner en la joissance des dits Biens aucun destourbide ou empeschement, et aussi sans ce qu'il soit tenu pour ce Nous payer, ne à autres, aucune Finance ou indampnité, laquelle à quelque somme qu'elle soit et se puisse monter, Nous lui avons donné, cédé, quicté remise et delaissé, donnons, cedons, quictons, remectons et delaissons par ces dites presentes : Par lesquelles donnons en mandement à nos amés et feaux les gens de Nos Comptes et Trésoriers à Paris, et à tous Nos autres Justicieurs et Officiers presents et advenir, ou à leurs lieutenants ou à chacun d'iceulx en droit soi et comme à lui appartiendra, que de Nostre presente grace, congé, permission et octroy et de tout le contenu cy dessus ils fassent, souffrent et laissent le dit Suppliant joyr et user plainement et paisiblement, sans lui faire mettre ou donner ne souffrir estre faict, mis ou donné aucun trouble, destourbide ou empeschement au contraire. Les quels si faicts, mys ou donnés lui avoient esté ou estoient, mectent ou fassent mettre à pleine et entière delivrance et au premier estat de don. Et par Rapportant ces dites presentes signées de Nostre main, ou vidimus d'icelles faictes sous le Scel Royal pour une fois seulement et quictance ou recongnoissance du dit Bienvenu Celiny Suppliant sur ce suffisante. Nous voullons celluy ou ceux de nos Recepteurs, à qui se pourra toucher, estre quictés et deschargés de ce à quoy se pourra monter la dicte Finance ou indampnité par Nos dites gens des Comptes et autres qu'il appartiendra et besoin sera, sans aucune difficulté, car tel est Nostre plaisir ; non obstant que la valeur n'estoit autrement specifiée ne declarée. Que tels dons n'ayons accoustumé faire que pour la moictié ou le tiers l'ordonnance par Nous faicte sur l'erection de nos coffres du Louvre et distribution de nos Finances, l'ordonnance aussi par Nous dernièrement faicte à Meaux et quelconques autres ordonnances, restrictions, mandements ou deffences à ce contraires. Aux quelles ensemble à la desrogatoire de

la desrogatoire d'icelles Nous avons pour ceste fois desrogé et desrogeons. Et affin que ce soit chose ferme et estable à tousjours Nous avons faict mettre et apposer Notre Scel à ces dites presentes. Donné au Mois de Juillet l'an de grace mil cinq cent quarante deux, et de Nostre Regne le vingt huitiesme.

FRANÇOIS.

Par le Roy,

BAYARD, etc.

*Visa*, etc. Expedié et enregistré dans la Chambre des Comptes du Roy Nostre Seigneur, moiennant douze escus Soleil payez et renvetus en ausmones, pourvu que les Heritiers de l'Impetrant soient regnicoles. Faict et descript au Bureau de la Chambre des dits Messieurs, ce 2 Octobre mil cinq cent quarante et trois.

† Def.

(*Archivio dei Buonomini di S. Martino.*)

## II

15 JUILLET 1544.

François par la grace de Dieu Roy de France à Nos amés et feaux les Trésoriers de France, et au prevost de Paris, ou à son Lieutenant Criminel, et à chacun d'iceulx salut et dilection. Comme nous eussions cy devant baillé et délaissé à Notre cher et bien amé Bienvenuto Celliny Notre Orfevre et Statuaire la Maison du PETIT-NESLE, située en Notre Ville de Paris, avec toutes et chacunes ses appartenances et deppendences, pour loger et habituer lui et ses Ouvrieurs, et retirer partie de ses Ouvraiges et choses servans à son art et metier. Suivant lequel don et le commendement que des lors en fismes à Notre Lieutenant Criminel, ledit Celliny fut mis en possession et joissances de la dite Maison du Petit-Nesles, les dictes appartenances et deppendances Lequel a joys, tenu et occupé tout le dit Logis entierement jusques à ce que voyant que une petite Maison et Jeu de Paulme deppendant du dit Hostel estoit

la plus part de l'an vaccant pour le peu d'Ouvraiges, qu'il avoit lors encommencés, et ne s'en aidoit que quelques fois l'an, auroit loué la dite Maison et Jeu de Paulme à certains Locatifs, à la charge que toutes et quantes fois que bon lui sembleroit, et en auroit affaire pour la retraite des dites Ouvraiges, les dits Locatifs seroient tenus vuider et lui delaisser la dite Maison, retenant toujours à lui le Jardin deppendant de la dite Maison, dont il ne se pouvoit aucunement passer pour la commodité et continuation des dites Ouvraiges. Ce que ayant entendu un certain Jehan le Roux, thailleur et faiseur de pavements de terre cuyte, se seroit retiré par devant Nous, et Nous ayant fait entendre que la dite Maison, avec le Jardin et Jeu de Paulme deppendant d'icelle ne servoit de rien à icelluy Celliny pour l'effet pour le quel Lui avons baillé et delaissé, et que la louoit ensemble le dit Jardin pour en faire son prouffit particulier, Nous aurions souvez tel donné à entendre baillé et délaissé à icelluy le Roux, la dite Maison et Jardin, pour s'y retirer et y dresser les fours, fourneaux et autres choses requises propres et commodes pour la manufacture de son dit art et mestier. Et à ceste fin fait expedier Nos Lettres pour ce necessaires, en vertu de quelles le dit Roux a esté fait joissant des dite maison et jardin, non obstant les oppositions et appellations intentées par le dit Celliny, et d'iceulx joy jusques à ce que Nous estant demeurantes en Notre Ville de Paris, Nous Nous sommes transportés au dit Nesle, et ayant Nous mêmes veu la statue en forme de Collosse et autres Ouvraiges par le dit Celliny ja dressées, et bien cogneu que luy seroit impossible les retirer et d'accommoder avec ce qui restoit encore à faire, et par achever de ceulx que lui avons commandé et ordonné faire en si peu de place et logis, que lui reste du dit Nesle, sans s'aider et accommoder des dites Maison, Jeu de Paulme et Jardin baillez au dit le Roux, Nous avons voulu et ordonné le dit Celliny estre remis à sa dite Maison, Jeu de Paulme et Jardin. Et pour ce qu'il Nous a presentement fait entendre que Vous faictes difficulté de ne faire d'autant qu'il ne Vous a

fait apparoître de notre dite vouloir, ordonnance et commandement, Nous à ces causes voullons faire pourvoir au dit Celliny de maison et lieu qui soit ample, propre et commode pour le logis et retraicte de ses dites Ouvraiges, Vous mandons et commectons, par ces presentes, que Vous ayez à incontinant fait remettre et reintegrer le dit Celliny en possession et joyssance des dite Maison, Jeu de Paulme et Jardins ainsi par Nous baillez et delaissés au dit le Roux, que du est, pour en joyr par le dit Celliny avec le dit Logis et Maison du Petit-Nesle, et s'en servir pour le logis et retraicte de ses dites Ouvraiges, ouvrieurs et serviteurs, tout ainsi qu'il faisoit au paravant le Bail par nous fait au dit le Roux et pour cest effect faictes vuider le dit le Roux, des dit Maison, Jeu de Paulme et Jardin, sans que en vertu de Notres Lettres de Bail, les quelles Nous avons revocquées, cassées et adnullées, revocquons, cassons et adnullons par ces dites presentes, il s'y puisse plus retirer, loger ni habituer en aucune manière en contraignant à ne faire et souffrir le dit le Roux, et tout autres qu'il appartiendra, et que pour ce seront à contraindre pour toutes voyes et manieres duées et accoustumées de faire en tel cas, non obstant oppositions et appellations quelconques, et sans prejudice d'icelles pour lesquelles ne voullons estre differé, et sans que icelluy Celliny soit tenu relever, ni autrement consuivre les dites oppositions et appellations par lui intentées, pour empescher la possession du dit le Roux, les quelles Nous avons de notre grace speciale, plaine puissance et auctorité Royale mise et mettons du tout au neant sans amende. Car tel est notre plaisir. Non obstant ce que dessus (le dit Bail), et quelconques autres ordonnances, mandemens ou defences à ce contraires. Donné a Saint Mor de Fossés, le XV^e^ jour de Juillet l'an de grace mil cinq cent quarante quatre, et de Notre Regne le trentunesme.

Par le Roy le S. d'Annebaut.
Marechal et Amyral de France present.

DELAUBÉPINE.

(*Archivio dei Buonomini di S. Martino.*)

## III

27 NOVEMBRE 1553.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, aujourd'hui, jour susdénommé, à quatorze heures, il m'est né un enfant mâle auquel j'ai donné le nom de Jacopo Giovanni. Je prie Dieu qu'il lui accorde une longue et vertueuse vie.

Cet enfant a été baptisé le 4 décembre, huit jours après sa naissance. Il a été tenu sur les fonts par le signor Pagolo Orsino, qui est au service de la France, et qui à cette époque se trouvait prisonnier de notre duc à Florence, mais avec faculté de circuler partout, sur sa parole. Mon second compère fut messer Girolamo degli Albizi, commissaire des troupes de Son Excellence, et le troisième messer Alamanno Santini.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## IV

Je note qu'aujourd'hui, 12 décembre 1554, à dix-neuf heures environ, deux commandeurs du palais sont venus m'annoncer que j'avais été élu membre de la noblesse florentine.

## V

Ferrando, fils de Giovanni de Montepulciano, s'est séparé de moi aujourd'hui 26 juin 1556; je le chasse pour toujours et le prive de tout ce que je lui avais légué. Je ne veux plus qu'il ait rien de moi au monde. J'entends que tout ce qui se trouvait en sa faveur dans mon testament soit annulé, et cela est conforme à ma première intention ; car le testament disait et dit que, dans le cas où Ferrando se séparerait de moi, il resterait déshérité.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

VI

Je note qu'aujourd'hui, 26 octobre 1556, moi, Benvenuto Cellini, je suis sorti de prison et j'ai fait avec mon ennemi une trêve d'un an. Chacun de nous a fourni une caution de trois cents écus. Luca Mini, apothicaire à San-Pier-Maggiore, et Zanobi, fils de Francesco Buonagrazia, se sont portés garants pour moi. Ils se sont aussi engagés à me représenter au tribunal des Huit et à payer mille écus si je ne répondais pas à tout appel dudit tribunal.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

VII

Aujourd'hui 29 juillet 1557, il a été stipulé entre moi, Benvenuto Cellini et Michele, fils de Goro Vestri de la Pieve-a-Groppine, que je lui donnerais un demi-écu d'or par mois, la table et le logement, et qu'il tiendrait chaque jour mes écritures au courant, sans négliger de chercher à gagner quelque chose dans la ville et au dehors, selon les occasions, comme il l'a fait par le passé. Il a été convenu entre nous que le mois commencerait le 1er août de la présente année 1557. Pour chaque mois je devrai donc un demi-écu d'or audit Michele. Il est encore entendu que, si Michele rencontrait un bon parti, rien ne l'empêcherait de le prendre.

Moi, Benvenuto susdit, je serai satisfait si mes affaires sont tenues en bon ordre.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

VIII

Je note qu'aujourd'hui, 2 juin 1558, moi, Benvenuto Cellini, j'ai reçu la première tonsure, c'est-à-dire les premiers ordres pour la prêtrise, des mains du révérendissime monsignore de' Serristori, dans sa maison du Borgo-Santa-Croce, avec toutes les solennités et les cérémonies d'usage dans de

telles occasions. Tout cela a été fait avec la permission du révérendissime seigneur vicaire de l'archevêché de Florence, comme l'atteste l'acte dressé par ser Filippo Frangini, notaire public de l'évêché. De plus, le susdit jour j'ai obtenu dudit seigneur vicaire permission de poursuivre ou faire poursuivre tous mes débiteurs, comme on le peut voir dans le protocole de ser Filippo Frangini, et page 134 du *Libro di Ricordi.*

L'an 1560, désirant avoir des enfants légitimes, mais secrets, je me suis fait dégager de la susdite obligation, et j'ai suivi ma volonté.

(*Biblioteca Riccordiana.*)

## IX

8 JUILLET 1559.

Souvenir. — Aujourd'hui, huitième jour de juillet, est venue demeurer dans ma maison et vivre entièrement à mes frais la Dorotea, femme de Domenico Sputasenni. Elle a amené avec elle son fils Tonino et la Bita sa fille, parce que son mari a été arrêté et enfermé dans la prison des Stinche, par ordre des Huit.

(*Biblioteca Riccordiana.*)

## X

25 DÉCEMBRE 1559.

Souvenir. — Aujourd'hui, vingt-cinquième jour de décembre, Domenico, fils d'Antonio Sputasenni, est sorti des prisons de Stinche, par la grâce de Son Excellence illustrissime. Il me doit les frais de la nourriture que je lui ai envoyée aux Stinche matin et soir, depuis le 25 juillet, jour où il fut emprisonné, jusqu'au 25 décembre. Il me doit en outre les frais de nourriture de la Dorotea, sa femme, de Tonino, son fils, et de la Bita, sa fille, lesquels vinrent s'établir chez moi, comme je l'ai mentionné plus haut. — J'ai fait la présente note pour constituer ledit Domenico débi-

teur de tout ce que je dépenserai pour eux tant qu'ils resteront à ma charge.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XI

3 DÉCEMBRE 1560.

A partir de ce jour, 3 décembre, je donne à Tonino, fils de Domenico et de la Dorotea Sputasenni, mille écus d'or en or, qu'on lui remettra après ma mort, quand il aura dix-huit ans, et s'il exerce la profession de sculpteur. Dans le cas où je viendrais à mourir avant qu'il eût atteint cet âge, le revenu de la susdite somme lui appartiendrait afin qu'il pût vivre et étudier. Je veux que son père et sa mère ne touchent aucunement à cet argent, parce que j'entends que Tonino ne soit point entravé dans ses études. Je veux encore rester libre, tant que je vivrai, d'annuler cette donation, aussi bien que de l'augmenter, si bon me semble. Comme j'ai l'intention d'adopter Tonino, je veux qu'il porte le nom de Benvenuto de' Cellini. Je possède aujourd'hui, sur la commune de Volterra, plus de mille écus, sur lesquels je veux que soit prise la somme que je donne à Tonino.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XII

SAMEDI 22 MARS 1560.

Au jour susdit, à quatre heures quarante minutes de la nuit, la Piera, fille de Salvadore, donna un fils à messer Benvenuto. Le Dimanche, 23 mars, l'enfant fut baptisé. Il eut pour parrains Bernardo Davanzati, caissier des Capponi ; Andrea, fils de Lorenzo Benivieni, caissier des Salviati, et ser Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, notaire au palais du Podestat. L'enfant reçut le nom de Giovanni.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XIII

IN DIE 5 MARTII 1561.

Cosmus Medices Dei Gratia Florentiæ et Senarum Dux II, Portus Ferrarii in Ilva Insula, Igilii Insulæ et Castilionis Piscariæ Dominus, etc.

Recognoscimus harum serie literarum et notum facimus universis quod cum Principes deceat virtute celebres atque aliis longe præstantiores viros benigne amplecti, Benvenutum Cellinum, Iohannis filium, Civem Nostrum Florentinum, Plastem et Sculptorem summa laude et incomparabili gloria clarum singulari dilectione prosequimur, illiusque ingenium et mirificam marmoris atque æeris incidendi fabricandive artem admiramur. Nos itaque ut ipsius gloriam virtutemque honoribus et beneficiis augeamus, hujusmodi aliisque causis animum Nostrum moventibus impulsi eidemmet Benvenuto, et filiis suis ac descendentibus masculis legitimis per lineam masculinam, et de legitimo matrimonio natis et nascituris, in fide permanentibus, motu proprio ex certa scientia, et de Nostræ potestatis plenitudine, Domum Florentiæ sitam in Quarterio Sanctæ Crucis, in Regione seu via nuncupata *il Rosaio* intra suos veros et notissimos fines, quam Fiscus et Ærarium Nostrum, ipsommet Benvenuto præcario nomine habitante, juste possidet una cum omnibus suis juribus, horto et pertinentiis quibuscumque donamus, concedimus et liberaliter elargimur. Quod quidem manus Nostræ utique in ipsum benignitatis et benevolentiæ monimentum haberi volumus, et præfatus Benvenutus clarioribus tum sculpturæ tum plastices operibus et amplioribus meritis majora in dies à Nobis consequi possit. Hæc est seria voluntas Nostra harum testimonio literarum manu Nostra subscriptarum, et plumbei Sigilli impressione munitarum.

Datum in Oppido Nostro Terræ Petræ Sanctæ in die 5 Martii, anno Dominicæ Incarnationis MDLXI, Ducatus Nostri Florentini vigesimoquinto, Senensis vero quinto.

(*Archivio delle Riformagioni.*)

## XIV

1er MAI 1561.

Domenico, fils d'Antonio Sputasenni, me doit à raison de six écus par mois, ce qui me paraît très-juste, la dépense que j'ai faite depuis le 8 juillet 1559 jusqu'au 25 décembre 1559, c'est-à-dire pendant quatre mois et demi, pour la Dorotea, sa femme, Antonio, son fils, et la Margarita, sa fille. Je les ai recueillis chez moi, parce que, le 8 juillet susdit, Domenico fut emprisonné par l'ordre des Huit.

Il me doit en outre deux écus par mois pour sa nourriture, que je lui ai envoyée matin et soir, pendant quatre mois, depuis le 25 juillet 1559, jour où il fut emprisonné aux Stinche, jusqu'au 25 décembre, comme le certifie le livre *Debitori e Creditori*, seg. A, car. 136.

Il me doit encore huit écus par mois pour sa dépense et celle de sa femme Dorotea et de ses enfants Antonio et Margarita, pendant seize mois et cinq jours, c'est-à-dire, depuis la date de son élargissement jusqu'au 1er mai 1561, époque de sa sortie de chez moi. Pendant tout ce temps, Domenico travailla dans la fabrique de draps de la maison Amideo ; néanmoins, il ne voulut jamais rien me donner : de sorte que, pour les susdits seize mois et cinq jours, il me doit cent vingt-huit écus, bien que sa famille et lui m'aient coûté plus. Soit cent vingt-huit écus, comme il est consigné dans le livre *Debitori et Creditori*, seg. A, car. 136.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XV

PAIX ENTRE LE SBIETTA ET MOI BENVENUTO

15 NOVEMBRE 1561.

Je note qu'aujourd'hui, 15 novembre, Pier Maria, fils de ser Vespasiano d'Anterigoli, et moi Benvenuto, avons fait la paix devant le tribunal des Huit. Cela a été constaté par

acte de ser Pagolo de Bibbiena, en présence de Luca Mini, apothicaire, et de Francesco Guidi, neveu dudit Pier Maria, autrement appelé Sbietta. Et il a été convenu que, quand aux discussions d'intérêt, je pourrais plaider sans que par ce il fût dérogé à la paix conclue.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XVI

## LÉGITIMATION DE GIOVANNI, FILS NATUREL DE BENVENUTO

20 NOVEMBRE 1561.

Cosmus Medices Dei gratia Florentiæ et Senarum Dux II, Portus Ferrarii in Ilva insula, Castilionis Piscariæ et Igilii insulæ Dominus, etc.

Recognoscinus tenore præsentium et universis et singulis notum facimus quod Benvenuti Cellini, Iohannis filii, civis nostri Florentini et sculptoris celeberrimi, nuper nobis exhibitæ preces continebant sese matrimonio solutum, ex Petra muliere quam domi suæ commorantem et contubernalem alit, matrimonio pariter soluta, naturalem filium nomine Iohannem superioribus mensibus suscepisse, ipsum tamen filium ex illegitimo natum concubitu hæreditatum, successionum, honorum, munerum, dignitatum aliorumque legitimorum actuum penitus esse incapacem, supplexque rogabat præfatus Benvenutus ut quod prædicto Iohanni eius naturali filio nulla sua culpa obvenit genituræ maculam Nostra Ducale Benignitate abstergeremus, et qui eius natalibus deest legitimum candorem paternæ voluntati annuentes, de speciali gratia adeo suppleremus, ut prædicti patris sui aliorum agnatorum hæreditates successionesve, honores quoque ac dignitates assequi possit. Nos igitur qui huiusmodi egenos et innocentes propensius adiuvamus, pro quibus maxime genitores ipsi preces effundunt, ut suorum natalium restitutionem adepti virtute atque optimis moribus facilius imbuantur, prædictis aliisque causis moti ex certa scientia, animo deliberato, et de nostræ potestatis ple-

nitudine, præfatum Iohannem prædicti Benvenuti filium naturalem seu spurium dispensamus, ipsumque legitimamus prædictamque ab eo et omnem aliam geniture labem, maculam defectumque omnino amoventes ad pristinum naturæ statum reducimus, quo omnes homines legitimi nascebantur, ut perinde habeatur, efficiatur, et sit ac si de vero et legitimo matrimonio procreatus esset. Volumus namque et expresse decernimus ut familiam Cellinorum, atque agnationem acquirat, illiusque Arma et insignia gerat, hæreditates successionesve tam prædicti patris sui, quam aliorum agnatorum et cognatorum omnium, et tam ex Testamento et quavis alia ultima voluntate, quam etiam ab intestato capere possit, honorum insuper ac dignitatum, officiorum et quorumcumque legitimorum actuum capax particepsque efficiatur, non secus ac si de legitimo matrimonio esset progenitus : salva tamen et in suo robore remanente quoad munera et officia et Magistratus Civitatis Florentiæ dispositione statutorum et legum municipalium Civitatis prædictæ, salvis etiam et absque preiudicio reservatis filiis et descendentibus legitimis, et naturalibus prædicti Benvenuti si quos contigerit in posterum suscipere. Quibus quidem si quando oriantur per hanc nostram legitimationis gratiam, nullum præjudicium inferri volumus, et salvis præmissis hoc ipsum privilegium et legitimationis beneficium ab omnibus in Dominiis nostris inviolabiliter observari intendimus atque mandamus. Non obstantibus legibus, statutis, constitutionibus, provisionibus, decretis, reformationibus, edictis specialibus vel generalibus, et quibuscumque aliis quæ in contrarium quomodolibet facerent. Quibus omnibus et singulis quatenus huic legitimationi et gratiæ obstaret, ex certa scientia, motu proprio, et de nostræ potestatis plenitudine, specialiter et expresse derogamus et derogatum esse volumus atque mandamus, etiam si talia sint vel forent quod de ipsis specialem mentionem et ad verbum fieri oporteret. Nulli igitur hominum liceat hanc nostræ habilitationis, dispensationis et legitimationis paginam infringere, aut huic gratiæ quovi modo ausu temerario adversari, aut

contra ipsam gratiam et indultum aliquid attentare, sub nostræ indignationis pœna, aliisque mulctis et preiudiciis arbitrio Nostro Nostrorumve Successorum quandocumque declarandis. In quorum omnium robur ac testimonium præsens diploma, nostro plumbeo sigillo communitum, manu nostra firmavimus. Datum in arce nostra Liburni die XX novembris, anno Dominicæ Incarnationis MDLXI, Ducatus nostri Florentini XXIV, Senensis vero V.

(*Archivio delle Riformagioni.*)

## XVII

1er DÉCEMBRE 1561 (c.-à-d. 1562).

Je note qu'aujourd'hui, jour susdit, messer Francesco Vinta m'a remis l'acte de la légitimation de mon fils Giovanni, lequel acte a été expédié le 20 novembre à Livourne, par notre seigneur duc Cosme, dans toutes les règles. Il est écrit en lettres d'or sur parchemin et revêtu du sceau en plomb de San-Giovanni et des armes de Son Excellence illustrissime, qui l'a signé de sa propre main. Je reconnais le susdit enfant comme étant de mon vrai sang. C'est mon véritable héritier, quoique je veuille beaucoup de bien à mon fils adoptif, auquel j'ai donné le nom de Benvenuto. Ce dernier recevra une portion suffisante pour pouvoir vivre et acquérir des talents, comme on le verra plus clairement dans mon testament que je referai. S'il plaît à Dieu que je vive, je les élèverai et les instruirai, avec la grâce et l'aide du Seigneur immortel.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XVIII

JEUDI 29 OCTOBRE 1562.

Je note que le susdit jour, à trois heures trois quarts de la nuit, la Piera, fille de Salvadore de' Parigi, laquelle demeure avec moi, m'a donné une fille, que le samedi suivant nous avons fait baptiser, et que j'ai nommée Elisabetta en souve-

nir de ma mère. Ses parrains furent Bernardino, fils de Giovanni Vecchietti, Zanobi, fils de Francesco Buonagrazia, et Luca, fils de Girolamo Mini.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XIX

Magnifique et très-honoré messer Benedetto,

Il faut que vous sachiez que je viens de perdre mon fils unique; il était presque formé. Jamais, je crois, je n'avais aimé rien autant que lui. La mort me l'a enlevé en quatre jours. Ma douleur a été si affreuse, que j'ai pensé que je le suivrais, car je ne puis plus évidemment espérer de posséder un pareil trésor. Pour soulager mon cruel chagrin, j'ai résolu de consacrer un monument à la mémoire de ce cher enfant. Les moines de la Nunziata m'ont accordé la faveur de lui construire un petit tombeau où il reposera en attendant qu'il plaise à Dieu que j'aille dormir à côté de lui dans la modeste sépulture que ma pauvreté me permettra d'élever. Je veux cependant y faire peindre deux petits anges tenant des torches, et entre lesquels je placerai un épitaphe dont je vais, dans mon style rude et grossier, vous indiquer le sens, que, grâce à votre admirable talent, vous traduirez en termes bien meilleurs que les miens. Faites cette épitaphe en latin ou en toscan, comme bon vous semblera, je m'en remets à votre infaillible jugement. Si je vous importune, pardonnez-moi cette fois et disposez de moi, car je suis toujours prêt à vous servir.

De Florence, le vingt-deuxième jour de mai 1563.

Voici la pensée que je désire que vous exprimiez :

Giovan Cellini, a Bevenuto solo
Figlio, qui iace. Morte al mondo il tolse
Tenero d'anni, mai le Parche sciolse
Tal speme in fil dall' uno all' altro polo.

Le dévoué serviteur de votre seigneurie,

Benvenuto Cellini.

(*Codice Strozziano*, seg. N. cxxviii.)

## XX

20 JUILLET 1563.

Je note qu'aujourd'hui, 20 juillet 1563, j'ai été inscrit pour un traitement de deux cents écus sur le livre des salariés de l'année 1563, marqué P, page 125, tenu par Lattanzio Gorini. Ce traitement a commencé à courir le 1er juin dernier, au compte de l'œuvre de Santa-Maria-del-Fiore, pour l'ouvrage dont je suis chargé dans la cathédrale, car le salaire de ce que j'ai fait pour Son Excellence n'a jamais été fixé, comme on peut le voir par les suppliques signées par Son Excellence.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXI

16 MARS 1563 AB INCARNATIONE (c.-à-d. 1564).

Le 16 mars on choisit, pour présider aux obsèques de Michel-Ange Buonarroti, quatre députés, dont voici les noms :

AGNOLO, fils de Cosimo, dit le *Bronzino*,
Messer GIORGIO VASARI,
BARTOLOMMEO AMMANNATI,
Messer BENVENUTO Cellini.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXII

10 JUIN 1565.

Reçu des nobles marchands espagnols quarante-quatre écus, une livre et six sous pour prix d'un petit dessin de boussole.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXIII

27 FÉVRIER 1565 (c.-à-d. 1566.)

Je note que le jour susdit la société formée entre messer Benvenuto et Fiorino le brocanteur a été dissoute. Acte en

a été dressé par ser Giov. Maria Cecchi, notaire public à la Mercatanzia, en vertu d'un ordre délivré par le magnifique messer Alamanno dei Pazzi que nous avions choisi pour arbitre, comme l'exprime l'écrit qui sera copié ci-dessous et qui reste entre les mains dudit ser Giov. Maria, ainsi que le susdit contrat qu'il a dressé.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXIV

J'ai eu une attaque de goutte le 10 mars 1565 (c'est-à-dire 1566), en revenant de Vicchio, où j'étais allé pour reprendre possession de mon domaine della Fonte, dont le bail était fini. Il y avait six ans que je n'en avais été tourmenté, mais elle m'a fait en une fois autant de mal qu'en six. Heureusement l'accès n'a pas duré longtemps.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXV

Je note qu'aujourd'hui, 3 septembre 1566, à onze heures trois quarts, m'est née une fille que j'ai nommée Maddalena et que j'ai fait baptiser le même jour. Le parrain fut le signor Baldassare, fils de Pietro Soares, Espagnol, et la marraine, madonna Margherita, fille d'Antonio Crocini.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXVI

8 MARS 1566 (c.-à-d. 1567.)

Aujourd'hui, 8 mars, j'ai reçu de l'illustrissime et excellentissime duc de Florence et de Sienne, par les mains de messer Agnolo Biffoli, deux cents écus, une livre, douze sous et six deniers, pour solde du Persée, et j'en ai donné reçu de ma propre main, en ce jour, à Florence.

(*Archivio delle Regie Rendite.*)

## XXVII

23 AVRIL 1567, A MIDI ET DEMI.

Je note que le jour susdit, moi Benvenuto, ait fait dans la sacristie de l'église de Santo-Iacopo-tra'-Fossi, par la main de ser Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, un nouveau testament qui annule et détruit en tout et pour tout tous les autres testaments que j'ai faits jusqu'alors. Je veux que celui-là seul soit bon et valable, jusqu'à ce qu'il me plaise d'en faire un autre, chose qui sera toujours en mon pouvoir tant que Dieu daignera me permettre de vivre. Le susdit testament a été fait avec toutes les solennités d'usage pour l'honneur, la gloire et le profit de mon âme et pour le salut de mes deux petites filles Liperata et Maddalena. Plaise à Dieu qu'il me les conserve !

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXVIII

22 FÉVRIER 1568 (c.-à-d. 1569), A FLORENCE

Je note que le jour susdit, moi Benvenuto, je suis allé en personne chez Domenico Sputasenni, actuellement caissier aux portes de Florence. Là j'ai appris que Fra Lattanzio, fils légitime dudit Domenico, est venu dîner chez son père. Je tiens cela de la Caterina, sœur de Domenico, père dudit Fra Lattanzio, lequel, en prenant l'habit religieux, a changé contre ce dernier nom celui d'Antonio qu'il avait reçu au baptême. Pendant douze ans environ, j'ai gardé cet enfant et je l'ai aimé comme s'il eût été mon propre fils. J'ai eu pour lui un précepteur que j'ai nourri, logé, chaussé et vêtu pendant six ans environ. Bien des jeunes gens ont acquis du talent près de moi, mais ledit Fra Lattanzio est parvenu à grand'peine, durant ce long espace de temps, à apprendre l'A, B, C. L'extrême dureté de son esprit ne m'a point empêché cependant de l'aimer, et même, pour suivre les premières et bonnes intentions que j'avais eues à son

égard, j'ai cherché à lui être utile par tous les moyens possibles, quelque coûteux qu'ils me fussent. Ainsi j'imaginai de le mettre avec les jeunes novices de la Nunziata, espérant qu'il se dégourdirait un peu dans la compagnie d'enfants de son âge. Cette mesure réussit à le réveiller un peu. Ce ne fut pas sans peine que j'arrivai à subvenir à cette dépense ; car à cette époque d'exécrables envieux m'avaient fait perdre mes pensions, et j'avais éprouvé en France et ailleurs des malheurs bien plus grands encore, qui exciteraient une vive compassion si je les racontais, mais il vaut mieux les passer sous silence.

Revenons au jeune novice. Pour le mettre au couvent et lui donner tout ce dont il avait besoin, il m'en coûta plus de cinquante écus d'or. Je ne fis rien sans en instruire préalablement son père et sa mère, Domenico et Dorotea, qui étaient alors employés aux portes de Pise. Je leur écrivis tout ce que je viens de relater, et de plus qu'il avait été convenu entre les religieux et moi que, lorsque l'enfant aurait atteint un âge plus raisonnable, je serais libre de le reprendre, avec leur consentement, s'il refusait de se faire moine, ou si bon me semblait. Le général de l'ordre, qui à cette époque se trouvait à Florence, m'avait dit que, quand je voudrais retirer l'enfant du couvent, il faudrait que je laissasse à la communauté tout ce qu'il avait apporté ; cela m'ayant paru juste, j'y avais adhéré de grand cœur.

Sur ces entrefaites, Domenico et Dorotea arrivèrent à Florence. Ils vinrent chez moi, et dirent à ma famille et à moi-même, avec forces injures, qu'ils ne m'avaient jamais donné leur fils pour en faire un moine. Bien que ces propos fussent intolérables, je m'armai de patience : j'exposai scrupuleusement à ces gens tous les motifs qui m'avaient déterminé à agir ainsi et les conventions que j'avais faites avec les religieux. La douceur de mes paroles ne porta aucun fruit. Le père et la mère persistèrent à dire qu'ils voulaient leur fils, et tant qu'ils restèrent à Florence ils revinrent, d'un commun accord, incessamment à la charge. Quant à moi, je songeai à l'innocence du pauvre enfant,

et je ne me laissai décourager ni par leur infâme conduite ni par les vilenies qu'ils me débitèrent. Loin de penser à m'en venger, je redoublai de caresses avec leur fils, car, après l'avoir traité pendant nombre d'années comme mon propre enfant, j'avais à cœur de ne rien négliger pour vaincre sa mauvaise fortune. Je n'hésitai même pas à me livrer à de nouvelles dépenses très-profitables pour lui, mais très-onéreuses pour moi. Ainsi, j'avais offert un écu par mois à Fra Maurizio, l'organiste du couvent, pour qu'il lui enseignât à toucher de l'orgue. J'avais parlé à quelques religieux de cette affaire, qui, j'en suis sûr, aurait réussi.

Sur ces entrefaites, les employés changèrent de poste. Ceux qui étaient de service aux portes de Pise furent obligés de se rendre à Florence. Domenico et Dorotea revinrent donc dans cette ville. Ces misérables fous allaient chaque jour trouver leur fils, et lui corner sans cesse qu'ils ne voulaient pas qu'il fût moine. Cela m'a été répété par plusieurs de ces bons religieux. De nouveau je me cuirassai d'une patience extrême, et je dis au jeune novice : — « Bien que je t'aie gardé près de moi pendant tant d'années, Domenico est ton véritable père, de même que Dorotea est ta mère. Mais ils sont pauvres et mendiants, et de plus, ils sont fous et cherchent ta ruine. Je pourvois à grands frais, et néanmoins avec beaucoup de plaisir, à tout ce dont tu as besoin. Tu trouves chez moi tout ce qui t'est nécessaire. On t'y blanchit, on t'y raccommode tes vêtements, on t'y donne à boire et à manger, on y reçoit les amis qu'il te plaît d'amener, toutes choses que tu n'obtiendrais pas chez ton père, car il est chargé d'enfants, et sa place de caissier ne lui produit pas assez pour qu'il puisse t'entretenir, de sorte que, pour gagner ta vie, tu serais forcé de te mettre une hotte sur les épaules, s'il t'amenait à jeter le froc. Ainsi donc, garde-toi bien de lui obéir en ceci ; mais, d'un autre côté, comme tu as affaire à ton père et à ta mère, aie soin, quand ils iront te voir au monastère, de leur témoigner tout le respect et tout l'amour imaginables. Va

jusqu'à baiser la trace de leurs pas ; fais même davantage encore, si tu le peux et si tu le veux : seulement, tâche de ne pas oublier ce que je vais te dire. Au nom des soins si coûteux que je t'ai prodigués pendant tant d'années, et dont je ne cesse point de t'entourer, je te commande expressément de ne jamais mettre les pieds dans la maison de ton père, parce que là, tu aurais pour spectacle une abominable misère et la conduite dissolue de ta tante Tina. J'exige que tu m'obéisses. Tu sais que, si bon te semble, tu viens chez moi presque chaque jour, et que tu y trouves tout ce qu'il te faut, voire même de l'argent pour tes plaisirs. Eh bien ! si jamais j'apprends que, malgré mes ordres, tu sois allé chez ton père, je te chasserai pour toujours de ma maison, et de ma vie je ne consentirai à te revoir sous aucun prétexte, ni à t'aider en rien. Et même autant je t'ai voulu de bien, autant je te voudrai de mal. » — Chaque fois que je le voyais, je lui répétais les mêmes choses en présence des jeunes novices qu'il amenait avec lui. J'insistai surtout dans les derniers temps, parce que l'on m'avait assuré que souvent il était allé chez son père. Lorsque je sus qu'il se moquait de moi, je fus vivement irrité. Néanmoins, comme dans toutes les circonstances de ma vie je songeai à Dieu, je me contentai d'admonester cet ingrat, bien que je fusse certain qu'il m'avait désobéi. Enfin, le jeudi gras, que nous appelons *Berlingancio*, je lui dis en dînant qu'il eût à revenir chez moi tous les autres jours du carnaval et à bien se garder d'aller ailleurs.

Le dernier jour du carnaval j'envoyai trois fois mon domestique le chercher au couvent. Le maître des novices lui répondit qu'il était sorti. Alors, aussitôt après mon dîner, quoique je fusse malade et boiteux, je me rendis à l'église del Carmine, au coin del Lione : c'est ainsi que se nomme l'endroit où se trouve la maison de son père. Là, je m'assurai de la vérité, et je reconnus que je donnais mon pain à un ennemi. Le Dieu vivant et immortel, qui sait toutes choses, m'excusera donc si je chasse Fra Lattanzio qui, au baptême, prit le nom d'Antonio, et chez moi, celui de Ben-

venuto. Il n'aura rien de ce que je lui avais promis. Je brise tous les liens qui nous rapprochaient, comme si je ne l'eusse jamais ni vu ni connu ; et je veux qu'il ne puisse, par aucun moyen, posséder ni réclamer rien de ce qui m'appartient au monde. — Ce souvenir a été écrit de ma propre main le jour susdit.

Benvenuto,
fils de maestro Giovanni Cellini, sculpteur à Florence.

## XXIX

LE 24 MARS, A TREIZE HEURES, VEILLE DE LA FÊTE DE NOTRE-DAME, QUI POUR NOUS EST LE PREMIER JOUR DE L'AN 1569.

Je note que, le susdit jour et à la susdite heure, il m'est né par la grâce de Dieu un enfant mâle d'une grande beauté. Il a été baptisé le soir même de sa naissance, et je l'ai appelé Andrea Simone, noms que j'ai tirés des Évangiles. Je pris ce livre, et après avoir fait le signe de la Croix et récité l'Oraison Dominicale, je l'ouvris en fermant les yeux, et j'y trouvai ces noms qui me furent très-agréables pour divers motifs, d'abord, parce qu'ils viennent de Dieu ; ensuite, parce que mon aïeul, homme bon et vertueux, qui vécut près de cent ans, se nommait Andrea.

La Liperata, la Maddalena et cet Andrea Simone sont tous nés du légitime mariage que j'ai contracté pour vivre dans la grâce de Dieu et pour observer les saints décrets de l'Église romaine. Leur mère était pure et sans tache, aussi en ai-je eu soin en homme tel que je suis.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXX

Aujourd'hui, 15 janvier 1569 selon l'ère de Florence, et 1570 selon l'ère de l'Église, commence à courir, pour maestro Alamanno Aiolle, organiste, le traitement d'un demi-écu par mois, dont il recevra le premier payement le 15 février. Ledit Aiolle s'engage à venir chez moi au

moins une fois chaque jour pour donner leçon de clavecin à ma fille Liperata, qui est exactement âgée de six ans.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXXI

Sérénissime grand-duc,

Au nom des immenses bienfaits dont le Dieu immortel a comblé Votre Altesse, je la supplie à genoux et en versant des torrents de larmes, de daigner m'accueillir avec sa bonté et sa justice accoutumées, car, depuis soixante-dix ans que j'existe, jamais je ne me suis trouvé dans une plus cruelle position, et mon imprudence seule est cause de tous mes tourments.

Votre Altesse se souvient très-bien, je crois, qu'il y a une douzaine d'années, elle m'a permis d'adopter un enfant âgé de trois ans environ, lequel était fils d'un tisseur d'étoffes nommé Domenico et d'une jeune femme appelée Dorotea, qui pendant près de quatre ans m'avait servi de modèle pour la Méduse et diverses petites figures. Cette Dorotea obtint de moi, à titre d'aumône, une dot de cent écus, puis elle s'en alla avec son mari, qui abandonna un excellent métier pour se faire gabeleur des portes de la ville de Votre Altesse. Domenico, ayant eu un procès et n'ayant pu payer la condamnation, fut envoyé aux prisons des Stinche. Alors sa pauvre femme, sans asile, vint chez moi avec deux petits enfants, un garçon et une fille, et elle me supplia en pleurant d'avoir pitié d'elle. Je lui dis que je l'assisterais, mais qu'il fallait qu'elle mît ses enfants à l'hôpital. Lorsque je voulus les y mener, je vis ces pauvres petits innocents verser une telle abondance de larmes que, malgré la gêne extrême que cela devait m'occasionner, je consentis à les recueillir dans ma maison avec leur mère infortunée. De plus, j'envoyai des vivres matin et soir à leur père, dans la prison des Stinche. Je me promettais que, si je me trouvais dans l'affliction, notre divin Rédempteur viendrait de même à mon secours, comme j'espère que, dans cette occasion,

les mains de Votre Altesse me prêteront aide et protection. — Ainsi donc, pendant près de dix-huit mois, je nourris tous ces gens-là, père, mère et enfants.

Domenico ayant été, par hasard, appelé à Pise en qualité de gabeleur, je le déterminai à me laisser son fils. Comme je n'avais point d'enfants, je voulus l'adopter, pensant que je pourrais lui enseigner mon art et le mettre à même de servir Votre Altesse. Malheureusement, il avait l'esprit si épais, qu'en huit années il était incapable de lire un mot. En désespoir de cause, je le fis entrer, avec son consentement, à la Nunziata, où il apprenait quelque chose avec les autres petits novices, lorsque, sur ces entrefaites, les gabeleurs de Pise ayant été envoyés à Florence, son père arriva, le défroqua sans ma permission, et le prit chez lui. J'étais donc fondé à croire que sa désobéissance me déchargerait de toute espèce d'obligation à son égard ; et, comme j'ai trois pauvres petits enfants légitimes, fruit d'une sainte union, je pensais que je ne devais plus rien à celui que j'avais adopté.

Votre Altesse saura que, lorsque je fus empoisonné par un homme qui m'avait vendu l'usufruit d'un domaine, je promis à Dieu, Notre Seigneur, si j'échappais à ce grand danger, d'épouser une mienne servante, qui me soignait avec un rare dévouement. Pour me maintenir dans la très-sainte grâce de Dieu, j'accomplis mon vœu, et je donnai trois cents écus de dot à ma servante. De ce mariage naquirent cinq enfants, dont trois sont vivants, c'est-à-dire deux filles et un garçon âgé de quatorze mois.

Alors Domenico m'a intenté un procès devant les magnifiques seigneurs conseillers, qui ont voulu avoir l'avis du tribunal des consuls. Moi, qui étais loin de me douter de ce qui allait m'arriver, je dédaignai de me défendre, et je fus condamné à payer, pendant deux ans, une pension alimentaire que les magnifiques seigneurs conseillers ont fixée à vingt-cinq écus par année. Il m'est très-difficile d'obéir à cette décision, car, pour ce faire, il faut que je rogne le pain de mes pauvres petits enfants légitimes.

Cher et saint seigneur, songez-y, j'ai servi Votre Altesse pendant vingt-six ans, et maintenant que je suis vieux et pauvre, je serais forcé de voir mes chers petits enfants manquer de pain ! Oh ! quelles larmes amères ! Quand je pense à cela, il me semble que je vais tomber mort sur le coup. Et, après les deux années de pension alimentaire, je suis menacé de pis encore ! Je supplie donc le Dieu immortel, notre véritable Seigneur, d'inspirer à Votre Altesse la volonté, qu'à l'expiration des deux années susdites, je ne sois plus tenu à autre chose, et que je sois libéré en tout et pour toujours envers mon adversaire. Que Votre Altesse se souvienne que déjà elle m'a tiré des mains rapaces de Fiorino le brocanteur. Le père et la mère de l'enfant que j'avais adopté sont jeunes, bien portants, et gagnent beaucoup, tandis que moi, je suis vieux et pauvre, et je ne gagne rien.

Je prie donc Votre Altesse de m'accorder cette juste faveur, et je supplie Dieu de continuer à verser sur elle ses saintes et glorieuses grâces.

Au bas de cette pétition se trouve la réponse, qui est ainsi conçue :

Que les magnifiques lieutenant et conseillers prennent ces choses en considération, et pourvoient à ce que les héritiers de Benvenuto n'aient rien à souffrir de cela.

27 juin 1570.

*Signé :* LELIO TORELLI ; JACOPO DANI.

Au-dessous de ce rescrit, Benvenuto a ajouté :

Cette pièce a été présentée aux magnifiques seigneurs lieutenant et conseillers le 28 juin 1570.

L'adversaire de moi Benvenuto demanda aux seigneurs conseillers la faveur d'adresser une supplique à Leurs Altesses. Contre tout droit, cette grâce lui fut accordée, parce qu'il était protégé par Jacopo Pitti, alors lieutenant. Mais il n'obtint que le rescrit suivant :

« Son Altesse entend que les biens de Benvenuto passent à ses enfants légitimes, et non à celui qu'il a adopté, parce

que Benvenuto ne l'aurait point adopté s'il eût pensé qu'il aurait d'autres enfants, ou que celui-là devait si mal tourner. »

*Signé :* Lelio Torelli.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXXII

11 juillet 1570.

Je note que le jour susdit, 11 juillet 1570, les magnifiques seigneurs lieutenant et conseillers décidèrent à l'unanimité que mes héritiers, c'est-à-dire mes enfants légitimes, ou autres personnes à qui je jugerai à propos de donner mon bien, ne seraient point tenus à payer la moindre chose au fils de Domenico Sputasenni, baptisé sous le nom d'Antonio, puis surnommé Nutino, et enfin appelé Fra-Lattanzio lorsqu'il entra au couvent de la Nunziata, d'où sa méchanceté le poussa à sortir pour se défroquer et s'enfuir chez Domenico Sputasenni, son coquin de père. Cette conduite et ses vices ont été cause que la justice a arrêté que moi, Benvenuto, je ne serais tenu qu'à lui donner une faible pension alimentaire pendant quelque peu de temps.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXXIII

18 décembre 1570.

Le 18 décembre, Benvenuto, fils de maestro Giovanni Cellini, sculpteur et citoyen florentin, fait son testament par lequel il ordonne qu'on l'ensevelisse à la Nunziata, dans le tombeau qu'il a l'intention de se faire. S'il vient à mourir avant que ce tombeau soit achevé, il veut être enterré dans la sépulture consacrée à la compagnie des peintres, dans les cloîtres de la même église. Il constitue une dot à madonna Piera, sa femme légitime, et à ses filles Liperata et Maddalena. Il institue son fils légataire universel, et, à défaut de celui-ci, messer Librodoro, fils d'Annibal

de' Librodori, docteur ès-lois et avocat, son cousin, domicilié à Rome. Il confie la tutelle de ses enfants au tribunal des Pupilles, en le priant de nommer administrateurs de sa succession messer Piero della Stufa, chanoine florentin, le susdit messer Librodoro et Andrea, fils de Lorenzo Benivieni.

(*Archivio dei Buonomini di San Martino.*)

## XXXIV

## TESTAMENTUM BENVENUTI DE CELLINIS

In Dei nomine. Amen. Anno ab incarnatione Domini Nostri Iesu Christi MDLXX, Indictione xiiij, die vero decima octava mensis decembris, Pio Quinto summo pontifice et serenissimo Cosmo Medici Etruriæ Magno duce Dominante.

Actum Florentiæ in populo S. Michaelis Vice Dominorum civitatis prædictæ, et in domo infrascripti Testatoris, sita in dicto populo, præsentibus testibus infrascriptis ad infrascripta omnia et singula ore proprio infrascripti Testatoris vocatis, habitis et rogatis, quorum nomina sunt ista, videlicet :

Magistro Antonio q. Romuli Antonii de Crocinis, Fabro lignario ; Vincentio q. Raphaelis Francisci de Braccinis, Cive Florentino ; Dominico q. Nicolai Christophori de Mannozzis, Cive Florentino ; Stoldo q. Iohannis seu Gini Antonii de Laurentiis, Statuario Florentino ; Sebastiano q. Nicolai Iohannis de Montigianis, Tabellario Florentino ; Thommasio Dominici Pistori, Manovali, populi S. Quirici a Lignaria ; et Laurentio Clementis Iohannis de Ponte Sevis, Fabro lignario, Florentiæ commorante.

Cum nihil in hac vita præsenti sit morte certius, et hora mortis nihil incertius, sapientisque sit assidue mortis tempus scrutari, hinc est quod constitutus in præsentia mei Notarii infrascripti et Testium suprascriptorum magnificus vir Benvenutus olim magistri Iohannis Andreæ de Cellinis, Statuarius et Civis Florentinus, sanus mente, intellectu et

visu, licet corpore aliquantulum infirmus, sciens se mortalitati obnoxium, et volens dum mens est integra de rebus suis disponere per hoc præsens suum nuncupativum Testamentum, quod dicitur sine scriptis, in hunc qui sequitur modum disposuit et fecit ut infra, videlicet :

In primis quidem cum anima nobilior corpore reperiatur et sit, illam nunc et cum ex hoc corpore migrare contigerit commendavit D. O. M. et Iesu Christo Redemptori, Mariæque Virgini Reginæ : corporis vero sui sepulturam elegit in Ecclesia Divæ Annuntiatæ Servorum de Florentia, et in sepulchro quod forsan ipse Testator ejus vita durante ædificandum curabit; sin autem constructum minime fuerit, elegit et voluit sepeliri in sepulchro Societatis Academiæ Statuariorum, Pictorum et Architectorum, sita in Capitulo dictæ Ecclesiæ Annuntiatæ, cum illa impensa funeris quæ videbitur infrascriptis ejus Executoribus.

Item jure legati reliquit et legavit Operæ S. Mariæ Floris civitatis Florentiæ, et sacrario et novæ constructioni murorum dictæ Ecclesiæ civitatis prædictæ, et omnibus dictis locis in totum libras tres piccioli, prout est consuetum.

Item voluit et disposuit quod Domina Petra ejus legitima uxor post ejus mortem habeat et consequatur suam Dotem in summam florenorum 300 auri monetæ, de libris septem pro floreno, quam summam confessus est fuisse Dotem prædictam, et solutam esse gabellam.

Item jure legati et omni meliori modo reliquit et legavit suprascriptæ Dominæ Petræ, suæ uxori legitimæ, omnes pannos laneos et lineos et cujuscumque alterius generis, et omnia alia mobilia ad usum dictæ D. Petræ paratos et destinatos. Item voluit et disposuit et ordinavit dictus Testator quod dicta D. Petra ejus uxor habeat et consequatur post ejus mortem, si et casu quo vidua steterit, et vitam vidualem et honestam servaverit, et cum infrascriptis filiis suis et dicti Testatoris permanserit, ultra supradictum legatum, in domo dicti Testatoris, vestitum et alimenta condecentia, et quod bene tractetur; quæ alimenta in casibus prædictis legavit, et hoc casu quo vidua steterit ut supra, et nutriat et

gubernet Andream Simonem filium suum masculum, et infrascriptas ejus filias fœminas, et non aliter, nec alio modo, alias privavit eam præsenti legato.

Item jure legati, amore Dei, et intuitu pietatis et omni meliori modo reliquit et legavit Luciæ filiæ q. Bernardi de Civitella, et D. Catharinæ uxoris dicti Bernardi libras centum viginti, videlicet lib. 120 piccioli, et hoc si et casu quo perseveraverit permanere in servitio famulatus, prout de præsenti facit, filiorum dicti Testatoris usque ad ætatem XVI annorum dictæ Luciæ, quo tempore summam prædictam solvi voluit futuro viro dictæ Luciæ et etiam usque ad dictam ætatem voluit ali et nutriri, prout est consuetum similes famulas ; et casu quo non perseveraverit in servitio dictorum filiorum suorum usque ad ætatem suprascriptam privavit eam præsenti legato.

Item jure legati, amore Dei, et intuitu pietatis, et omni meliori modo reliquit et legavit Franciscæ, vocatæ Cecchinæ, filiæ Iuliani de Bardellis, hodie laboratoris dicti Testatoris a Trespiano, libras centum piccioli pro nubendo dictam Franciscam, persolvandas futuro viro dictæ Franciscæ pro parte Dotis, et per eum per instrumentum publicum confitendas, et non aliter, nec alio modo.

Item voluit, disposuit et ordinavit dictus Testator, quod casu quo tempore matrimonii Reparatæ et Magdalenæ suarum filiarum legitimarum et naturalium, natarum ex eo et ex dicta D. Petra ejus uxore, ipse Testator non viveret, matrimonio collocentur per infrascriptos earum Tutores, et cuilibet ipsarum et cujuslibet earum respective viro pro Dote cujuslibet earum dentur floreni mille auri monetæ, de libris septem pro floreno ; et sic ambabus earum viris florenos 2000 similes, partim in pecunia numerata et ornamentis, et partim ex retractu et pretio duarum domuum dicti Testatoris, unius emptæ et acquisitæ a Floreno Rigatterio, sitæ in via Benedicta, et aliæ sitæ super platea S. Mariæ Novellæ civitatis Florentiæ, et partim in via del Sole, emptæ a Ioanne de Carnesecchis, in quo casu jussit domus prædictas per dictos Tutores vendendas esse, dummodo viri

respective ipsarum et quilibet eorum confiteatur Dotem prædictam in dicta summa florenorum 1000 auri monetæ manu publici Notarii in forma amplissima. Et sic jure legavit cuilibet ipsarum florenos 1000 pro Dote, persolvendos ut supra, et tassavit Dotem cujuslibet earum esse debere in summa dictorum florenorum 1000, si et casu quo tempore nuptus earum Andreas Simon earum frater et hæres infrascriptus ab aliquo affine non consequatur et consecutus non fuerit, et acquisierit ex quovis titulo lucrativo ab aliquo affine dicti Testatoris summam ad minus florenorum 3000, auri monetæ. Si autem dictus Andreas Simon dicto tempore acquisivisset ex quovis titulo lucrativo summam prædictam ab aliquo affine dictorum florenorum 3000 ad minus, tali casu voluit per dictos Tutores dari dictis suis filiabus et earum viris pro Dote floreni 4000, et cuilibet earum, et earum respectivo viro summam florenorum 2000 similes : casu quo sit facta acquisitio dicto Andreæ Simoni ut supra et non aliter, nec alio modo. Si vero suprascriptæ ejus filiæ et aliqua ipsarum monacharetur et monasterium ingrederetur, tali casu voluit, disposuit et legavit monasterio, in quo aliqua ipsarum ingredi et monachari contigerit eleemosynam solitam recipi per dictum monasterium ab aliis, et ita jussit et mandavit per dictos Tutores dari et solvi dicto monasterio et monasteriis dictam eleemosynam solitam recipere ab aliis.

Hæredes vero suos universales instituit Andream Simonem suum filium legitimum et naturalem, natum ex eo et ex dicta D. Petra sua uxore legitima, et quoscumque alios filios masculos legitimos et naturales, forsan nascituros ex eo et ex suprascripta D. Petra ejus uxore legitima et ex quavis alia sua uxore legitima æquis portionibus, et eos invicem substituit vulgariter, pupillariter et per fideicommissum : et ultimo dictorum filiorum decedenti sine filiis et descendentibus primo masculis, deinde fœminis legitimis et naturalibus, substituit Reparatam et Magdalenam suprascriptas ejus filias fœminas legitimas et naturales, et alias ejus legitimas filias fœminas forsan nascituras ex eo

et ex dicta D. Petra sua uxore, seu ex quavis alia sua uxore legitima; et præmortuarum filios vel descendentes legitimos et naturales, primo mares et deinde fœminas in stirpem : et ultimo dictorum suorum filiorum masculorum ut supra institutorum decedenti sine filiis et descendentibus ut supra, et non extantibus suprascriptis filiabus fœminis et earum descendentibus ut supra; tali casu si tunc esset in humanis, et non aliter, substituit, et hæredem instituit D. Librodorum Annibalis de Librodoris I. U. Doctorem, Romæ commorantem, ejus ex fratre patrueli nepotem, et disposuit et declaravit dictus Testator, quod casu quo suprascriptæ suæ filiæ substitutæ devenirent ad suprascriptam substitutionem nullum jus modo aliquo quæratur vel quæri possit, ipsarum respective viris super dictam hæreditatem, nec in tertia parte vel alia, nec in usufructu quæ modo aliquo de jure vel ex forma statutorum acquirenda eis venirent.

Tutores vero, ac pro debito tempore Curatores suprascriptorum Andreæ Simonis, Reparatæ et Magdalenæ filii et filiarum dicti Testatoris, et aliorum filiorum et filiarum forsan nascendorum et nascendarum, usquequo pervenerint ad ætatem legitimam, vel quod in matrimonio collocentur, fecit, constituit et esse voluit spectabiles Dominos Officiales Pupillorum et Adultorum civitatis Florentiæ, pro tempore in officio existentes. Et disposuit, et ordinavit, jussit et mandavit dictis DD. Officialibus, et eos summopere oravit quod constituant Actores hæreditatis et dictorum suorum filiorum et filiarum Reverendum D. Petrum della Stufa, Canonicum cathedralis Ecclesiæ Florentinæ, et magnificum Dominum Librodorum Annibalis de Librodoris, I. U. Doctorem, modo Romæ commorantem, et Andream q. Laurentii de Beniveniis, Civem Florentinum, et saltem duos ex eis; et quia ipse D. Librodorus est Advocatus in civitate Romæ, et forsan recipere nollet onus prædictum, igitur disposuit quod dicti DD. Officiales constituant Actorem, loco dicti D. Librodori, nominandum et eligendum ab eo ; de quibus actoribus dixit dictus Testator multum confidere. Et quos etiam D. Petrum, D. Librodorum et Andream

dictus Testator præsentis testamenti, et ultimæ voluntatis, executores et commissarios fecit, constituit et ordinavit, et duos ex eis in concordia cum plena libera administratione. Et hanc dixit dictus Testator, etc., et si non valet, etc., et si jure codicillorum, etc. Cassans, etc. Irritans, etc. Rogans, etc.

Ego Iohannes q. ser Matthæi, ser Iohannis de Falgano Civis et Notarius publicus Florentinus de suprascripto testamento rogatus fui et in fidem, etc.

(*Generale Archivio dei Contratti.*)

## XXXV

16 FÉVRIER 1570 (c.-à-d. 1571).

### INVENTAIRE DES BIENS LAISSÉS PAR MESSER BENVENUTO CELLINI

Nos 10. Madone en bas-relief et en plâtre.
12. Jugement dernier de Michel-Ange, sur papier, avec encadrement en bois d'aune.
93. Dante, dessin à la plume sur bois.
208. Modèle en bois de la base du Persée.
233. Portrait de messer Benvenuto, avec encadrement en noyer.
247. Grand modèle en plâtre du Persée.
248. Cléopâtre.
290. Ébauche d'un bas-relief en cire représentant Adam et Ève.
291. Petit modèle en cire représentant Cléopâtre.
292. Petit modèle en cire représentant le Silence.
293. Autre petit modèle en cire.
294. Modèle en cire, non terminé, représentant Neptune.
295. Deux ou trois petits modèles en carton des chaires de Santa-Maria-del-Fiore.
296. Modèle en terre d'un Crucifix.
297. Modèle en cire de la fontaine de la place, représentant Neptune.
298. Modèle en cire blanche, non terminé, représentant le Christ en croix.

299. Deux petits modèles en cire jaune, non terminés, représentant Junon et Andromède.
300. Petit modèle d'un bas-relief en cire représentant Andromède.
301. Grand modèle en plâtre, non terminé, représentant un Crucifix.
302. Statue en marbre, grande comme nature, représentant l'illustrissime signora Leonora, duchesse de Florence.
303. Narcisse, statue en marbre.
304. Apollon et Hyacinthe.
305. Portrait en marbre du Grand-Duc, non terminé.
306. Tête en marbre ébauchée.
316. Modèle en terre du cheval de Padoue.
324. Tête de Méduse en bronze.
325. Petit modèle en cire, représentant la Vierge.
326. Modèle en cire, représentant Narcisse.
327. Terre cuite, représentant Hyacinthe.
328. Modèle d'Hercule étouffant Antée. — Un autre Hercule plus grand, en cire.
329. Modèle d'une fontaine, en cire.
330. Modèle en cire, pour le tombeau du pape, avec plusieurs figures.
331. Terre cuite, représentant Minerve.
332. Figure de femme, en cire.
333. Modèle d'une Charité.
334. Deux petites boîtes contenant les portraits ébauchés du prince don Francesco de Médicis.
335. Statue en marbre ébauchée, représentant une Charité.
336. Modèle en cire.
337. Deux Christs en croix, non terminés, l'un en terre, l'autre en cire.
338. Portrait du duc Cosme, en cire.
339. Bas-relief circulaire en terre, représentant la Lune.

(*Biblioteca Riccardiana.*)

## XXXVI

15 FÉVRIER 1570 (c.-à-d. 1571).

### OBSÈQUES DE MESSER BENVENUTO CELLINI, SCULPTEUR

Aujourd'hui, jour sus-dénommé, messer Benvenuto Cellini, sculpteur, a été inhumé, par son ordre, dans notre chapitre de la Nunziata, avec une grande pompe funéraire à laquelle concoururent toute notre académie et toute la corporation des artistes. On se rendit à sa maison, on se mit en ordre, et, dès que les moines eurent défilé, quatre académiciens prirent le cercueil, que l'on porta à la Nunziata, en se relayant comme d'habitude. Là, les cérémonies de l'église ayant été accomplies, les mêmes académiciens reprirent le cercueil et le transférèrent dans le chapitre. Après de nouvelles prières, on vit monter en chaire un religieux à qui, la veille de l'enterrement, on avait confié la mission de prononcer, en public, l'oraison funèbre à la louange de la vie et des ouvrages dudit messer Benvenuto, et de la belle disposition d'âme et de corps dans laquelle il était mort. Cette oraison fut fort goûtée de l'académie et du peuple, qui s'efforçait de pénétrer dans le chapitre pour voir messer Benvenuto, lui jeter l'eau bénite et entendre son éloge. Tout cela fut fait avec très-grand appareil de cierges et de lumières, tant dans l'église que dans le chapitre. — Je vais noter les cierges que reçut l'Académie.

On donna un cierge d'une livre à chaque consul ; un cierge de huit onces à chaque conseiller, au secrétaire et au camerlingue ; un cierge d'une livre au provéditeur ; et enfin un cierge de quatre onces à chacun des autres membres de l'Académie, qui étaient au nombre de cinquante.

(*Archivio dell' Academia delle Belle Arti.*)





# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE CINQUIÈME



## LIVRE SIXIÈME

## LIVRE SEPTIÈME

## LIVRE HUITIÈME





COLLECTION
DES CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

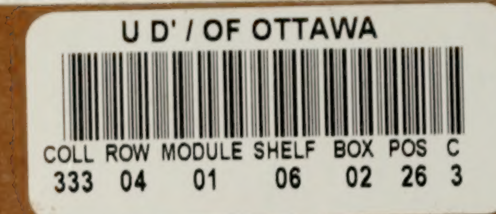
---

CETTE ÉDITION
DES *MÉMOIRES DE BENVENUTO CELLINI*
ORNÉE DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN, D'APRÈS DES ŒUVRES DU GRAND SCULPTEUR ET ORFÈVRE FLORENTIN, COMPREND DOUZE CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, CONTENANT UNE SUITE DES BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN, MARQUÉS DE 1 A 25 ; DOUZE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER LAFUMA, MARQUÉS DE 26 A 1225

*Elle a été achevée d'imprimer*
*par Paul HÉRISSEY, à Évreux,*
*le 29 décembre 1919.*

EXEMPLAIRE NUMÉRO
1115


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 06 02 26 3